

Des six superbes ânes que nous possédions, il ne nous en reste plus que deux. Nos nuits ne sont plus troublées par leurs cris perçants, car les quatre plus solides et les plus courageux ont mordu la poussière. Mon beau petit baudet a été atteint de paralysie, à Karema. J'ai dû le laisser derrière moi et acheter à la mission un bourriquet venant de l'Unyanwezi. Les ânes furent placés dans le bateau, un à la fois, sous la garde des âniers. Des dix ânes qui furent embarqués, quatre moururent à Rumbi, à la suite de ce voyage et de la barbare cruauté des âniers qui, pour les faire rester tranquilles dans le bateau, leur lièrent les jambes si étroitement que la peau et les muscles furent détruits. Mon animal fut lié si fortement que trois des sabots de la pauvre bête tombèrent. Celui de de Bonchamps n'avait pas eu à boire depuis trois jours, quoiqu'ayant navigué pendant tout ce temps sur les eaux fraîches du Tanganika. Un autre âne avait les intestins lui sortant du corps!

Le boy zanzibarite est brutal et cruel envers les bêtes, et ce par pure stupidité. Il ne bat pas l'animal à l'excès, il ne le charge pas outre mesure, il ne le fait pas courir trop fort, mais il est désespérément négligent pour ce qui concerne les soins à lui donner.

Le blanc doit veiller personnellement, jour par jour, à ce que son âne reçoive sa pitance. Si on abandonne cette besogne au boy, la pauvre bête s'étiolera et mourra. Est-il possible d'imaginer une cruauté plus raffinée que celle de laisser un âne, les quatre pieds liés, exposé à un soleil de feu, pendant trois jours, et privé d'eau? Aussi, dès mon arrivée, j'administrerai au boy chargé du soin des baudets une maîtresse semonce; je lui infligeai en outre une amende de 48 dollars. Malgré cela, il est persuadé qu'il n'a rien fait de mal. Ah! si je pouvais faire entrer dans la cervelle de ces boys qu'ils ont à s'intéresser à leur besogne! (Je parle des boys au-dessous de 16 ans.) L'inerte et stupide indifférence des jeunes noirs pour leur travail est un des pires casse-tête du blanc en Afrique.

J'ai oublié de dire que mes deux bateaux, la *Dorothy* et le *Bluenose*, ont traversé le Tanganika dans de très bonnes conditions, remorqués par les barques ou les précédant. La *Dorothy* est arrivée 4 heures en avance sur l'autre.

Altitude : 1,200 mètres.

2 novembre.

Marché pendant une heure jusque Gawe (ouest), où nous avons campé afin de permettre aux hommes de se procurer des vivres pour les trois jours pendant lesquels nous allons devoir traverser un pays inhabité. Ce pays a été ravagé et dépeuplé par Makatubu. Il ne reste plus un village le long d'une route de 35 milles.

Altitude du camp : 1,270 mètres.

3 novembre.

Arrivés à Kaomba, une agglomération de huttes, en 4 h. 50 m., parcourant une distance de 17 kilomètres.

Nous avons essayé ce matin notre première averse sérieuse. Pendant une heure, nous avons été arrosés d'importance et les hommes en ont été fort incommodés. Au camp, on put enfin allumer du feu. Le chef de cette agglomération de huttes est Nanza, le pays s'appelle Kalalo, le village ou plutôt les huttes portent le nom de Kaomba, et la chaîne de montagnes située à 4 1/2 kilomètres au sud se nomme Kalalo. Nanza est absent au moment de notre arrivée; il est allé guerroyer avec ses

gens contre Kaiavalla, un ennemi de Joubert, qui habite à deux journées d'ici.

Le long de la route, on rencontre beaucoup de villages et de plantations désertés, ce qui prouve que Makatubu a eu un succès complet dans sa tentative de mettre le pays à sac.

À notre approche, les indigènes se sont enfuis, mais je leur ai envoyé des hommes pour leur dire que je ne leur voulais aucun mal, que je les engageais à revenir, et, le soir même, un grand nombre étaient rentrés.

L'altitude de ce camp est de 1,733 mètres, la plus grande hauteur à laquelle l'expédition soit arrivée jusqu'ici. Le pays est montagneux et couvert de taillis; les arbres sont séparés, c'est-à-dire ne croissent pas en groupes, mais isolément; ils sont tordus, les troncs peu droits. Des herbes longues se montrent par-ci par-là entre les arbres; mais, en règle générale, l'herbe est courte et croît par petites pousses vertes. De tous côtés, des ruisseaux coulent vers le Lufuko, ce qui est un grand changement après le passage au travers de pays desséchés comme ceux situés à l'est du Tanganika. L'air de la montagne est frais et agréable, et toute la nuit le thermomètre marque 65° F.

Je n'ai pas encore rencontré de bois à proprement parler, mais, à l'ouest du Lufuko, il existe, paraît-il, des arbres de 1^m80 de diamètre. Les natifs en construisent des canots.

4 novembre.

Marche de 5 h. 10 m., jusque tout près de l'ancien camp de Makatubu, actuellement abandonné. Nous avons rencontré quelques hommes et quelques femmes qui reviennent de chez Mpueto, près du lac Moero, à la sortie du Luapula. Ils ont été forcés de s'enfuir devant les hommes de Kafindo le Belutchi, qui habite à trois journées plus bas que leur village.

On ne voit que guerre ici, on n'entend parler que batailles et combats. Sur le Luapula, les Wangwana ont pillé et brûlé tout et réduit en esclavage des masses de femmes et d'enfants. Les promoteurs de ces destructions démoniaques sont Kafindo et Uturutu, deux Belutchi qui habitent sur le fleuve, et Makatubu, un homme de la côte, qui est en ce moment à Zanzibar. Le pays est absolument réduit à l'état de ruines par ces individus; les infortunés natifs sont obligés de s'enfuir dans la montagne pour sauver leur vie et ils y meurent faute de grain pour se nourrir. Il y a dans ce Marungu beaucoup de besogne pour Joubert. S'il donnait des drapeaux aux chefs les plus forts et les amenait à constituer une confédération contre ces brigands, il pourrait s'asseoir tranquillement chez lui avec la certitude qu'avant peu les Arabes se retireraient à l'ouest du Luapula et que tout au moins son district serait délivré d'une tourbe de mépris mahométans, bourreaux de malheureux indigènes, actuellement trop faibles et trop lâches pour résister à des troupes armées de fusils. Si j'ai de la chance chez Msiri et si je puis pacifier ne fût-ce qu'un peu son royaume, combien je serais heureux de fonder sur ces infâmes! Mais cela ne m'empêche pas de blâmer les natifs. En effet, même quand ils ont à leur disposition de la poudre et des fusils, ils s'enfient, abandonnant leurs femmes. Jamais ils ne se font garder la nuit ni à la première heure du matin par des veilleurs. Et cependant, c'est invariablement à ces moments-là que les razzieurs se jettent sur les villages.

Ces razzieurs, au service des Arabes et des métis de la côte, se donnent de grands airs, se qualifiant de Wangwana, hommes libres, alors qu'il serait bien difficile de trouver parmi eux un seul homme de la côte qui ne soit un esclave et même l'esclave d'un esclave. Joignez à ces individus, qui sont des Waswahili, des Wamerima, des Wanyamwezi, joignez-y des Rugas-Rugas, c'est-à-dire des voleurs de toutes races et de toutes tribus, venant de l'est du lac Tanganika, d'Ujiji, de Tabora, de Karema, de Gongwe, d'Igonda et d'autres endroits, qui se sont enrôlés pour l'unique plaisir de détruire et de piller, et mus par l'espoir d'amasser des richesses au moyen de la vente des esclaves. Bien souvent aussi, ils s'adonnent à cet affreux métier pour pouvoir porter un fusil et s'appeler Wangwana. Il y a dans le nombre beaucoup de Manyema appartenant à Tippe-Tippe et à d'autres Arabes et qui sont, par conséquent, des esclaves.

Il est tombé quelques fortes averses cette après-midi et je pense que la saison des pluies a définitivement commencé.

La Lufuko est à un mille du camp, à l'ouest-sud-ouest.

5 novembre.

Nous avons marché pendant 4 h. 10 m. et nous avons campé à trois quarts de mille à l'ouest de la Lufuko. Nous avons traversé la Ruvugwa et le Lufuko en une seule étape. Le Lufuko ou Lufuko est, en cet endroit, un cours d'eau de 7 à 9 mètres de large, très rapide et aux flots purs et frais. Au fort de la saison des pluies, il inonde un grand espace de terrain et débite un volume d'eau considérable. L'altitude du point où nous l'avons traversé est de 110 mètres ou près de 450 mètres au-dessus du lac. Pour faire une pareille descente, elle doit être très rapide et précipitée; en effet, elle se dirige d'ici à Mpala, où elle rejoint le lac.

Nous avons dépassé l'ancien village de Makatubu, jadis un endroit fortifié et bien bâti, mais actuellement en ruines. J'évalue à 800 le nombre des gens qui ont dû vivre dans le boma. Le pays que nous avons traversé avait l'air délicieusement frais et verdoyant. Ah! si je pouvais posséder 50,000 acres d'une terre semblable sous un climat tempéré, dans la Nouvelle-Zélande, par exemple! Je serais alors absolument indépendant. On pourrait y élever au moins trois moutons par acre, pendant toute l'année. La vente des arbres couvrirait les frais de construction d'une habitation et d'un magasin pour les laines et suffirait, en outre, pour clôturer entièrement la propriété. Le sol conviendrait à tout genre de cultures.

Makatubu doit être un homme rusé et aussi capable de se servir de sa cervelle que de son fusil. Il se présenta d'abord dans la vallée du Lufuko comme un simple traitant d'ivoire, et il dut demander aux peu clairvoyants chefs de la contrée la permission de bâtir sa station. Cette permission lui fut accordée, et, petit à petit, il attira de plus en plus de soldats autour de lui et fortifia son boma. Un beau jour, il jeta le masque et défia tous les chefs de la contrée. Il était trop tard pour protester contre une pareille iniquité. Prompts comme l'éclair, les esclaves de Makatubu tombèrent sur les villages, fusillant, poignardant et capturant absolument tout ce qui était homme, femme ou enfant. Les indigènes, imbéciles et bavards, en furent réduits à camper dans la montagne et à coucher à la belle étoile. Trois, ou plutôt deux années de pillage suffirent à Makatubu pour dépeupler entièrement cette vallée. Il

repris alors le Tanganika à Kirando, pour vendre tout son butin humain et son ivoire mal acquis. Aujourd'hui, il est à Zanzibar, riche et cependant toujours humble esclave d'Abdallah Shaash, l'Arabe que vous rencontrez dans les rues de cette ville et qui vous dit « Yambo ».

Je poserai ici une question qui doit venir à l'esprit de tous ceux qui ont traversé cette vallée et qui ont constaté les ravages exercés par cet homme : Ne serait-il pas un millier de fois moins dispendieux pour les sociétés antiesclavagistes de saisir et d'enchaîner pour la vie des hommes tels que Makatubu, alors qu'ils sont à la côte, au lieu d'envoyer ici des expéditions chargées d'arrêter la traite et qui ne font absolument aucun bien et coûtent beaucoup d'argent? Si Makatubu et Abdallah Shaash étaient mis en prison à Zanzibar, bien d'autres pays, peuplés et riches, seraient sauvés et on leur épargnerait le sort des malheureuses contrées que nous traversons en ce moment. Cela ne coûterait certes pas cher aux sociétés antiesclavagistes. Dans l'état actuel des choses, Abdallah Shaash est un homme qui, à Zanzibar, vaut tout Européen, et qui se dit, à part lui, que les blancs sont des fous achevés. J'ai appris que Makatubu organise une grande caravane de poudre, d'étoffes, etc. Cela se fait en ce moment ouvertement à Zanzibar, où l'on sait qu'il se prépare à venir opérer de nouvelles razzias dans l'État indépendant, en prenant Kirando pour base d'opérations!

Examinez également l'autre partie de la question. Tous ceux qui ont visité l'Afrique savent que le noir est égoïste, vantard et grand amateur de bavardages et de pombé. Il se considère comme l'Élu, le choisi, au-dessus duquel il n'y a rien. Cette bonne opinion de lui-même subsiste jusqu'à ce qu'il ait reçu une bonne raclée de quelqu'un, qu'il reconnaît alors comme son supérieur.

Pleins de jactance et bavards à l'excès, les chefs autorisent, sans la moindre méfiance, un Arabe à pénétrer dans leur pays avec un nombre de fusils déterminé, afin de « faire le commerce », c'est-à-dire d'échanger de l'ivoire contre de la poudre, de l'étoffe, des hoes, etc. L'Arabe arrive avec ses soldats, se choisit un endroit salubre, qu'il examine d'abord au point de vue de la facilité de ses futures attaques et, en peu de temps, il est confortablement installé. Il est passé maître en fait d'intrigues, possède une grande présence d'esprit, beaucoup de sang-froid et est doué d'une lucidité étonnante en comparaison des pauvres cervelles pleines de pombé des chefs indigènes.

Voici sa façon de procéder : Il commence par exciter un chef A contre un autre chef B. Il s'allie alors avec A pour combattre B et, quand celui-ci est réduit à l'impuissance, il se retourne contre A et le met en déroute à son tour. Alors commence le pillage et la mise à sac du pays. A droite, à gauche, partout, l'Arabe attaque les indigènes, trop bornés et trop attachés à leurs villages pour songer à s'allier avec des voisins pour organiser la défense commune.

Quand la région est saturée de sang, quand la population a complètement disparu, l'Arabe se retire. Voilà l'histoire des pauvres tribus africaines. Bien qu'on soit ému de pitié pour les indigènes, on ne peut cependant s'empêcher de les mépriser, à cause de leur esprit d'étroit égoïsme qui les aveugle au point de leur enlever tout sentiment du danger.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES TAMBOURS

LE tambour, chez les nègres, constitue l'instrument de « musique » par excellence. Il n'est pas de concert, pas de cérémonie, pas d'acte quelconque de la vie qui ne soit, au Congo, accompagné du tambour. C'est lui qui joue le plus grand rôle en cas de guerre ou de paix, de mort ou de naissance, de joie ou de deuil, de danse ou d'enterrement.

Joué de certaine façon, il sert même... d'appareil télégraphique. En un temps prodigieusement restreint, il permet de transmettre au loin des nouvelles importantes.

Cet instrument revêt les formes les plus diverses. Il y en a de tout petits et d'énormes, plus haut qu'un homme. La caisse en est faite de planches juxtaposées ou d'un tronc évasé; une peau d'animal sauvage, même une mince planchette fait office de table résonnante. Certains tambours affectent des formes vraiment esthétiques. Celui qui est figuré sur notre gravure provient du bassin du Kassaï. Il a la forme d'une énorme bouteille et la peau en est fixée sur un tronc vidé par le feu, au moyen de lanières de peau finement découpées.

Cet instrument acquiert souvent une sonorité prodigieuse. M. Woerner, en 1886, a entendu le son des tambours de guerre de l'Aruwimi à une distance de plus de 3 kilomètres.

« Jour et nuit, écrivait-il, le son du tambour se faisait entendre, ce qui était la preuve d'un état de guerre. »

Lorsque, pendant la nuit, le voyageur africain entend résonner le tambour, il peut toujours prévoir si c'est la guerre à laquelle il doit s'attendre pour le lendemain. Lorsque l'instrument est battu sur un ton de mélodie plaintive et avec des « fioritures », il n'y a pas de crainte à avoir : les indigènes sont en liesse et battent la danse. Mais si le son du tambour est grave, sonore, cadencé, c'est signe que l'on prépare la guerre pour le lendemain. Stanley, quand il descendit le Congo pour la première fois, parle souvent de « l'horrible tambour », dont le son l'accompagna des semaines durant le long des rives du grand fleuve que la *Lady Alice* descendait. Le tambour de guerre, chez les tribus des Stanley-Falls et de l'Aruwimi, est déposé près de la hutte du chef et n'est battu que sur l'ordre de celui-ci. Il sert également de moyen de communication. On le bat en différents endroits, selon la nature de la nouvelle ou du signal que l'on veut donner, et ainsi, dit le célèbre voyageur, le tambour parle aux initiés un langage aussi intelligible que la voie humaine. Toutes les

files apprennent de cette façon, heure par heure, ce qui se passe sur l'une ou l'autre d'entre elles.

Le tambour est également un des moyens les plus usuels dont se servent les sorciers pour en imposer à leurs crédules sectateurs. Un jour, à Bangala, Coquilhat fut attiré par un vacarme subit. Il accourut près de la cabane d'un jeune homme à toute extrémité, que l'on travaillait à sauver par des danses chantées et par des batteries de tambour assourdissantes.

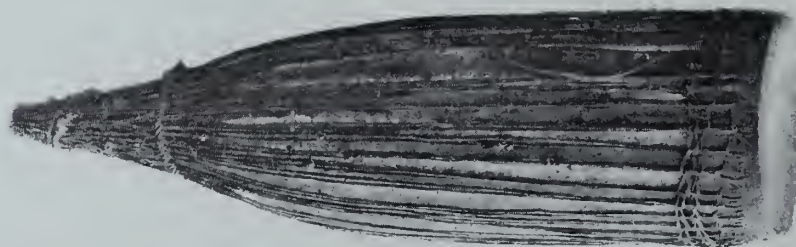
En Belgique, on étend de la paille dans les rues pour assourdir le bruit; en Afrique, on fait le contraire... Le plus drôle, c'est que le jeune homme guérit!

Le tambour intervient également dans les exorcismes, et joue un rôle important pour obtenir des esprits le succès à la guerre. Le féticheur le plus expert du district est convoqué et, au son redoublé du tambour, il esquisse des danses d'une chorégraphie échevelée. C'est principalement par ces entrechats qu'il combine ses talismans et ses malélices. Chez les Bangala, on lui concède le pouvoir de « cuire » à distance les armes de l'ennemi, de manière à les rendre impuissantes.

Les soirs où la lune est éclatante et où il fait beau, la jeunesse indigène organise des danses. Elles ont lieu au tambour, battu avec une cadence calculée, tantôt lente, tantôt rapide, pressée, puis retombant pour reprendre soudain.

Les assistants accompagnent au moyen de chansons. Quelques noirs portent l'instrument retenu par des bandes ou des lanières, à la façon de nos grosses caisses. Sur l'un des côtés de la caisse, ils frappent avec un bâtonnet; sur l'autre, ils tapent de la paume de la main.

Dans un pareil cas, chez les Bangala, les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant; en même temps, des extrémités d'un même diamètre se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent se placer l'un en face de l'autre dans une attitude lascive et se retirent aussitôt dans le rang. Chacun vient à son tour exécuter ce mouvement, qui se termine par une bacchanale générale. Pendant ce temps, les tambours sont battus avec frénésie, par saccades de plus en plus précipitées, et, au galop final, il règne une épouvantable cacophonie de cris, de clochettes, de chants, de hurlements, tandis que toujours accompagnent les tambours.



Tambour de chef (hauteur 1^m00). (Collection de la *Compagnie belge du Congo pour le Commerce et de l'Industrie.*)

LE D^R JULES CORNET

Né à la Louvière en 1865. — Docteur en sciences naturelles et candidat en médecine de l'Université de Gand, préparateur du cours d'anatomie comparée de M. Plateau; puis du cours de géologie et minéralogie de M. l'abbé Renard. — Part pour le Congo, le 18 mai 1891, adjoint au commandant Bia, chef de la troisième expédition belge du Katanga, puis au lieutenant Francqui. — Rentré en avril 1893.



Le docteur Cornet a fait partie de la troisième expédition du Katanga, placée sous le commandement du regretté capitaine Bia et plus tard du lieutenant Francqui. Il était chargé de la partie scientifique, et devait surtout s'attacher à l'étude géologique et minéralogique des pays traversés par l'expédition. Comme géologue et minéralogiste, Cornet avait de qui tenir : il est le fils de F.-L. Cornet, membre de l'Académie, qui fut pendant sa vie, avec son collaborateur M. A. Briart, — le père d'un autre membre des expéditions du Katanga, — l'un des savants les plus reconnus et les plus vantés de Belgique.

Les immenses contrées que le jeune savant avait à explorer au point de vue scientifique étaient encore presque complètement inconnues; on n'avait guère sur leur géographie que de rares données résultant des voyages de Livingstone, de Cameron, de Paul Reichardt, de Capello et Ivens. Quant aux observations géologiques, elles étaient pour ainsi dire nulles, et une obscurité presque complète enveloppait tout ce vaste territoire. Les voyageurs que nous venons de citer avaient bien, à certains points de leurs relations, donné quelques renseignements spéciaux sur les formations géologiques, mais ces renseignements, trop espacés, trop inégaux, ne pouvaient être, à la science, d'une véritable utilité.

En réalité, tout restait à faire, et les géologues qui furent envoyés dans ces contrées se trouvaient avoir devant eux le pays rêvé par tout savant, une terre vierge, un vaste champ d'exploration où nul autre n'avait encore travaillé.

C'est sur cet immense domaine scientifique, encore inexploré, que J. Cornet a pu exercer ses profondes connaissances, sa sagacité de chercheur, et cette largeur de vue qui lui fait négliger les petits côtés

d'un problème naturel, pour en saisir et mettre en relief les grandes lignes. Il a rapporté de ces contrées des documents très nombreux, recueillis jour par jour, au prix de mille fatigues, pendant un voyage d'exploration qui dura un an et demi, et pendant lequel la caravane dont il faisait partie fit plus de 6,000 kilomètres à pied.

Les rapports qu'il a fait paraître dans le *Mouvement géographique* sont le résultat partiel de cette étude si consciencieuse, et les hommes de science sont unanimes à reconnaître à leur auteur une grande sûreté de raisonnement, beaucoup de logique dans ses déductions, et une clarté extrême dans la façon de présenter ses idées. Les coupes de terrains qu'il a déjà publiées, les études géologiques qui y sont annexées apportent à la science un appoint considérable, et dont on pourra tirer parti pour la confection d'une œuvre qui s'impose dès maintenant : la carte géologique de l'Etat indépendant. Il est inutile d'insister sur l'importance primordiale de cette carte; la connaissance du sol de l'Etat indépendant nous mettra à même de juger de ses richesses minérales et de sa grande puissance de fertilité et rendra, par là même, les plus grands services à la cause de la colonisation, de la civilisation et du progrès.

Peu de travaux scientifiques ont vu le jour, ayant pour but l'étude physique du sol congolais; encore ne s'attachent-ils qu'à certains points de la région côtière. Von Dankelmann, von Schwerin, Peschuel-Loesche ont fait paraître les résultats de leurs études sur le cours inférieur du grand fleuve et les territoires voisins. Un peu plus tard, M. E. Dupont, le savant directeur de notre Musée d'histoire naturelle, a publié son importante et magistrale étude sur la série des terrains qui s'étendent de l'océan aux bouches du Kassaï. C'est le premier ouvrage important que nous possédions encore pour la cartographie géologique du royaume indépendant. A celui-là devront se rattacher toutes les observations que l'on a faites, celles que l'on fera encore, afin d'arriver rapidement à la connaissance de ce vaste territoire, source future de tant de richesses pour les Belges qui oseront être entreprenants. L'œuvre de Cornet, continuant celle de Dupont, sera le premier travail géologique bien complet qui aura paru sur ces régions jadis si ignorées. Elle fera connaître l'un des points les plus intéressants de cette redoutée *Terra ignota* des géographes du commencement de ce siècle.

Espérons que le jeune géologue ne s'en tiendra pas à cet essai déjà si fructueux, et que nous le reverrons encore dans les vastes contrées africaines, exerçant ses grandes connaissances, et recueillant pour la science de nouveaux matériaux et de nouvelles observations.

LE SEL

PARMI les produits les plus recherchés chez les indigènes du Congo, le sel occupe la place la plus importante. Il fait complètement défaut dans certains pays du centre africain, et on peut se figurer aisément combien serait pénible la privation absolue de ce précieux condiment. Aussi, celui-ci est-il, dans une partie de l'Afrique tropicale, un étalon monétaire fort prisé. Il sert d'instrument d'échange et comporte une haute valeur. On s'imagine aisément quelle richesse constituent pour certaines tribus africaines les gisements de sel naturel, les lacs ou les marais salants. Quand une peuplade détient un tel trésor, elle veille avec un soin jaloux à la conservation exclusive de cette mine féconde de bien-être, qui lui procure, avec peu de travail, une grande variété de ressources et de confort. Des mesures draconniennes sont prises pour éloigner du gisement salin les intrus et les étrangers; un monopole absolu est réservé aux membres de la tribu qui s'en vont échanger leur produit à des distances considérables, quelquefois à quinze jours et à un mois de marche de chez eux. A des jours fixés et dans des endroits connus, toujours les mêmes, se tient le marché au sel. Les peuplades pri-

vées de ce condiment y portent leurs marchandises : viande, produits agricoles et industriels, étoffes, etc., qu'ils troquent contre du sel. Les acheteurs accourent de loin et s'imposent des semaines de marches dures et dangereuses pour amener au centre d'échange les produits de leur labeur.

Il en résulte que les peuplades possédant des exploitations salines ne s'occupent que de celles-ci. Avec leur sel, ils achètent toutes les nécessités de la vie, et sauf l'agriculture, dévolue aux femmes, la plupart de leurs membres n'ont pas d'autre occupation que la récolte de ce produit. Chez certaines tribus de la Fini, hommes et femmes ne font même pas autre chose et l'agriculture y est complètement négligée.

Des guerres sanglantes se livrent pour la possession de dépôts de sel et des tribus entières se sont ainsi décimées réciproquement pour posséder ou conserver un gisement ou un marais.

Dans certains pays, comme l'Urua, par exemple, les gisements sont la propriété du chef qui les fait exploiter à son profit par ses esclaves, ou les loue à bail à des subordonnés qui, en échange, lui servent une redevance. Parfois encore des tribus étrangères sont admises à venir s'approvisionner moyennant paiement d'une taxe, d'un droit fixe, qui peut s'élever ou diminuer, selon l'abondance ou la rareté de la demande.

✻

Dans la région des grands lacs où existent de petits étangs salés, on se procure le sel, soit en recueillant les couches blanches, délaissées sur les bords par suite de l'évaporation des eaux, soit en faisant bouillir de l'eau puisée dans l'étang ou par un des procédés que nous allons essayer de décrire plus loin.

Rendus ingénieux par la nécessité, les indigènes, dans les contrées dépourvues de dépôts salins mais où croissent certaines plantes aquatiques, se procurent le

condiment nécessaire à leur cuisine par divers moyens, qui ont tous pour base l'incinération de plantes aquatiques.

Chez les Niams-Niams, où le sel de cuisine est absolument inconnu, il n'y en a pas d'autre que celui qu'on obtient, par lixiviation, des cendres du *Grewia mollis*; il en résulte que les soupes à la graisse, assaisonnées avec cet alcali, se saponifient en bouillant; et il est plus facile de se figurer leur saveur que de la décrire. Aussi, pour relever les sauces et donner aux légumes qu'elles renferment une qualité supérieure, on y ajoute de la viande d'éléphant et de buffle séchée qu'on a réduite en poudre.

Le sel est fabriqué également par lixiviation dans le bassin



La fabrication du sel sur les bords de la Fini. (D'après une photographie de M. F. De meuse.)

du Kassai. La façon de procéder est généralement la même partout dans cette région et mérite d'être expliquée.

A la saison sèche, on coupe dans les marais certaines grandes herbes et des nénuphars dont on enlève les feuilles, que l'on place en tas et que l'on brûle. Après combustion complète, on en ramasse les cendres, qui sont ensuite placées dans les paniers que l'on voit au premier plan de la photographie. Ces paniers sont garnis de grandes feuilles à l'intérieur, de façon à former entonnoir. Sur les cendres dont ils sont remplis, on verse de l'eau qui, en filtrant au travers de la couche, en dissout les sels solubles et les entraîne dans le récipient qui se trouve à la base de l'appareil. Cette eau est ensuite évaporée par l'ébullition.

Après évaporation complète de l'eau ainsi chargée de matière saline, le fond de la poterie est recouvert d'une couche d'un sel brun assez impur. Celui-ci est ensuite emballé dans des feuilles, emballage qui le met à l'abri de l'humidité.

Dans le Marungu, le sel est l'objet d'un commerce tout spécial et c'est une véritable fortune pour le pays. Pour l'obtenir, les indigènes des environs de Mpala ont détourné deux petits ruisseaux fortement salés et ont établi sur leurs bords, dans des prairies, des espèces de marais salants, où l'eau coule et s'évapore sous l'action du soleil en laissant le sel sur la terre. Cette terre devenue blanche est soigneusement ramassée et ensuite lessivée dans un panier bien garni d'herbes servant de filtre. L'eau emportant le sel est recueillie dans un pot où elle doit bouillir jusqu'à complète évaporation, ils obtiennent ainsi un sel passable et quelquefois très blanc, surtout très recherché par certaines tribus au milieu desquelles ce condiment fait défaut. Il est d'un usage quotidien chez les missionnaires de la rive belge du Tanganika, qui déclarent qu'il est potable et qu'ils peuvent, sans trop de préparation, s'en accommoder fort bien.

Au sud de Nyangwe, comme au Tanganika, le mode de fabrication est fort simple. Un châssis en forme d'entonnoir est composé au moyen de baguettes reliées entre elles par des cerceaux garnis intérieurement avec de grandes feuilles. Au fond est un coussin d'herbe qui sert de filtre. On emplit cet entonnoir de terre saline, sur laquelle on verse de l'eau bouillante; le sel est dissous et tombe avec l'eau dans un vase de terre ou dans une gourde. L'eau est ensuite évaporée; et le résidu, un sel impur et boueux contenant beaucoup de salpêtre, est mis en pains coniques d'environ trois livres. Ce produit est avidement recherché par des tribus qui n'ont pas de sel dans leur pays, et on l'exporte à de très longues distances.



Il n'est pas sans intérêt à ce propos d'examiner la composition du « sel végétal ». Nous devons à l'obligeance de notre ami, M. F. De Meuse, des analyses sur deux exemplaires, l'un provenant de marais salins et l'autre de l'incinération de plantes.

Le premier échantillon examiné était produit par les marais situés au sud de Nyangwe. Il contenait :

Chlorure de sodium	88 p. e.
— potassium	0.
Phosphate	1 p. e.
Silice	10 p. e.
Sulfates	1 p. e.

Le deuxième échantillon provenait du traitement des cendres de plantes aquatiques de la Fini (Kassai). On y remarquait :

Chlorure de sodium	80 p. e.
— potassium	10 —
Sulfates	} 10 —
Phosphate	
Silice, etc.	



Les indigènes, par suite même de la cherté du produit, salent modérément leurs aliments et les pimentent beaucoup, en revanche. Il s'ensuit qu'ils sont peu sensibles à la saveur fade de leur sel « végétal », où domine le goût sapide de la potasse. Le piment, du reste, contribue, lui aussi, à atténuer ce goût-détestable.

Les Européens s'accoutument difficilement du sel indigène. Ils ne peuvent, comme les noirs, se brûler la bouche et l'estomac au moyen de piment. Aussi M. De Meuse employait-il, pour épurer ce produit important, le procédé suivant : Afin de détruire les éléments organiques et sapides, qui gâtent le sel provenant de l'incinération, il enferma dans un vase indigène fait en argile une certaine quantité du produit et en ferma hermétiquement l'orifice au moyen d'argile. Le récipient ainsi préparé était placé au milieu d'un feu ardent. On l'y laissait deux ou trois heures, jusqu'à ce que le pot fût chauffé à blanc.

L'opération terminée, on brisait le vase et on en tirait un bloc massif de sel grisâtre, au lieu des grains grossiers, brunâtres et sales qui constituent le produit indigène. Ainsi préparé, le sel était acceptable pour des palais européens.



Nous avons dit plus haut que le sel tient lieu, en Afrique centrale, d'instrument d'échange, qu'il est le type monétaire sur lequel se règle le prix des choses. Les indigènes le transportent en tablettes de cristaux amalgamés, en carottes ou dans le récipient même où l'ébullition a eu lieu.

Chacun de ces objets a un prix coté et connu, et le prix des choses est fixé d'après cette valeur connue. Un produit vaut autant de tablettes, ou autant de carottes, ou autant de pots; ou bien encore, pour les fractions, il faut telle somme de marchandises pour valoir une tablette, etc. Rien n'est intéressant comme une foire au sel, où l'on voit accumuler des monceaux de produits amenés par les acheteurs de ce condiment.

On trouve aussi au Congo du sel européen, venu par la côte occidentale. M. De Meuse en a rencontré jusqu'à 500 kilomètres à l'intérieur des terres. Il y parvient par des caravanes indigènes et par voie d'échange. A la côte, on le vend aux noirs, qui se le passent de main en main par la voie du commerce. Ce sel, lequel n'est autre que notre gros sel de cuisine, est fort recherché par les naturels, qui le payent fort cher. Il est très apprécié à cause de son pouvoir salant plus fort que celui du fabricant indigène et de sa pureté, et quand les noirs en ont acheté, ils veillent à sa conservation comme s'ils avaient la garde d'un opulent et précieux trésor.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

DANS LE MASSIF DE PALABALLA



Un ravin dans le massif de Palaballa.
(D'après une photographie du D^r Etienne.)

APRÈS avoir franchi le massif de Matadi, dont nous avons déjà publié une vue d'ensemble dans notre numéro du 10 décembre 1892, la plus grosse difficulté que le chemin de fer ait eu à vaincre est la montée de Palaballa.

Ce second massif, beaucoup plus puissant que le premier, est situé sur la rive droite de la Mpozo. Il est couronné par un vaste plateau qui se trouve à 525 mètres d'altitude et d'où l'on jouit d'une admirable vue sur tout le pays d'alentour.

Peu de reliefs, dans la région des cascades, présentent des versants aussi abrupts, aussi fortement ravinés que le massif de Palaballa. Depuis le kilomètre 9, où le chemin de fer s'engage dans cette région extraordinairement tourmentée, jusqu'au col de Palaballa (kilomètre 16), où la ligne atteint le sommet de la montagne, on ne compte pas moins de 60 ouvrages d'art, parmi lesquels un pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission, un pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil, un pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute, plus deux ponts de 10 mètres et quatre ponts de 6 mètres. Sur toute l'étendue du massif, la ligne est construite à flanc de coteau sur une plate-forme taillée en terrain dur et qui longe, à mi-côte, le flanc escarpé de la montagne.

Cette dernière est coupée, de distance en distance, par de nombreux ravins à travers lesquels se précipitent les eaux à la saison des pluies. Grâce à l'humidité qui règne au fond de ces crevasses, une végétation intense s'y développe, tandis que sur la montagne, on n'aperçoit qu'un sol aride et nu.

C'est un de ces ravins que représente notre gravure. Il est situé au kilomètre 14 de la ligne. Le chemin de fer le franchit au moyen d'un pont en acier de 40 mètres d'ouverture.

Par la vue que nous reproduisons ci-dessus, on peut se rendre compte des difficultés considérables qu'a rencontrées la construction de la voie ferrée dans cette première partie du tracé.

A partir du kilomètre 40, où la locomotive a fait son apparition, l'aspect du terrain se modifie complètement. On entre dans la région des plaines. Les ouvrages d'art deviennent rares et les terrassements beaucoup moins importants. Aussi peut-on dire qu'à dater de ce jour, une impulsion plus rapide va être donnée à la marche des travaux.



Le Congo en aval de Gwena. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

La routine des chefs nègres — Richesse du Marungu. — Les Belutchis Uturutu et Kafindo. — Kassongomona

5 novembre.

JE ne cesse de répéter aux chefs de districts que leur propre ivrognerie et leur manie du bavardage sont les plus sûrs alliés des Arabes et des métis de la côte. Au cours même d'une guerre, les villageois négligent de se garder par des sentinelles, alors qu'ils savent cependant fort bien que c'est toujours à la tombée de la nuit que les chasseurs de chair humaine font irruption chez eux. Les palissades qui clôturent les villages sont construites d'après une demi-douzaine de plans différents, et l'ennemi est au centre de la place avant même que les occupants aient eu le temps de se rendre compte de la situation et de saisir leurs fusils. Les chefs ont une si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se considèrent comme supérieurs à leurs collègues de par delà la montagne, et nul ne voudrait s'abaisser à s'unir à un autre pour, dans un commun effort, combattre l'ennemi. Et cependant, en général, ces chefs minuscules gouvernent (et fort mal) un territoire de l'étendue d'une bonne ferme canadienne. Cela me met hors de moi de penser que l'orgueil de ces peuplades en fait une proie si facile pour

les Arabes et les Belutchis qui viennent ici uniquement pour ruiner et dépeupler le pays, et non pour y édifier des établissements florissants comme fait le blanc honnête et bien pensant. Nous, Européens, nous avons aussi nos marchands d'alcool et nos voleurs d'hommes, mais, à coup sûr, notre administration peut être vérifiée, contrôlée, et on peut en faire l'instrument d'un gouvernement sérieux pour ces infortunés noirs qui, très souvent, sont incapables de s'administrer eux-mêmes. L'autorité sur les nègres doit-elle être exercée par les Arabes, par les métis ou par les blancs? Voilà la question. La réponse n'est pas douteuse pour moi. L'autorité doit être exercée par les blancs à l'exclusion de tous autres, et le plus tôt sera le mieux.

Le pays que nous avons traversé hier était le Kavugwa. Msaka en est le chef; il s'est réfugié dans la montagne. Aujourd'hui, après avoir traversé le Lufuko, nous nous trouvons dans le Ruanda, un district de l'Urua dont Mainbwe est le chef. Le Marungu et l'Urua sont divisés en petites chefferies qui ne dépendent pas d'un chef central. De là la faiblesse de

ces deux grandes régions. On pourrait avec avantage y cultiver la canne à sucre et le riz et y mettre en pâture des milliers de têtes de bétail. Mais, hélas ! le pays est dépeuplé, ravagé, à tel point que nous, étrangers, nous marchons pendant quatre jours sans pouvoir acheter même une livre de n'importe quel aliment.

On fabriquait jadis des étoffes de coton dans ces contrées et on en fait encore dans certaines parties du Marungu, de l'Urua et du Fipa. C'est un tissu solide et durable, à en juger par les spécimens que j'ai pu voir à Karema et ailleurs. Le principal élément du vêtement des Wamarungu est, néanmoins, une sorte de gilet-camisole fait au moyen de l'écorce d'un arbre appelé Mirumba, qui croît presque partout. On en fait aussi des cordes, on utilise encore certains autres arbres fibreux et on remarque aussi dans divers villages l'arbre, un genre de ficus, dont on fait des étoffes dans le Karagwe et l'Uganda.

6 novembre.

Marche de 6 h. 10 m., du Lufuko à la Ludifwa. Cette dernière est une petite rivière très rapide qui, d'ici, se dirige vers le nord-ouest. Dix kilomètres plus loin, elle infléchit brusquement vers le sud-ouest et va se jeter dans le Lufunzo, affluent du Luapula.

Le pays que nous avons traversé peut être considéré comme un des meilleurs de l'Afrique pour la culture et l'élevage du bétail et des chèvres. Il ressemble, à mon avis, à Mambwe, dans le Nyassaland. Nous avons fait 23 kilomètres ce matin, ce qui est très bien, étant donné le grand nombre de criques vaseuses que nous avons dû traverser. Hier soir, à 5 heures, le docteur Moloney est venu me prévenir qu'il avait constaté un nouveau cas de petite vérole. Quelle catastrophe si cette maladie se propage dans ma caravane !

Voici deux ans que le fléau sévit dans le Marungu. Il a passé maintenant dans l'Urua et s'est répandu, au sud et à l'ouest, jusque chez Msiri. Il semble cependant que peu d'indigènes en meurent. La pluie produit ses effets ordinaires sur mes gens : nous avons un grand nombre de maux de ventre. J'oblige tout le monde à construire des huttes bien sèches, mais les hommes ont des vêtements si légers qu'ils sont fort sujets à des frissons fiévreux.

7 novembre.

Nous avons marché 4 h. 40 m. dans le même pays ondulé qu'hier. Puis nous avons dressé nos tentes juste au moment où tombait une averse torrentielle qui a fortement trempé les hommes non encore pourvus de leurs abris, mais qui n'a nullement endommagé les ballots, déjà recouverts de toile cirée.

Le chef et les hommes de Kassongomona m'ont quitté hier pour aller annoncer mon arrivée à leur maître. La nuit dernière, ils ont campé près des huttes habitées par des Wamarungu. Ils avaient d'abord pillé celles-ci. Pendant la nuit, les Marungu sont revenus et ils ont percé de flèches empoisonnées trois hommes de Kassongomona qui en sont morts. C'est là un épisode ordinaire de la vie en Afrique centrale et on ne s'en inquiète pas autrement. Je me suis procuré l'un des projectiles retirés du biceps d'un des morts. C'est une flèche de fer, bien travaillée, barbelée et couverte d'un poison végétal ressemblant à de la graisse salée de mouton. Bien que le biceps seul fût atteint, l'homme mourut en six heures de temps. Tous les poisons africains dont sont

enduites les lances et les flèches et que j'ai pu examiner, étaient de nature végétale. Les indigènes ne connaissent pas de poisons minéraux. Certains poisons cependant proviennent d'animaux morts.

On se fait, en Europe, une fausse idée du physique de l'habitant de l'Afrique centrale. Il y a ici différents types, mais aucun ne ressemble au nègre de la côte occidentale, à nez plat et à grosses lèvres. La côte occidentale avec ses marais, ses fièvres et son climat malsain et étouffant, n'est pas l'endroit où il faut aller rechercher un type parfait de la race noire. C'est dans les montagnes où l'air est frais et l'eau pure que l'on trouve les plus beaux spécimens d'hommes, aussi bien sous le rapport de l'intelligence que du physique. C'est là qu'il faut chercher le type nègre qui résistera le plus longtemps à l'influence des races venant d'autres continents.

Nous avons aperçu des bambous, des plantes de cardamome et d'autres végétaux aimant l'air humide. Les cardamomes m'ont ramené le souvenir de bien des journées pénibles de jadis, dans la forêt de l'Aruwimi, quand nous étions avec Stanley et quand ces plantes formaient à peu près la seule nourriture des hommes.

8 novembre.

Nous avons marché 5 h. 15 m. et repassé la Ludifwa, qui a maintenant 14 mètres et demi de large et est très profonde.

Voici quatre grandes journées que nous passons sans que les hommes aient pu se procurer des vivres. Ils ont faim et les longues marches les affaiblissent. En six étapes, nous avons parcouru 96 kilomètres, en escaladant et en descendant des montagnes, et nous n'avons trouvé que peu de nourriture. Ah ! que je serais content si mes hommes étaient rassasiés ! Ces famines, causées par la dévastation, me mettent dans une furieuse colère contre les Arabes.

Le village où nous sommes a pour chef Mlamira, un Msumbwa. C'est ce qui l'a préservé des razzias de Makatubu, car les Arabes et les Wanyamwezi ne se disputent pas entre eux.

J'entends parler d'une caravane du Nyassa qui est arrivée à Mpueto, au nord du lac Moero. Les Wasumba disent que ce sont des Anglais. Si cela est exact, ce serait l'expédition de Crawshaw qui va fonder une station sur le lac Moero. On me parle également d'une autre caravane se dirigeant vers le sud à travers l'Urua. Serait-ce Thomson ou bien Deleommune ? On n'obtient pas de renseignements dignes de foi, et je ne tiens pas à envoyer encore maintenant des hommes pour aller aux informations. La vérité est que ma caravane est si lourdement chargée qu'il est difficile de faire autre chose que la traîner d'étape en étape. Le chef Mlamira est venu m'apporter des présents. C'est un pur Kinyamwezi, et il a bondi de plaisir quand je lui ai proposé de venir avec moi voir Kassongomona pour arranger les affaires. Voici quelle est la situation : Il existe par ici une foule de villages qui sont sous la dépendance de trois chefs : Kassongomona, Mpueto et Gwena. Deux d'entre eux-ci sont des Wanyamwezi. Jusqu'à présent, les deux Belutheis qui sont sur le Luapula, Uturutu et Kafindo, sont restés en paix avec eux. Les Belutheis, forts de leurs Rugas-Rugas et de leurs Wangwana, veulent que tout l'ivoire provenant des éléphants tués dans leur pays soit leur propriété. Les trois chefs s'y opposent, car ils sont grands chasseurs d'éléphants. Ce différend a été cause d'un conflit entre les Belutheis et les Wa-

nyamwezi, qui s'aggrave de jour en jour. Ces derniers m'ont demandé d'arranger les affaires, en leur confiant le drapeau et en obligeant les Wangwana à rester à l'ouest du Luapula.

Ce serait là une chose des plus simples, si, de mon côté, je ne désirais pas m'attirer la bonne volonté de ces mêmes Arabes et Belutchis, qui sont puissants sur ce territoire. Si je ne m'entends pas avec eux, je rencontrerai de grandes difficultés sur mon chemin. Et, cependant, je voudrais obliger les Wanyamwezi, et en prendre quelques-uns avec moi pour me rendre chez Msiri, car celui-ci est de la même race qu'eux, et cela serait un pas immense de fait dans la voie des négociations avec ce puissant prince. J'ai des lettres pour Kafindo et Uturutu, et j'en écrirai moi-même que j'enverrai du Luapula. Le premier est en guerre avec Msiri, ce qui aggrave encore mes difficultés au Katanga, car si j'étais l'ami de Kafindo, cela déplairait à Msiri.

Les Arabes de l'Itawa ont défendu à Mpueto, le chef de la partie septentrionale du lac Moëro, de bâtir un boma autour de son village. A quoi ce chef a répondu qu'il n'est l'esclave d'aucun Arabe, et il a été jusque chez Joubert, sur le Tanganika, pour lui demander son appui et un drapeau.

Kassongomona est arrivé au Katanga avant Msiri, mais il a dû bientôt se retirer devant la puissance de celui-ci. Il existe dans cette partie de l'Afrique un mélange inouï d'Arabes, de Belutchis, de blancs, de Wasumbwa et d'indigènes, s'entre-croisant, les uns pour se procurer de l'ivoire, les autres pour s'emparer de morceaux du pays. C'est un spectacle vraiment désolant que de voir ces splendides vallées, formées d'un sol d'alluvion, riche en humus, et qui cependant restent en friche, sauf ici, où l'on cultive le maïs. On pourrait y faire pousser en abondance du tabac, du riz, des légumes de toute sorte, des cannes à sucre, et l'on n'y rencontre que du maïs et du millet ! Les noirs de l'intérieur, très friands de mangues, de goyaves et de papayes, n'ont jamais songé à cette chose, si simple cependant, de planter ces fruits. Je l'ai constaté à Tabora et à Karema, où pas un seul arbre fruitier n'a été planté par les indigènes. Cela est bien regrettable et dénote un homme de race inférieure, négligeant de s'entourer du confort le plus élémentaire, ce qui ne lui coûterait ni peine ni soins.

Quand on demande à un indigène pourquoi il ne cultive pas ces végétaux, alors qu'il lui est facile de s'en procurer des semences, il répond invariablement : *Mungu Makatara* (Dieu le défend). Quelle est l'origine de ce mot fataliste ? Mystère ! Jamais les naturels n'ont même essayé de planter du riz ou des grains spéciaux ! En tout cas, l'indigène a toujours soin de cultiver les produits demandant le moins de soins, tout en étant de grand rapport. Il est rare de constater, d'une époque à une autre, une amélioration quelconque dans leur façon de vivre. Il y a des explorateurs qui, de retour en Europe, ont tellement fait l'éloge de l'Africain, qu'ils ont fini par considérer leur opinion comme la vérité. Pourquoi agir de la sorte ? Quant à moi, je préfère le dépeindre tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités, laissant à ceux qui ne l'ont pas vu chez lui, le soin de se former un jugement par eux-mêmes. Les optimistes qui trouvent que tout est parfait, font en réalité plus de mal à l'Afrique et aux Africains que les pessimistes les plus passionnés.

J'ai le pressentiment d'un malheur, mais je ne soupçonne pas où il se produira.

9 novembre.

Nous sommes arrivés à Kassongomona en 4 h. et 13 m.,

après une marche de sept jours, sous la pluie, parcourant une distance de 125 kilomètres. Les hommes se sont assez bien comportés ; aucun n'a été atteint d'ulcères.

Mlamira m'a accompagné depuis hier, au moment où nous avons quitté le campement, et demain nous aurons un grand *chaouri* avec tous les chefs wasumbwa des environs, au sujet des agissements des Arabes et des Belutchis. Les Wasumbwa prétendent qu'ils ont droit à l'ivoire provenant de leurs chasses, les Belutchis disent le contraire : la guerre est donc imminente. Il est pour moi d'une nécessité absolue de rester en bons termes avec les deux, car je désire amener les chefs Wanyamwezi jusque chez Msiri. Je dois donc prendre leur parti et cela constituerait une offense pour les Arabes et les Wangwana. La Lufira passe à un kilomètre d'ici. Les baromètres oscillent sans cesse et accusent chaque jour de fortes hausses et de fortes baisses.

L'endroit où nous sommes est le Kwikuru de Kassongomona, c'est-à-dire le quartier général ou le village principal du chef qui gouverne en ces lieux. C'est une erreur aussi grossière d'appeler ce village « Kwikuru » et de l'indiquer ainsi sur la carte, que de désigner Londres sous le nom de « Capitale ».

Entre deux averses, nous sommes exposés aux rayons d'un soleil torride, et l'état d'humidité chaude dans lequel nous nous trouvons continuellement fait que nous sommes comme dans une étuve. Nous rencontrons chaque jour des fleurs superbes, dont beaucoup nous sont totalement inconnues. Je remarque, notamment, un petit arbrisseau portant une fleur rouge à centre blanc, et qui répand une odeur d'amande. Cette plante est très commune ici.

Les principaux éléments de la nourriture de ces peuplades (des Wanyamwezi) sont le maïs et le mahogo.

Kassongomona a cinq villages sous sa dépendance. Il vient de venir me voir. C'est un jeune homme qui peut avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, assez petit de taille, mais solidement constitué ; son regard n'exprime aucune intelligence ; ses yeux sont vagues, ce qui semble révéler la débauche et l'abus du pombé. Il a succédé au vieux Kassongomona, mort il y a quelque temps, délivrant ainsi Msiri d'un rival puissant pour la possession du Katanga. Il m'a entretenu pendant plus d'une heure et demie des affaires du pays, qu'il connaît à fond du reste ; mais, en ce qui concerne son autorité, il ne retire aucun profit de cette connaissance, car il se trouve sous l'entière dépendance de deux ou trois conseillers intelligents qui lui dictent sa conduite.

Il voudrait attaquer Msiri, le vieil ennemi de son père, et serait tout disposé à me suivre pour lui faire la guerre. Je me suis attaché à lui faire comprendre qu'étant, en fait, un ennemi de Kafindo, s'il s'en allait avec ses hommes guerroyer contre Msiri, laissant son village à la garde des femmes, ce serait abandonner celles-ci et leurs enfants en proie à cet Arabe-Belutchi. Il n'avait jamais songé à cela et mes réflexions lui ont complètement fait changer d'avis *pour le moment*.

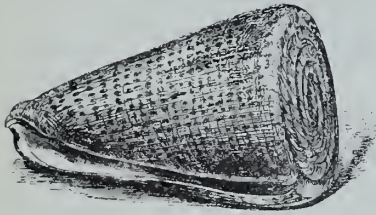
La guerre, telle qu'elle se fait ici, n'entraîne pas seulement la lutte de deux partis, mais elle englobe encore des tribus étrangères à la querelle. Chacune saisit avec empressement l'occasion qui se présente pour venger des injures personnelles. Si Kassongomona faisait la guerre à Msiri, il aiderait ainsi son ennemi mortel Kafindo qui, lui aussi, a des démêlés avec le chef du Katanga.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES COQUILLAGES-MONNAIE

Le cône (*Conus papilionaceus*), l'olive (*Oliva nana* ou *Zim-bis*) et le cauris ⁽¹⁾ (*Cyproca moneta*), sont les trois espèces de coquillages qui, de tout temps, ont été employés à la côte occidentale d'Afrique comme articles d'échange, à titre de monnaie ou d'ornement, et cela depuis Sierra-Leone jusqu'à Mossamédès, à la côte, et depuis le lac Tchad jusqu'au Zambèze à l'intérieur, en y comprenant la région des lacs.



Conus papilionaceus.

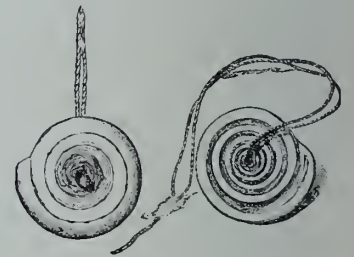
La valeur de ce genre de monnaie à la côte est maintenant complètement tombée et elle n'a conservé une certaine importance que dans quelques parties de l'intérieur. Les communications nombreuses de tous les points de la côte avec l'Europe facilitent l'échange d'articles plus importants et d'un attrait plus grand pour les peuples indigènes de ces régions. Dans les contrées de l'intérieur, au contraire, où le transport des articles européens est difficile, on continue à se servir en partie de coquillages, et la valeur qu'on leur attribue est en rapport avec leur rareté. Des trois espèces citées plus haut, une seule est encore usitée comme monnaie au Congo, dans la plus grande partie du bassin supérieur du Kassaï. Par-ci par-là, on rencontre encore des cônes et des olives, mais ce doivent être des restes de l'importation ancienne et, comme ils sont devenus fort rares, on en fait des bijoux très recherchés par les noirs.

Il sera intéressant de faire connaître les lieux de provenance de ces moyens d'échange, dont le cauris est le plus important pour l'État du Congo.

Les *Conus* ou cônes se rencontrent sur des côtes rocheuses, à plusieurs brasses de profondeur, dans les fissures et les anfractuosités des rochers et dans les labyrinthes des récifs rocailliens. On les trouve en général dans l'océan Indien, principalement aux îles Moluques. Certaines espèces aussi se récoltent aux îles Philippines et à Madagascar. Ceux qui ont été importés au Congo viennent surtout des Moluques; une espèce a pu se trouver à l'île San-Thomé; le *Conus papilionaceus* dont il est question ici est dans ce cas. Un autre spécimen plus grand, plus épais et de spirale différente, que l'on rencontre dans l'arrière-pays de Mossamédès, vient des îles Moluques; c'est le *Conus imperialis* et, d'après une gravure de Livingstone, reproduite ci-contre, c'est cette espèce qui était connue des Balunda lors du passage de l'explorateur dans le pays de ces indigènes. Ce dernier coquillage

est le plus précieux de tous; il est porté comme ornement, mais seulement par les rois et leurs femmes; c'est un signe de haute distinction. Le lieutenant Francqui l'a vu, dans son voyage de Luzambo au Katanga, porté exclusivement par les grands chefs et les personnages importants. Il était introuvable, ce qui confirme notre opinion sur l'antiquité de son importation; de là sa grande valeur. On découpe chez les Baluba et dans le pays du Matiamvo la base de ce coquillage et on en fait des colliers ou des ornements extrêmement précieux. A la côte, au sud du Congo, il sert au même usage. Le Dr Allard a acheté à la reine des Mondombès (près Mossamédès) un collier dont nous donnons aujourd'hui une reproduction. Ainsi qu'on peut le voir, ce bijou est fait de la partie basale du coquillage.

Les *Cyprées* ou cauris (*Cyproca moneta*) se trouvent à la surface des côtes rocheuses; elles se cachent pendant le jour sous les pierres, d'où elles ne sortent que pendant la nuit pour chercher leur nourriture. La *Cyproca moneta*, qui a servi de monnaie sur toute la côte d'Afrique depuis les temps les plus anciens et qui reste aujourd'hui le seul coquillage utilisé comme tel dans le haut Congo (région du haut Kassaï), provient des îles Maldives. Une autre espèce se pêche également à Zanzibar, mais elle est moins estimée.



Joyau balunda.

Les *Olives* (*Oliva*) se rencontrent sur les plages sablonneuses, où elles se pêchent facilement à une faible profondeur. A marée basse, elles s'enfoncent dans le sable. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces qui se trouvent dans la mer des Indes, dans l'Atlantique et aussi dans la Méditerranée.

L'*Oliva nana* se pêchait jadis à l'île de Loanda et un peu sur toute la côte de l'Angola. Elle constituait dans les siècles derniers la grande richesse du roi du Congo (de San-Salvador). Les raisons pour lesquelles ce coquillage est tombé en désuétude proviennent d'abord de la disparition en grande partie de l'île de Loanda, qui au xv^e et au xvi^e siècle avait 20 milles de longueur sur 1 mille de largeur, et ensuite de ce fait que les Portugais, dès le xvi^e siècle, lui avaient substitué comme article d'échange la verroterie de Venise. L'*Oliva nana* se trouvait aussi au Gabon et à Madagascar, mais moins belle et en moins grande quantité qu'à l'île de Loanda. D'autres espèces, moins estimées, se trouvaient au Brésil (Bahia) et au Sénégal. Il serait possible que l'*Oliva nana* se rencontrât également sur la plage de l'État indépendant du Congo, de Banane à Vista. Toutefois, ce ne serait qu'en petite quantité.



Le collier de la reine des Mondombès.

(Collection de M. le Dr Allard)

(1) Voir *Congo illustré* de 1892, p. 34.

LE CAPITAINE MURRAY

Officier de la *British and African steam navigation Company*. —
Conduit le *Lualaba* jus qu'à Matadi (20 juin 1889).



Jusqu'à l'époque où Stanley débarqua au Congo en 1879, pour compte de l'Association internationale du Congo, les steamers ne dépassaient pas Ponta-da-Lenhia.

En 1882, le grand explorateur remonta le fleuve jusqu'à ce point avec le *Harkaway*, cubant 4000. Peu après, les essais tentés avec des navires de fort tonnage, pour atteindre Boma, furent couronnés d'un plein succès et le *Brabo*, du port de Gand, battant pavillon belge, fut un des premiers, en septembre 1886, à toucher cette station, qui alors était encore sans grande importance.

C'est en juin 1889 que le steamer *Lualaba*, capitaine Murray, attachait son nom à l'un des événements les plus importants des débuts de l'œuvre congolaise.

Jusqu'à ce moment, on avait mis en doute la navigabilité du bas fleuve en amont de Boma; on affirmait que seuls des bateaux de quelques tonnes pourraient aborder à Matadi. Si cette assertion se confirmait, c'était la mort de l'œuvre à peine née de la construction du chemin de fer. C'est à l'initiative personnelle du capitaine Murray que fut due la tentative couronnée de succès, laquelle démontra l'inanité des arguments produits par les détracteurs de l'œuvre congolaise.

Excellent marin, doublé d'un homme aimable et sympathique, le capitaine John Murray, sur la prière du gouverneur général du Congo de l'époque, l'honorable M. Janssen, alla lui-même d'abord, sur un petit bateau, examiner la route fluviale entre Boma et Matadi. Il ne put

découvrir aucun obstacle important, et, persuadé que la montée ne présentait aucune difficulté sérieuse, il revint de son excursion absolument décidé à tenter l'aventure.

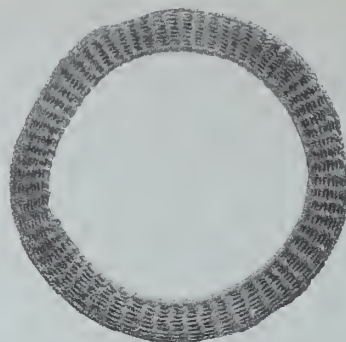
Son initiative intelligente et hardie fut couronnée d'un plein succès. Il fut prouvé que Matadi était aussi accessible aux grands steamers que la plupart des ports intérieurs européens. Quant à la rade elle-même, on put s'assurer — et l'expérience a démontré qu'on ne se trompait pas — que l'ancre y est excellent, que, moyennant quelques dragages peu dispendieux et l'établissement d'un pier, les navires de mer peuvent y aborder en toute saison, et que le lit du fleuve n'a pas, à cet endroit, de rocs ni de pierres. La sortie des bateaux s'opère aisément : il suffit de présenter le bâtiment en travers du courant; celui-ci le fait tourner et, dès ce moment, rien ne s'oppose à la marche. D'après M. Murray, la partie du fleuve entre Boma et Matadi est la plus facile du bas Congo.

C'est le 30 juin 1889 que le *Lualaba* rentra à Boma. L'énergique officier anglais fut chaudement félicité et le résultat de sa tentative eut un grand retentissement. Du coup tombaient bien des préventions, bien des craintes, et tous les partisans de l'œuvre naissante virent dans ce fait un heureux présage pour l'avenir. Matadi étant accessible aux navires de mer, c'était le succès assuré pour l'entreprise du chemin de fer, cette condition vitale de l'existence même de l'État, c'était l'afflux, la ruée certaine des immenses richesses du haut Congo vers le débouché belge de la région des cataractes, c'était la prospérité.

Aussi, lorsque le capitaine John Murray, un mois après, arriva en Belgique, fut-il fêté comme il le méritait. A la suite d'un lunch offert par les autorités de la compagnie de navigation anglaise à laquelle appartient le *Lualaba*, les représentants de l'État et des compagnies commerciales belges offrirent au capitaine un chronomètre en or, portant l'inscription suivante : « Offert par l'État indépendant du Congo, les sociétés commerciales belges au Congo et la Compagnie du chemin de fer du Congo, à M. le capitaine John Murray, comme témoignage particulier d'estime et en souvenir du voyage du steamer *Lualaba* à Matadi. Juin 1889. »



Collier de fruits.



Collier en vannerie (Lukenye).



Collier de dents de phacochère.

LES COLLIERS

La coquetterie, l'amour de la parure sont innés dans l'homme, et, sous toutes les latitudes, dans toutes les conditions de la vie, la race humaine attache toujours grand prix à s'orner et à s'embellir. C'est un des signes caractéristiques des civilisations primitives que les deux sexes ont un goût égal pour certains ornements qui, dans un état social plus élevé, sont l'apanage exclusif de la femme. Ainsi en est-il des colliers, des bracelets, des anneaux de jambes, etc.

Collier en cuivre massif
(haut Fini).

Au Congo, tous les indigènes, hommes et femmes, se parent de colliers. Le nombre des objets servant à cet adorne est des plus variés. On rencontre des colliers de perles, de bois, de dents humaines, de dents de carnassiers ou d'herbivores, de plumes, de graines, de cuivre massif, de fer, d'herbes, de brindilles, de coquillages, etc., etc. Nous publions, en gravures, plusieurs spécimens de ces divers colliers, qui appartiennent à la riche collection ethnographique de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Les colliers de dents humaines se rencontrent exclusivement chez les populations cannibales, si nombreuses au Congo. Les Akula, les Ababua, les Bazoko, les Bakussu, les Bagonbe présentent fort cette horrible parure. Chez eux, seuls les guerriers peuvent porter cet atroce tour de cou. Les femmes ne peuvent prétendre à ce révoltant privilège. Ces dents proviennent des victimes du guerrier anthropophage, soit qu'il se les soit procurées en tuant un homme dans un combat, soit qu'il les ait arrachées à un esclave-viande de boucherie acheté à une des tribus qui font métier de vendre du bétail humain.

Plus un guerrier a de dents d'homme pendant à son cou, plus il est fier et plus il est admiré, car le nombre de ces dents est un indice du chiffre de ses victimes.

Les femmes anthropophages portent comme parure de

con des fruits, des graines de légumineuses, enfilées autour de fibres végétales. Elles se font aussi des colliers rustiques, les plus primitifs qu'il soit possible de trouver. Elles coupent en petites sections des branchettes menues dont elles expulsent la moelle avec une tige solide, de façon à ne laisser subsister que la partie extérieure. Les tubes ainsi fabriqués sont enfilés sur des fibrilles de plantes et forment des colliers primitifs.

Elles ont également des parures de perles de cuivre ou de fer grossièrement travaillées.

Leurs enfants se garnissent le cou de colliers amulettes, qui sont des morceaux de bois façonnés sans art ou d'autres emblèmes. Ces gris-gris ont pour but d'éloigner les maladies et les maléfices.



Une de nos gravures représente un grand collier de cuivre ayant appartenu au grand chef Makoko, roi des Bateke. Ce collier, en laiton, est finement ciselé et présente un travail d'un vif intérêt, quand on songe qu'il est le produit de l'art d'une population primitive. La gravure, en creux, des dessins en est faite par les Bateke au moyen d'un burin, pointe de fer très acérée. Ils ont trouvé le moyen de rendre cette pointe très résistante. Ils la chauffent à blanc, puis la trempent dans l'huile. On voit que le procédé d'application si moderne chez nous de la trempe à l'huile est connu des Africains. *Nil novi sub sole!*

Les vassaux et les sous-chefs bateke portent des anneaux de cou analogues à celui que nous venons de décrire. C'est l'emblème du *Mfumu* (chef), de la dignité, de la puissance.

La reine Gankabi, morte il y a trois ans, régnait à Mutchie, au confluent de la Fini et du Kassaï. Elle portait un collier de cuivre massif, rivé, énorme. Il pesait 25 kilogrammes!...

Du reste, les colliers massifs sont communs sur les bords de la Fini. On les rencontre partout où le laiton d'importation a pénétré sous forme de *mitako* (monnaie consistant en une barrette de laiton pesant environ 20 grammes). Les Babuma et

les Wabuma, populations habitant les rives de la Fini, s'enserrent le cou dans une série de colliers de cuivre massif, analogues à celui qui se trouve en tête de cet article, et dont la largeur varie d'après la hauteur du cou... du patient. Celui-ci est forcé de tenir toujours la tête raide et droite, le menton élevé, comme s'il était atteint d'un torticolis, et comme ces anneaux sont rivés, le malheureux se condamne, par coquetterie, à ce supplice pour sa vie durant.

Quelquefois, des revers de fortune forcent ces noirs à faire argent de leurs « bijoux »; ils se débarrassent alors de ces carcans.

Sur la Lukenye, ces sortes de colliers servent d'étalons monétaires pour l'achat de l'ivoire et des esclaves.

Les Collos et les Kolassos se fabriquent des colliers bien curieux et d'un effet séduisant. Ces peuplades, qui habitent la haute Lukenye, détachent de la façon la plus ingénieuse en très fines lamelles la partie extérieure d'une dent d'hippopotame. Ces lamelles affectent la forme d'un croissant; on en relie quatre ensemble, de façon à représenter un cercle, qui est suspendu à une cordelette en cuir ou en fibre. Ce collier a un bel aspect et tranche par son extrême blancheur sur la peau noire des nègres.

⚡

Les colliers de dents d'animaux se rencontrent partout. Les uns, les plus prisés, se font exclusivement avec des dents de panthère et de léopard. A aucun prix, les heureux possesseurs de ces inestimables bijoux ne veulent les céder. C'est, pour eux, un signe de force, d'adresse, de puissance, et, comme telles, ces parures flattent fort la vanité de leurs propriétaires. Elles sont très rares, car les indigènes parviennent difficilement à vaincre l'un de ces félins; de là leur grande valeur. On voit encore au Congo des colliers de dents de phacochère, de chien et d'autres carnassiers.

Les griffes de ces derniers et les ergots de coq sont aussi employés à la confection de tours de cou pour les hommes. En général, tout ce qui éveille l'idée de force, de puissance, de courage, de férocité sert aux sauvages pour alimenter leurs parures.

A défaut de supériorité morale ou traditionnelle, les enfants des forêts africaines ne connaissent qu'une seule

vraie qualité : la force. Celui qui sait leur faire sentir sa puissance est leur maître, et ils lui obéissent avec fidélité.

Les Tomba, riverains du lac Léopold II, exploré récemment par notre ami F. Demeuse, qui nous communique la plupart de ces détails, fabriquent des ornements en écorce de santal. Le parfum que dégage ce bois présente une grande analogie avec les écorces odorantes qu'on achète dans les bazars d'Orient. Le parfum en est fort pénétrant.

L'amour de la parure est porté si loin chez les noirs que les esclaves, qui manquent de moyens pour se procurer de quoi s'embellir à leur gré, se couvrent d'ornements rustiques, tels que brindilles, tresses d'herbes, morceaux de bois, fibres, etc.

⚡

Dans le bas Congo, où les éléphants ont disparu, les populations attachent une grande valeur aux crins de queue de ce pachyderme. Ils payent ce précieux élément de toilette jusqu'à six pence le crin.

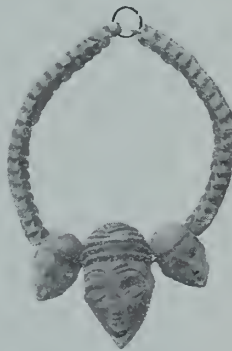
Ils en font des colliers ou bien s'en servent pour enfiler leurs grains de corail. Ce dernier produit est le plus riche ornement dont on puisse se fournir chez les indigènes du bas fleuve, qui se le procurent par les caravanes venant de l'intérieur.

Actuellement, partout où le commerce pénètre, les perles d'Europe font disparaître l'habitude de se servir de ces colliers primitifs. Il est donc d'une grande importance de se procurer actuellement ces curieux spécimens d'une industrie artistique embryonnaire. De jour en jour, ils deviennent de plus en plus rares et on ne les rencontre guère plus que chez les peuplades

qui ne connaissent pas encore les produits européens. Dans toute l'Afrique centrale, les trois quarts des transactions commerciales s'opèrent au moyen de perles que les indigènes échangent afin de pouvoir s'en parer. Chez les noirs comme chez les blancs, les modes changent, et l'habileté de l'Européen consiste à savoir se tenir au courant du goût du jour et même à le provoquer. Telle rassade qui fait fureur aujourd'hui est repoussée demain et encombre les magasins de factorerie, où elle représente une valeur totalement nulle.



Collier du roi Makoko.



Collier en vertèbres de serpents avec amulettes (Akula).



Collier en graines de *Trachilobium*.



Collier d'incisives humaines.



Collier en lamelles de dents d'hippopotame.



VUE GÉNÉRALE DU CAMP DE SALAMPU (Kilom. 24)
(D'après une photographie de M. le Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES TRAVAUX

Au commencement du mois de juillet 1893, la ligne était terminée et les trains circulaient jusqu'au kilomètre 33 1/2. De ce point au col de Kenge, les travaux pouvaient être considérés comme achevés. A l'heure actuelle, la locomotive arrive jusqu'au marché de Kenge.

La grosse construction étant achevée en deçà de cette station, l'effort des travailleurs a été porté au delà et un camp a été établi au kilomètre 46 1/2. Tous les ponts nécessaires jusqu'au 65^e kilomètre se trouvant en Afrique, la Compagnie n'a plus à redouter de longs arrêts dans l'avancement des travaux.

Le 23 mai dernier, la Société évaluait à 1,250 hommes et 35 femmes le chiffre approximatif de ses contingents. Ce chiffre avait été déterminé en prenant pour bases les données fournies par le relevé du personnel noir, établi au 10 avril 1893.

La situation générale du personnel noir au 10 juillet dernier (la dernière que la Compagnie ait reçue), fixe à 4,906 hommes et 49 femmes le nombre total des travailleurs employés sur les chantiers. Cette augmentation considérable des effectifs est due principalement à certains recrutements de travailleurs étrangers, ainsi qu'aux contingents, sans cesse croissants, d'ouvriers indigènes. Sur le steamer *Professor Woermann* a été embarqué, au mois de juillet, un contingent de 160 hommes de la côte. Sur le steamer *Gretchen Bohlen*, 50 ouvriers et manœuvres maçons ont également pris passage pour le Congo.

Enfin, le nombre des travailleurs *indigènes* s'est accru dans des proportions inespérées. Tandis que, le 10 avril, 20 Congomen seulement étaient employés aux travaux, le 10 juillet suivant, c'est-à-dire trois mois plus tard, le nombre total des travailleurs indigènes était de 293 hommes. Ces artisans, qui viennent chaque jour offrir spontanément leurs bras, semblent appelés à rendre, dans un avenir très rapproché, des services signalés sur les chantiers du chemin de fer. Ils montrent assez d'aptitudes à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision; une soixantaine d'entre eux sont déjà employés avec succès à la pose des voies et au montage des ponts, et les nouveaux venus sont très rapidement initiés à ces sortes de travaux.

Ce fait, ainsi que nous le disions dans notre numéro du 10 septembre 1893, est de la plus haute importance au point de vue de l'avenir du chemin de fer. Si les tentatives entreprises actuellement continuent à donner des résultats satisfaisants, nous avons tout lieu de croire que, dans un avenir peu éloigné, la voie approchant de districts de plus en plus peu-

plés, les travailleurs indigènes constitueront une bonne partie du personnel noir de la Compagnie.

L'augmentation constante du nombre des Congomen permettra bientôt de combler les vides produits par les décès ainsi que les rapatriements, et alors sera définitivement résolue la question des travailleurs qui a causé jusqu'ici tant de préoccupations à la Compagnie. Dès maintenant, cette question n'est plus que secondaire, puisqu'il suffit, pour entretenir les effectifs, de contingents peu importants.

Depuis le mois d'avril, l'état sanitaire du personnel blanc s'est sensiblement amélioré. Il y a eu, toutefois, des exemptions de travail assez nombreuses parmi les ouvriers nouvellement arrivés, et ce, par suite des premières fièvres inhérentes au séjour dans les climats chauds. Quant à l'état sanitaire du personnel noir, il est, depuis plusieurs mois, excellent. Il n'y a presque plus de mortalité et il n'y a, en tout, dans les hôpitaux et infirmeries, que 50 à 60 personnes, ce qui, sur un personnel de plus de 2,000 hommes, n'a rien d'exagéré.

En résumé, l'entreprise poursuit sa marche régulièrement. L'avancement des travaux n'est pas rapide, toutes les prévisions de temps et d'argent en sont renversées, mais il n'y avait pas moyen de faire mieux. Le travail accompli était pénible et a dû être mené à bonne fin au milieu de péripéties inquiétantes. L'année dernière encore, il a été payé à l'imprévu un lourd et pénible tribut.

Depuis quelques mois, la situation est transformée et les progrès de la construction s'en ressentent naturellement beaucoup. Non seulement le personnel noir est actuellement au complet et en bonne santé, mais les effectifs peuvent être facilement maintenus : les recrutements d'entretien sont assurés. On est enfin entré dans la période normale.

La gravure que nous publions, d'après un cliché photographique de M. le Dr Étienne, donne une vue générale du camp de Salampu. Elle a été prise vers le mois de mars dernier. On voit, au centre, les habitations des Européens entourées de tentes; à gauche, les baraquements pour les soldats de la Compagnie auxiliaire; à droite, les huttes des travailleurs noirs.

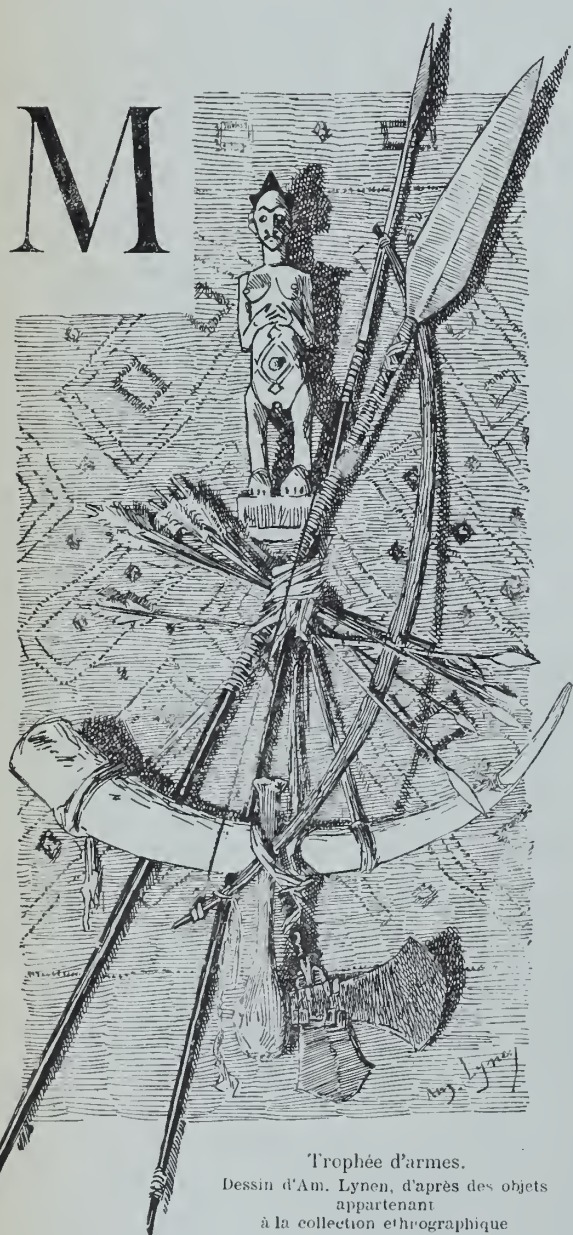
Le camp de Salampu est situé au kilomètre 21.250. Il est dominé au nord par le massif de Palaballa.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Gwena. — L'état politique de la région. — Passage du Luapula.



Trophée d'armes.
Dessin d'Am. Lynen, d'après des objets
appartenant
à la collection ethnographique
de la
Compagnie du Congo pour le commerce
et l'industrie.

L'histoire d'Uleki, le chef qui me suit avec vingt hommes, est bien étrange. Il eut une discussion au Katanga, à cause d'une des femmes favorites de Msiri. Cette femme devint enceinte ; Msiri s'en aperçut et ne tarda pas à découvrir qu'Uleki s'était mêlé de ses affaires. Il envoya des guerriers pour le saisir, mais il parvint à gagner le Lualaba. Chassé de là, il se réfugia au Tanganika. La pauvre femme et son enfant

9 novembre.

ES observations personnelles m'ont permis de constater qu'il existe ici peu de chefs africains ayant une originalité propre, sauf peut-être une méthode spéciale de brasser le pombe. Chacun obéit aux inspirations des notables et ne prend que rarement une décision spontanée. Ils se distinguent tous, d'ailleurs, par leur sempiternel bavardage, vantant leur propre force et se moquant de celle des autres. Préparer une guerre de longue main et peser les chances de succès, ce sont là des choses auxquelles nul ne songe. Quand même les hostilités sont ouvertes, on ne prend aucune mesure de défense, et l'ennemi a déjà envahi le village que le chef est encore à boire du pombe avec ses femmes.

Tout enfant d'une femme de Msiri porte le nom de *Mwanangua*, c'est-à-dire fils du chef. Il existe, paraît-il, quelques centaines de ces enfants.

10 novembre.

Lombi, un autre chef, est venu me voir et m'apporter des présents en vivres. Kassongomona, bien que je lui eusse donné trois vitambi, ne m'a rien offert. Après force paroles, Lombi a promis de me suivre.

A 10 heures du matin, les notabilités du village sont arrivées. Nous avons eu un chaouri de deux heures. Ils ont promis de se tenir tranquilles et de s'entremettre en pacificateurs entre leurs hommes et les Arabes ou Wangwana. J'ai remis le drapeau de l'État à Kassongomona. Le père de celui-ci s'appelait encore Bundala. Son père, grand-père du chef actuel, portait le nom de Kafassia et était contemporain de Kalassa, le père de Msiri, un des premiers Wanyamwezi qui aient visité le Katanga.

De violents orages ont éclaté hier soir. J'ai fait, à ce sujet, d'intéressantes observations : Avant un orage, il se produit un violent courant d'air froid dans les couches inférieures, se dirigeant vers le point où va avoir lieu le phénomène. Celui-ci finissant, le vent change et souffle dans le sens de l'orage, c'est-à-dire que l'orage vient dans un sens contraire à ce courant, qui prend une autre direction dès que les manifestations électriques ont cessé.

Quand on est parvenu à faire comprendre aux hommes qu'il est plus agréable de camper sous bois, loin d'un village, on est bien plus tranquille et sans ennui. A proximité d'un village, on a le désagrément d'avoir, à la porte de sa tente, une foule de curieux parlant haut et riant aux éclats. D'ordinaire, je les chasse, mais aujourd'hui je ne puis le faire, car je dois m'attirer l'amitié de ces gens.

J'ai recueilli, près de Kalolo, un minéral de fer qui est ou bien de l'oligiste spéculaire ou bien du fer magnétique. Il est d'un « gris de fer » foncé, rayé de stries noires, et j'en ai conclu que ce doit être du fer magnétique. L'oligisme spéculaire a des stries de couleur cerise foncée. Si le même minéral est spéculaire (hématite rouge), il est d'une grande valeur, et il en existe d'immenses dépôts au mont Senga.

12 novembre.

Marché pendant 4 heures 30 minutes jusque Gwena, sur le Luapula. A 10 heures, nous sommes arrivés au Lufunzo. Il nous a fallu 2 heures et quart pour passer la colonne sur l'autre rive. La rivière a 46 mètres de large et possède, en ce moment, une profondeur d'un demi-corps d'homme.

Elle se jette dans le Lualaba à environ 8 kilomètres sous Gwena.

Quel spectacle imposant que de voir, à une pareille distance de la mer, ce Luapula si grand, si imposant, si puissant. Il me rappelle ici l'Aruwimi. Devant nous s'élève une haute montagne abrupte, qui plonge ses pieds dans la rivière.

Je m'attends à devoir séjourner cinq jours ici, mais, dès demain, je commencerai le passage de mes hommes. J'attends ici Kafindo et aussi Mpueto, le chef du grand village situé sur le Moëro, et qui désire arborer le drapeau de l'État. Il est allé jusque chez Joubert pour le demander. Tippo-Tip est puissant ici, et son autorité se fait sentir jusque dans l'Itawa. Rumaliza, son lieutenant, est un homme actif et prévoyant.

Le chef Gwena est un Msumba et dépend de Kassongomona. Il habite une île au milieu du fleuve, mais il possède des plantations sur cette rive-ci. Je le crois favorable aux blancs, mais, jusqu'ici, il est malaisé de deviner ce que veulent au juste ces Wasumbwa. Je crois, moi, qu'ils voudraient chasser les Arabes avec l'aide des blancs, puis chasser à leur tour ces derniers et garder ainsi pour eux seuls le pays et l'ivoire. Bunkeia est à quinze bonnes étapes d'ici.

13 novembre.

J'ai eu une journée très occupée par mes pourparlers avec Gwena et les autres chefs. J'ai envoyé une députation chez Mpueto, le prier de m'envoyer quelques-uns de ses notables pour écouter ce que j'ai à leur dire. J'ai choisi un bon point de passage du fleuve, en aval de l'île où se trouve bâtie Gwena. Nous transporterons nos hommes jusqu'à une île qui se trouve à cet endroit et, de là, ils le traverseront à gué. De cette île à une autre, il y a deux pieds d'eau et, ensuite, on atterrit sur la terre ferme de la rive gauche. Le lit du fleuve est rocailleux, mais le courant n'est pas fort. Même pour un petit bateau, il faut procéder avec d'extrêmes précautions, de peur de voir des roches aiguës défoncer la coque. Il n'y aurait pas moyen de lancer un steamer sur ce bief. Il est possible qu'en janvier cependant, à l'époque des crues, le régime du fleuve change à cet endroit.

Les crocodiles abondent et les poissons aussi, bien que les naturels ne paraissent pas en attraper beaucoup. A moins de famine, les Wasumbwa, comme beaucoup d'autres membres de la tribu des Wanyamwezi, ne touchent jamais un poisson. Ils le considèrent comme un aliment impropre à la consommation.

Ils ont peur de l'eau, et hier, au passage de la Lufunzo, les porteurs wanyamwezi sont les seuls qui aient laissé tomber leurs charges. En plaine, ce sont d'excellents porteurs, mais sous bois, en montagne, aux passages d'eau, ils n'ont pas la moitié de l'assurance et de l'adresse des Zanzibarites.

Je dois absolument attendre ici des nouvelles des Arabes Kafindo et Uturutu ainsi que de Mpueto.

L'ancien chef de Kiwele, où habite en ce moment Kafindo, s'appelle Lunangwa; il réside en ce moment chez Gwena. C'est un Msanga, ou indigène natif du Garenganze, le pays natal de Msiri. Pendant huit années, il a combattu sous les ordres de Msiri. Ils eurent une dispute, un beau jour, et alors Lunangwa s'enfuit et vint bâtir un village à Kiwele, sur le Lualaba. C'est Kafassia qui fut le premier Msambwa qui pénétra au Katanga. Kalassa le suivit et fit la guerre avec lui. Kalassa était le père de Msiri. Ce dernier, après la mort de son père, chassa Kafassia du pays et devint ainsi le chef unique de toute la région. On voit que Msiri n'a pas honte à faire la guerre même à ses compatriotes venus avec lui de l'Ushirambo dans l'Unyamwezi.

Mpueto et Gwena sont en mauvais termes. Le premier est un Mwembwa et déteste les Wasumbwa. Il y a quelque temps, il envoya, pendant la nuit, deux canots attaquer Gwena. Les villageois s'en aperçurent par le bruit que faisaient les pagaies en frappant l'eau. Ils tirèrent deux coups de fusil dans l'obscurité, et les canotiers en furent tellement émus, qu'ils firent chavirer leurs embarcations et que dix-huit d'entre eux périrent. Mpueto est plus fort que Gwena et a fait alliance avec Kafindo le Belutehi.

Les vivres sont chers et rares. Devant nous, il y a un pori de cinq jours, c'est-à-dire cinq jours de forêts sans ravitaillement!

Ah! si je pouvais savoir où est Delcommune!

14 novembre.

Village de Gwena, rivière Lualaba, latitude 8° 09' 10" sud, longitude 29° 09' est.

Voici six mois que j'ai quitté l'Angleterre, et je me trouve aux abords du royaume de Msiri. Nous avons fait de dur et bon ouvrage pendant ce temps, et il est à espérer que celui-ci sera fécond en heureux et durables résultats. J'attends ici le retour de nos courriers de chez Kafindo et de chez Mpueto.

J'ai envoyé ce matin mes *tarishi* ou courriers à Msiri. Leur escorte est sous les ordres de Massundi, un de mes chefs les plus intelligents, et se compose de cinq Zanzibarites, d'un chef (Mlezi), de trois hommes de chez Gwena et d'une foule de femmes et d'enfants qui vont rejoindre leurs foyers, près de Bunkeia. J'envoie à Msiri 1 jora d'étoffe Buffalo, 1 jora de vitambi rouge et 1 de vitambi jaune, 8 yards de soie bleue et or, un châle tissé d'or et d'argent d'une valeur de 10 livres sterling. En tout, il y a là pour une valeur de 140 livres sterling.

Je suis extrêmement impatient de connaître la réponse de Msiri. S'il y a des blancs en ce moment au Katanga, il est impossible de dire si elle sera favorable ou non à notre expédition.

Prenant avec moi une douzaine d'hommes, j'ai passé le fleuve et j'ai préparé un emplacement pour notre prochain campement. J'ai fait enlever toutes les broussailles aux points de passage. Nous avons eu une journée bien remplie, consacrée à la réfection de nos charges, etc.

Je ne parviens pas à obtenir une réponse satisfaisante de Gwena, au sujet des porteurs; il m'en faut au moins vingt.

Deux hommes de chez Kipiriperi, le Mgwana de Kirando, sont arrivés aujourd'hui, venant de chez Mpueto. Ils disent qu'il y a deux caravanes de blancs dans le voisinage de Mpueto. La première bâtit une station à Maputa, à une journée au sud du Moëro; la seconde vient bâtir sur le Moëro. Je crois que le but réel de cette dernière est de se rendre chez Msiri.

L'altitude du Lualaba est ici de 898 mètres. Le cours d'eau qui coule vis-à-vis du camp, c'est-à-dire la branche principale, est large de 145 à 163 mètres. La largeur totale, comprenant toutes les branches, est de 345 mètres. La moyenne de la vitesse du courant est de 2 kilomètres et demi à 2 kilomètres à l'heure. Le Lufunzo se jette dans le fleuve à 546 ou 728 mètres en amont du camp.

C'est, au moment de son entrée, un cours d'eau profond et tranquille. Les indigènes, à cette époque de l'année, peuvent traverser le fleuve à 800 mètres plus bas que l'endroit où nous sommes. Pendant les crues, le niveau de la rivière monte de 1 mètre à 1 mètre et demi.

(A continuer.)

Cap. STAMS.

LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

III

Le gorille s'apprivoise d'autant plus facilement qu'il a été pris très jeune, mais la chose n'est plus possible avec un adolescent. La grande difficulté est de l'habituer à un nouveau régime, ce qui ne peut se faire que graduellement; après l'avoir nourri avec des fruits de la forêt, on l'habitue aux fruits cultivés et bientôt il se met à manger tout ce qu'il voit manger par son maître. Falkenstein, se basant sur l'expérience acquise par l'observation des singes en liberté, recommande, en outre, de donner de la viande sous une forme quelconque.

Il résulte de ce qui précède, qu'on ne doit guère songer à embarquer un jeune gorille avant qu'il soit bien habitué à un régime omnivore. J'ai vu à Londres, en 1877, un jeune gorille de trois ou quatre ans qu'on exhibait dans l'établissement des aquariums. Cet animal était fort doux, pas farouche et courait en toute liberté au milieu des visiteurs.

2° Le chimpanzé (*Anthropithecus troglodytes*).

Cet animal est plus petit que le gorille : un vieux mâle mesure 1^m50 et la femelle 1 mètre à 1^m40. Le pelage est de couleur noire, et les parties nues d'une teinte carnée claire, mais tirant fortement sur le brunâtre.

Le chimpanzé habite également l'Afrique occidentale, mais son aire de dispersion est plus étendue que celle du précédent. Il habite, d'après Hartmann, depuis la latitude des possessions portugaises, à Cachêu, au nord, jusque vers celles de Coanza, au sud; on présume qu'il vit aussi dans l'est, au sud de l'Abyssinie, dans le pays de Djuba; Schweinfurth l'observa dans le pays des Mombuttus, et P. Reichardt et le Dr Böhm en rencontrèrent à l'ouest du Tanganika.

Ces animaux vivent dans les forêts et dans les montagnes et se nourrissent de fruits; mais ils mettent aussi au pillage les plantations des indigènes, et ne paraissent pas non plus dédaigner une nourriture animale. Ils sont plus arboricoles et plus sociables que les gorilles, vivent en famille ou par petites troupes composées de plusieurs familles. Il arrive aussi que des sujets se joignent à des gorilles, comme von Koppenfels l'a constaté, et celui-ci croit même avoir tiré des hybrides résultant du croisement du chimpanzé et du gorille.

Les chimpanzés marchent sur les quatre mains, de la même

manière que les gorilles; leur démarche est chancelante, vacillante, et ils sont encore moins capables que ces derniers de se tenir longtemps debout.

Ces quadrumanes mènent également une vie errante. Leurs bandes sont toujours dirigées par le mâle le plus fort, et la force musculaire de celui-ci dépasse celle de l'homme le plus robuste. En cas de danger, le chef de la bande jette un cri d'avertissement, et tous grimpent aussitôt à grands cris au sommet des arbres; acculés ou blessés, ils se défendent courageusement avec les mains et les dents; Brehm dit que dans le cas où le chasseur a tué un membre de la troupe, tous les mâles se précipitent sur lui, et malheur au chasseur s'ils sont nombreux. Ces singes construisent également des nids, mais ils les placent sur des arbres plus forts et à une plus grande hauteur que le gorille; le mâle, d'après von Koppenfels, passe la nuit sur le même arbre, mais au-dessous et très près du nid de sa famille, reposant sur de fortes branches. Le plus grand attachement existe entre les différents membres d'une troupe, et les plus forts défendent toujours les plus faibles. Le mâle aime sa femelle, et celle-ci est pleine de dévouement pour ses petits.

Quelques auteurs admettent plusieurs espèces de chimpanzés, d'autres n'en reconnaissent qu'une seule. L'animal que du Chaillu découvrit dans les forêts au sud de l'équateur (*Anthropithecus calvus*), est

pendant une bonne espèce, qui se caractérise surtout par sa tête complètement chauve et noire. Un sujet de cette espèce a vécu plusieurs années au jardin zoologique de Londres, où je l'ai examiné en 1889; à mon avis, il est bien distinct du chimpanzé ordinaire.

On amène souvent en Europe de jeunes chimpanzés vivants; ce sont de tous les singes ceux qui donnent le plus de satisfaction, car ils n'ont pas les vilains défauts des autres. Ils sont fort intelligents et aimables, comprennent bientôt ce qu'on exige d'eux, et leur douceur les fait aimer de tous ceux qui les approchent. Malheureusement, notre climat ne leur convient pas, et au bout de deux ou trois ans ils meurent généralement de la phtisie. Dans leur patrie, au contraire, ils vivent souvent en domesticité pendant plus de vingt ans.

Dr ALPHONSE DUBOIS.



Chimpanzé adulte.

LE LIEUTENANT LE CLÉMENT DE SAINT-MARCO

Né à Kain-lez-Tournai, le 4 juin 1860. Lieutenant au 1^{er} régiment des chasseurs à cheval.

Premier départ pour le Congo, le 15 juillet 1886. Adjoint à la station de Lukungu. — Commissaire du district des cataractes. — Rentré en Belgique en février 1889. — Deuxième départ le 10 avril 1889. Résident de l'État à Kassongo. — Rentré en septembre 1890.



À u commencement de l'année 1887, après la prise des Falls par les Arabes, le gouvernement de l'État du Congo, informé de la présence de Tippo-Tip à Zanzibar, profita du passage de Stanley dans cette ville pour faire demander au vassal de Saïd-Bargash des explications sur l'attaque de la station.

Stanley, dès son arrivée à la côte orientale, vit Tippo-Tip et reçut de lui l'assurance de sa soumission à l'État du Congo, ainsi que l'expression de ses regrets pour les événements qui s'étaient passés aux Falls en son absence et contrairement à ses instructions.

¶ L'État du Congo, qui à cette époque ne se croyait pas encore en mesure de résister par la force des armes aux agissements arabes dans des régions aussi lointaines, crut qu'il serait de bonne politique d'employer Tippo-Tip à arrêter, par sa propre autorité, les vexations et les razzias de ses coreligionnaires. Il lui offrit donc d'entrer à son service, et le 23 février 1887 fut passée entre Stanley et Hamed-Ben-Mahomed une convention nommant ce dernier commissaire du district des Falls. Par ce contrat, Tippo-Tip s'engageait à faire respecter l'autorité de l'État sur le haut fleuve et sur ses affluents, tant à la station même qu'en amont et qu'en aval jusqu'au confluent de l'Aruwimi.

Ayant ainsi assuré provisoirement la tranquillité de sa province la plus reculée, l'État qui, déjà à cette époque, prévoyait le moment où il devrait renoncer aux services de son vali, s'appliqua à organiser lui-

même la défense de son territoire. Deux vastes camps retranchés furent fondés au Congo : le premier, en 1889, à la station de Bazoko, un peu en aval des Stanley-Falls ; le second, en 1890, à Luzambo, sur le haut Sankuru. L'emplacement de ces stations, solidement fortifiées et occupées par une garnison nombreuse, fut choisi de telle façon qu'en cas de révolte dans le bassin du haut fleuve on pût envoyer rapidement des secours vers les points menacés en empruntant, d'une part, la voie du Congo et du Lomami, d'autre part, celle du Kassai et du Sankuru.

Pendant la dernière campagne contre les Arabes, on a pu se rendre compte des avantages énormes que présente, à ce point de vue, l'immense réseau navigable du haut Congo. On se souvient, en effet, qu'au mois de mai dernier, le lieutenant Chaltin, après avoir remonté le Lomami jusqu'à Bena-Kamba et s'être emparé de Riba-Riba, a réussi à redescendre le cours de la rivière assez rapidement pour se joindre au capitaine Tobback et prendre part avec lui à l'engagement des Stanley-Falls. C'est grâce encore à cet incomparable réseau fluvial, qui sillonne l'État indépendant dans tous les sens, et aux nombreux steamers qui, depuis le Stanley-Pool, pénètrent jusqu'aux confins les plus reculés du territoire, qu'au cours des dernières opérations militaires les instructions ont pu être transmises avec rapidité.

Dhanis, ainsi que nous l'a annoncé un télégramme, est arrivé le 22 avril à Kassongo. Bien que les détails sur cet événement nous fassent encore défaut, il est permis de supposer que le lieutenant n'aura pas rencontré une résistance sérieuse. Kassongo est une ville ouverte dont la prise ne faisait plus de doute après les succès remportés précédemment par notre vaillant compatriote. Déjà, en 1890, l'État du Congo y avait un représentant, M. Le Clément de Saint-Marco. Cet officier avait déjà rempli pendant trois ans, de 1886 à 1889, les fonctions d'adjoint à Lukungu et de commissaire de district dans la région des cataractes. Lorsque, après un congé de deux mois, il retourna en Afrique, il fut désigné pour aller occuper la capitale du Manyema. Il fut le premier résident de l'État à Kassongo. Dans cette mission difficile et toute de confiance, le lieutenant de Saint-Marco fit preuve d'un tact rare et d'une grande habileté. Parlant avec facilité le kiswahili, il s'attira la sympathie des principaux chefs de la région et devint l'ami de ces mêmes Arabes qui, trois ans plus tard, devaient mettre à mort ses deux malheureux successeurs, MM. Lippens et De Bruyn. Le lieutenant de Saint-Marco se préparait à explorer le Manyema. Il se dirigeait avec une caravane arabe vers le lac Landji, quand il tomba subitement malade. Forcé de regagner les Falls, il passa quelque temps dans cette station, espérant toujours pouvoir reprendre son poste à Kassongo ; mais, affaibli par la fièvre, il dut revenir à Léopoldville et s'embarqua pour l'Europe en août 1890.

LES POISSONS ET LA PÊCHE

Au Congo, les nombreuses tribus indigènes qui habitent le long du fleuve et de ses affluents vivent, en grande partie, des produits de la pêche. Bien que la plupart des poissons qui peuplent les rivières de l'Afrique centrale soient encore inconnus, on sait cependant qu'on y rencontre plusieurs variétés aux formes bizarres et aux dimensions énormes.

Beaucoup d'espèces sont armées de dents effilées et se rap-

prochent de nos brochets, mais la majorité des poissons capturés dans les eaux du Congo, surtout ceux atteignant les plus grandes tailles, appartiennent au genre silure.

Ces silures, qui pèsent parfois jusque 40 kilogrammes, n'ont pas d'écaillés apparentes sur le corps; leur peau semble lisse, mais, en réalité, elle est couverte d'écaillés imperceptibles. Quelques-uns d'entre eux ont la tête garnie de larges plaques



Pêcheries indigènes des Stanley-Falls. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

osseuses qui forment carapace, et rappellent les espèces disparues des temps préhistoriques. Presque toujours, les silures du Congo ont pour premier rayon de la nageoire dorsale et des nageoires pectorales, une longue épine dentelée et mobile qui constitue pour eux une arme défensive des plus redoutables. De grands barbillons, au nombre de quatre ou de six, garnissent leurs lèvres. Ces sortes de tentacules leur servent au toucher et à la capture de leurs proies, qu'ils attirent à eux doucement, à la façon des vermisseaux. Lorsque la victime est à portée de leur gueule, celle-ci s'ouvre démesurément et happe la proie. Le système dentaire des silures est peu développé; ces animaux avalent sans mâcher.

Un poisson qui mérite une mention spéciale parmi tous ceux qui peuplent le bassin du Congo est le malapterme, de la famille des silures. On l'appelle vulgairement poisson électrique. Il se distingue des autres variétés de sa famille par l'absence complète d'épines aux nageoires. Son corps est cylindrique et mou; l'animal tout entier est recouvert d'une peau lisse de couleur grisâtre et mouchetée de petits points noirs. L'organe, ou plutôt la batterie électrique dont ce poisson est pourvu et qui lui sert à la fois à étourdir sa proie ou à se défendre contre ses ennemis, est placée entre la peau et les muscles; elle présente l'apparence d'un tissu cellulaire graisseux, abondamment pourvu de nerfs. Le malapterme, dont la

taille ne dépasse pas 80 centimètres, produit, lorsqu'on l'excite, des décharges électriques très fortes.

M. Fernand De Meuse, se trouvant sur les rives du lac Léopold II, eut un jour l'occasion de capturer dans un filet un malapterme de belle taille. Afin de jouer un mauvais tour au cuisinier, ses hommes apportèrent à ce dernier le poisson pour le faire dépecer. Le maître-coq congolais se mit en devoir d'écorcher l'animal, mais à peine son couteau avait-il entamé la peau du silure que celui-ci, développant subitement toute la puissance de sa batterie électrique, envoya à son bourreau une commotion terrible. L'homme, poussant un hurlement de douleur, tomba à la renverse et resta quelque temps étendu par terre, tout ébahi, ne pouvant deviner la cause de la bizarre impression qu'il venait de ressentir.

La chair du malapterme est de qualité inférieure; on en consomme peu et, dans différentes tribus, on l'accuse même de provoquer des éruptions de la peau.

Les anguilliformes sont représentés par quelques gymnètes et surtout par le *Lépidosirène* intermédiaire, qui est un amphibie à écailles, moitié batracien, moitié poisson. On rencontre également dans les eaux du Congo plusieurs variétés de *perches* et une espèce de *brème*.

Un poisson très curieux est le poisson éléphant, ainsi désigné à cause d'une trompe de 10 à 20 centimètres qui termine sa tête.

Différents procédés de pêche sont employés par les indigènes. Partout où il y a des chutes ou des rapides, les nègres en profitent pour y établir des pièges dans lesquels la force du courant précipite le poisson.

Aux Stanley-Falls, les indigènes ont réussi à garnir la ligne de rocs qui composent la septième cataracte, d'une forêt de pieux, perches, madriers qui, encastrés dans les interstices des rochers et enchevêtrés les uns dans les autres, constituent un véritable échafaudage auquel ils suspendent leurs engins de pêche. De grandes nasses, en forme d'entonnoir, de 3 à 4 mètres de longueur, sont immergées au pied même de la cataracte et sont retenues à l'échafaudage au moyen d'un fort câble en liane. Le poisson vient s'y engouffrer.

Matin et soir, les indigènes, montés dans leurs immenses canots, vont, jusqu'au pied des chutes, vérifier la solidité de leurs engins et, aidés des leurs, juchés au sommet des poteaux, ils retirent à force de bras les nasses et récoltent le poisson ainsi capturé. Les canots employés pour cette opération sont généralement creusés dans le tronc du cotonnier-bombax et atteignent jusqu'à 15 mètres de largeur. Ils sont relevés à l'avant et possèdent à l'arrière une plate-forme où quatre hommes peuvent trouver place. A cause de leur fond plat, ils sont très stables sur l'eau et les indigènes s'en servent avec beaucoup d'habileté.

Ces grands canots sont manœuvrés par trente, quarante et quelquefois soixante payeurs qui, debout à bâbord et à tribord, manœuvrent leur embarcation avec le plus grand sang-froid au milieu des rapides et des tourbillons.

Certaines peuplades de pêcheurs sont absolument lacustres :

jour et nuit, elles habitent dans d'énormes pirogues longues quelquefois de plus de 25 mètres. Ces embarcations, recouvertes en partie d'une toiture formée au moyen d'herbages, sont leur unique demeure; les indigènes ne descendent à terre que pour sécher leurs filets ou faire l'échange d'une partie de leur pêche contre d'autres produits que leur fournissent les populations de l'intérieur.

Les Wagénia emploient d'énormes filets mesurant de 30 à 40 mètres de longueur sur 2 ou 3 mètres de largeur. Ces filets sont jetés en travers de la rivière. A chacune de leurs extrémités, des pirogues montées d'indigènes les tiennent tendus, et doucement descendent le fil de l'eau. Trainés dans le sens de la hauteur, les filets de l'espèce sont maintenus à la surface par de gros bouchons de bois et la partie inférieure est tendue au moyen de petits tubes en terre cuite qui remplacent le plomb en usage chez nous. Cette pêche s'exécute la nuit ou de grand matin. Le poisson en mouvement, soit qu'il remonte ou descende le fleuve, vient se jeter contre le filet qu'il veut traverser. Sa tête s'engage dans les mailles et, plus il se démène, plus il s'embarrasse dans l'inextricable réseau.

Les indigènes habitant les rives du haut fleuve entre l'itim-biri et les Falls emploient l'hamçon. Ils pêchent aussi à la trimeuse, qui est une ligne de fond pourvue d'un flotteur en bois ayant la forme d'un patin hollandais. Quand un poisson a mordu à l'appât et que, se sentant pris, il tire sur la ligne, le flotteur se renverse et la partie relevée du flotteur qui émergeait de l'eau y est alors plongée, ce qui avertit le pêcheur d'une capture.

Les populations Bashikinga des rives du Sankuru pêchent avec de grandes seines de plus de 100 mètres de longueur; ces engins nécessitent de 15 à 20 hommes pour les manœuvrer.

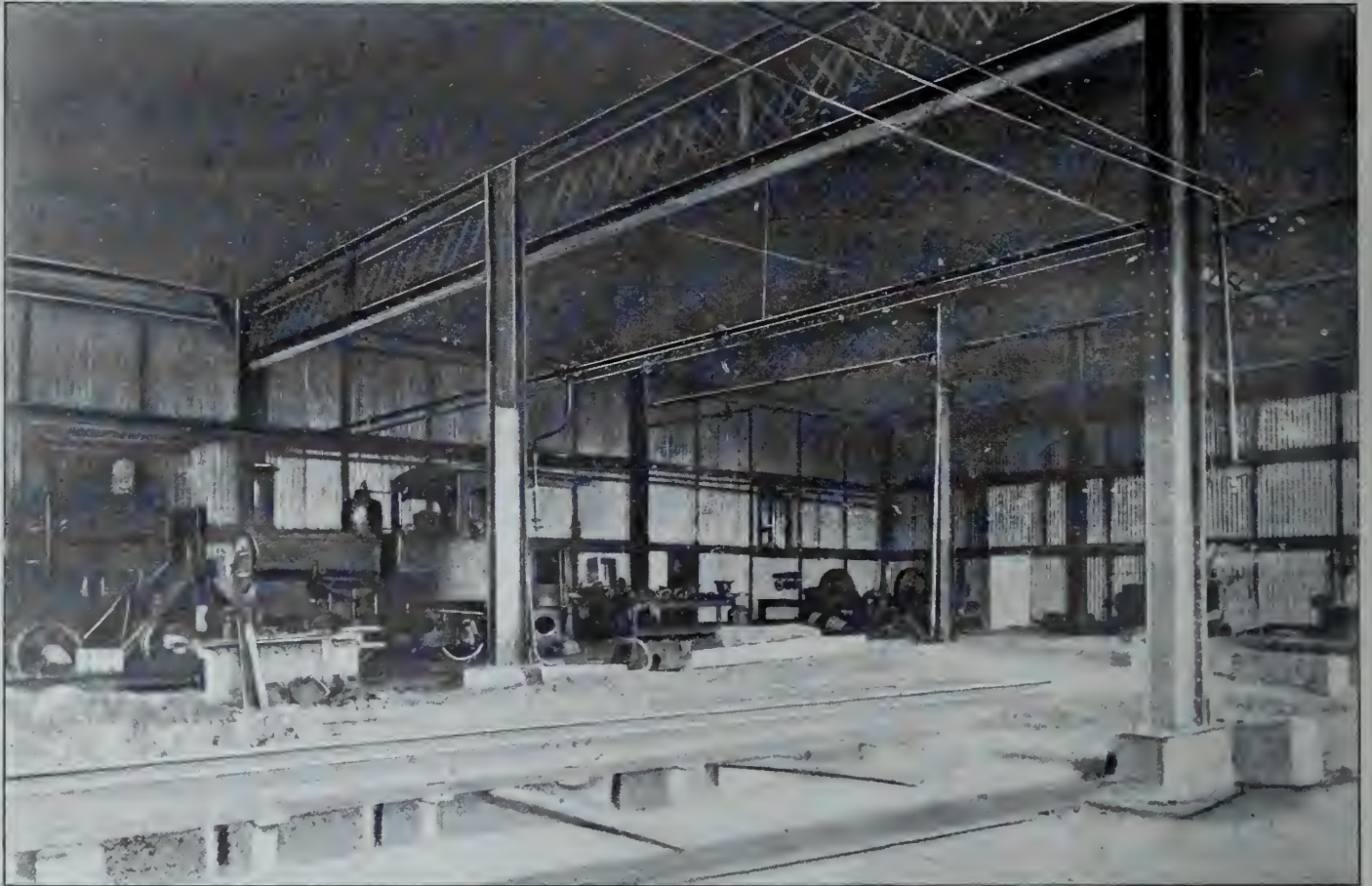
Les nasses de fond ou verveux sont généralement employées par toutes les tribus.

Les Ioumba habitant les rives du lac Léopold II se servent de paniers de forme conique qui se ferment au moyen d'une porte tirée par un ressort. Celui-ci est formé d'une baguette recourbée qui se détend lorsque le poisson touche à l'appât. Les mêmes paniers, mais plus petits, sont en usage chez les Zozo, tribu habitant près du haut Kwango; à l'extrémité du panier et à l'entrée de celui-ci est placé un lacet: lorsque le poisson introduit sa tête dans l'ouverture pour prendre l'appât, il est pris par le lacet derrière les ouïes.

Dans plusieurs tribus, on pratique la pêche au poison. Le toxique généralement employé est une légumineuse du genre acacia, la ptéphrosie de Vogel. Les feuilles de cet arbuste sont écrasées, puis mises dans un récipient. Après plusieurs jours de macération dans de l'eau, cette décoction est jetée par les indigènes dans les petits ruisseaux ou dans les mares. Aussitôt que le poisson a absorbé cette substance, il devient malade et flotte à la surface.

En général, la chair de tous les poissons du Congo est excellente et constitue un précieux appoint pour l'alimentation des voyageurs.





J. MALVAUX. SC.

L'atelier de réparation de Matadi. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LES ATELIERS DE MATADI

DANS notre numéro du 27 mars 1892, nous avons publié à cette place une vue générale de Matadi, photographiée l'année précédente par M. le capitaine Weyns, et qui montrait, dans son ensemble, la plupart des installations que la Compagnie du chemin de fer possède en cet endroit. Toutes les constructions qui existent à l'heure actuelle ne figuraient pas encore sur cette gravure; d'autres, en assez grand nombre, se trouvant par leur situation en dehors du champ de l'appareil photographique, n'étaient pas représentées. Mais déjà on y voyait l'aspect d'une ville naissante et l'on pouvait se rendre compte de l'effort prodigieux qu'il avait fallu accomplir pour métamorphoser de la sorte une colline aride et nue où, deux années auparavant, l'œil ne rencontrait encore que des affleurements de rochers et quelques maigres broussailles.

Depuis cette époque, bien des progrès ont été réalisés à Matadi. Toutes les installations de la gare sont achevées. Les ateliers du chemin de fer, dont on apercevait déjà les bâtiments sur notre gravure de l'année dernière (p. 60), ont reçu l'outillage qu'ils attendaient et sont, à l'heure actuelle, en pleine activité. Nous en reproduisons aujourd'hui une vue intérieure d'après un cliché que nous devons à l'obligeance de M. l'ingénieur Limmelyn. Cette construction métallique, dont le poids atteint 300,000 kilogrammes et qui couvre une

superficie d'environ 2,600 mètres carrés, a été fournie par la société *l'Industrie*, de Louvain.

Elle contient un générateur, une machine à vapeur, un atelier de menuiserie, un atelier d'ajustage et de forge ainsi que plusieurs machines-outils, telles que tour à roues, tour à fileter et à cylindrer, forerie radiale, limeuse, raboteuse, etc. On y a ménagé deux fosses de visite et deux fosses à piquer. Ce vaste hall, qui sert également de remise pour le matériel roulant, renferme 14 voies différentes, d'une longueur totale de 500 mètres et qui sont reliées à celles de la gare par un chariot transbordeur. Grâce à une ventilation bien comprise, et malgré la chaleur intense qui règne le plus souvent à Matadi, le personnel blanc peut y travailler à l'aise.

La plupart des réparations au matériel roulant s'effectuent dans ces ateliers. Au lieu de devoir, à grands frais, expédier en Europe les pièces avariées, on procède, sur place, à leur réfection et on réalise, de la sorte, une sérieuse économie de temps et d'argent.

Indépendamment des services qu'ils rendent à la Compagnie du chemin de fer, les ateliers de Matadi constituent, pour tout le monde au Congo, une installation de première utilité. Déjà, à maintes reprises, on les a vus effectuer, pour certains steamers avariés, des réparations urgentes faute desquelles la marche de ces bateaux eût peut-être été compromise et dans tous les cas considérablement ralentie.



Les rives du Congo près du confluent de la Luvale. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Le passage du Luapula — Les routes vers la côte orientale par Tabora et par le Nyassa. — Chaouri avec les chefs Mpueto et Ngwena. — Entrevue avec Kafindo. — La Luvale.

IL y a beaucoup de Wama et de Wamarungu, et aussi quelques Mafipa et Batawa en cet endroit. Le vrai naturel du pays lime ses dents et, en parlant, sa voix monte et descend avec cette intonation particulière aux hommes des forêts du Congo. Le langage de ces *bushmen* causant entre eux ressemble plutôt à l'aboïement d'un chien qu'à toute autre chose, surtout lorsqu'ils s'interpellent d'une rive à l'autre du fleuve, par exemple. Je n'en ai vu que deux chez Ngwena. J'en ai rencontré également deux, d'allures suspectes, qui m'ont semblé pouvoir bien être des cannibales venant de plus bas. Le chef Ngwena a bâti son village sur une île longue et étroite, située à environ 20 mètres de la berge où nous sommes campés. Plus loin et un peu plus haut, est un autre petit village. Sur les deux rives et sur les îles, existent des plantations de mtama blanc, de maïs et de manioc. On voit aussi quelques bananiers, mais ceux-ci n'ont rien de remarquable et sont loin de ressembler aux bananiers du Congo et de l'Aruwimi. Sur la rive occidentale de la rivière, à environ trois quarts de kilomètre derrière Ngwena, s'élèvent des montagnes atteignant jusque 500 mètres au-dessus des eaux, et qui, avec la rivière et la forêt au premier plan, forment un paysage des plus grandioses. Ces montagnes ont des sommets rocheux et constituent toutes, à partir de la base des rochers, une chute de 30 degrés. M. de Bonchamps a fait une esquisse très intéressante de ce paysage.

16 novembre 1891.

Il y a eu une éclipse de lune la nuit dernière; j'ai pu ainsi obtenir une observation exacte de la longitude et j'ai pu déterminer notre position comme étant 29° 6' 43" est de Greenwich. L'altitude de la rivière est ici de 918 mètres. A Nyangwe, le Congo a 434 mètres. Il y a donc une chute de

plus de 484 mètres entre ce point et Nyangwe pour une distance qui ne dépasse pas 480 kilomètres. Cela fait une chute de 1 mètre par kilomètre. Cette constatation suffira, je pense, pour démontrer que la plus grande partie de ce Lualaba ou Luvua n'est pas navigable. Lualaba est le nom donné à la rivière par les Arabes, qui la confondaient, au début, avec le véritable cours d'eau de ce nom, lequel est situé à près de 300 kilomètres à l'ouest de celle-ci. Les indigènes lui donnent différents noms, mais celui de Luvua est le plus communément employé. Les mots Luvua, Loa, Lua, signifient tous trois rivière ou eau contenue dans des étangs. Presque toutes les rivières de cette partie de l'Afrique portent le préfixe *Lu*. Ainsi, Lualaba, Lumami, Luwile, Lufuko, Lufunzo, Lufira, Luvua, Ludifua. La lettre *r* n'est presque jamais employée par les indigènes de l'ouest du Tanganika; la lettre *l* la remplace.

Quand le caoutchouc deviendra plus rare sur la côte, ce sera ici un endroit privilégié pour s'en procurer et en envoyer par la voie du Nyassa.

J'ai lu pour la troisième fois le *Accross Africa* de Cameron, et j'y ai glané bien des renseignements intéressants.

Le Kamalonda est une rivière dans laquelle se jettent le Lualaba et la Lufira. Le confluent est dans l'Urua, à quinze jours de marche d'ici.

Le papyrus croît en abondance le long des rives, et l'on remarque dans les forêts et sur les berges beaucoup d'arbres qui se trouvent sur les rives du Congo et de l'Aruwimi. Il y a là, poussant côte à côte, des cardamomes, des bambous, etc.

Ngwena est un homme bien bâti, mais il est laid, et il porte les longs anneaux d'oreilles des Wassumbwa, ce qui l'enlaidit encore. Il est fort triste des maux d'yeux dont est atteint son

fil, et il m'a demandé de guérir ce dernier pendant mon séjour chez lui. Les deux hommes de Kipirpiri déclarent qu'ils sont absolument certains que la caravane qui traverse en ce moment l'Itama a l'intention de se fixer à Mpueto et d'y construire un poste.

Abdallah-Ben-Suleiman, l'Arabe, a édifié un poste dans l'Itawa et paraît être animé d'intentions amicales envers les Européens. Kapalanga est le chef de Tippula, au nord du Moëro.

15 novembre.

J'ai fait faire à tous les hommes une heure d'exercice au fusil ce matin. Je suis ensuite descendu le Lualaba à bord du *Blunose* jusqu'au Lufunzo, puis j'ai remonté ce dernier cours d'eau jusqu'aux rapides, parcourant la distance d'un mille. Il a, en moyenne, 50 mètres de large et a une vitesse, à son embouchure, de 3 kilomètres à l'heure; sa profondeur, en son milieu, est de 2 mètres à 2^m50; on n'y constate ni rochers, ni troncs d'arbres morts (snags). J'ai capturé un poisson argenté, ayant une queue semblable à celle du saumon. Le long des berges du Lufunzo, il croît beaucoup de caoutchouc, aussi bien en arbres qu'en lianes. Le fruit de l'arbre à caoutchouc est exquis, quand il est bien mûr, et c'est certes le meilleur des fruits que j'aie goûté dans l'intérieur de l'Afrique.

Ce soir, à 5 heures, Kiboia, un des hommes que j'avais envoyés chez Kafindo, plus bas, sur la rivière, est arrivé au camp. Il avait laissé les autres chez Kafindo, pour attendre la réponse d'Uturutu, qui demeure plus en aval encore, à une distance de deux jours de marche environ. Kafindo m'apprend qu'il va venir me voir après-demain; Uturutu l'accompagnera peut-être. Je les attendrai ici. Kafindo est à trois jours de marche de cet endroit, le long de la rivière, et Uturutu à cinq jours de marche. Kibaia m'apprend que la rivière suit à peu près la direction du nord, jusque tout près de chez Kafindo. Elle est parsemée de rapides et de tourbillons, et n'est pas même navigable pour les canots. Kafindo avait entendu parler de mon arrivée. Il désire aller chez Msiri, soit pour faire du commerce, soit pour se battre.

Vers 7 heures du soir, Msena Feruzi, l'un de ceux que j'avais envoyés au lac Moëro pour arranger les affaires avec le chef Mpueto, est rentré au camp. Mpueto et les chefs sous ses ordres arriveront demain matin. Msena me déclare avoir rencontré les hommes de M. Crawshay, du gouvernement de l'Afrique centrale anglaise, lequel est en train de construire un poste à Rhodesia, chez Kapunto. Il m'apporte une lettre de ce gentleman. Je lui ai répondu ce soir même, et je lui ai transmis des lettres pour l'Europe, en lui recommandant de remettre à nos courriers une lettre me faisant savoir les prix, les conditions, etc., pour les missives que je viendrais à lui transmettre à destination de l'Europe. Je ne pourrai partir avant le 16 ou le 20, au plus tôt.

17 novembre.

Matinée froide et pluvieuse.

J'ai eu tort en disant que la rivière s'élève, pendant la saison des pluies, de 1.2 mètre. Cela est inexact, elle ne s'élève que de 0.6 mètre au-dessus de son niveau de la saison sèche. Les indigènes la traversent en tout temps, pour aller chez Ngwena. Même à l'époque des pluies, ils n'ont de l'eau que jusqu'à l'aisselle. Si Kafindo vient ici, j'insisterai pour obtenir une route tranquille et courte au travers du pays jusqu'au Tanganika. Il peut garantir ou non cet état de choses,

comme il lui plaît. C'est toujours une seconde corde à mon arc que de rester en communication avec Joubert. Si j'avais su que Khamis Ngoze resterait si longtemps, j'aurais envoyé Bodson à Mpueto avec le drapeau.

Vers 3 heures de l'après-midi, le chef Mpueto a fait son entrée dans mon camp, suivi de 80 hommes armés de fusils, d'arcs, de flèches et de lances. Ils avaient un aspect imposant.

Je les ai invités à s'asseoir devant ma tente et j'ai commencé le chaouri en souhaitant bonne vie et bonne santé à Mpueto. Après une conversation sur des choses usuelles, j'ai entamé notre affaire. Je lui ai dit : Je vous ai fait venir pour que je puisse apaiser la querelle qui existe depuis si longtemps entre votre peuple et Ngwena; afin que la contrée puisse être pacifiée, que les habitants puissent planter leurs champs et couper leurs moissons en paix, et afin que la sécurité de tous soit plus assurée qu'elle ne l'est maintenant. Je sais qu'il y a des motifs pour vous d'en vouloir à Ngwena, mais lui aussi produira tantôt ses griefs contre vous et vos gens. Si vous n'y prenez garde, les Arabes s'empareront de votre pays et le ravageront. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester tranquille et de cultiver vos terres en paix. Mpueto répondit par un long discours, où il retraça ses griefs contre Ngwena, mais il finit par dire que la paix valait encore mieux. Je lui promis de lui remettre le drapeau de l'Etat indépendant du Congo.

Je fis alors venir Ngwena, et mis les deux ennemis en présence. J'adressai, pendant une demi-heure, une allocution à Ngwena, et je lui parlai dans le même sens qu'à Mpueto. Cela fait, je m'adressai publiquement aux deux chefs devant leurs vassaux et leurs principaux sujets. On se réconcilia, extérieurement au moins. Demain matin, les deux chefs recevront le drapeau de l'Etat. Ceci a été, de loin, le plus intéressant chaouri que j'aie vu depuis longtemps. Les deux chefs sont des hommes intelligents et très jaloux de leurs intérêts. Ils ont assez bien voyagé et sont fort au courant de l'étiquette d'un chaouri.

Mpueto est un homme bien bâti, de 1^m76, ayant la poitrine développée, les bras et le cou bien formés, la tête ronde et ferme, la figure un peu large et un menton volontaire. L'ensemble est agréable. Quand il sourit, ce qui est son habitude, on voit que les dents de la mâchoire supérieure ont été limées, mais que la pointe en est émoussée maintenant. Il peut mettre en ligne beaucoup plus d'hommes que Ngwena, mais celui-ci, en cas de guerre, serait aidé par ses frères Wasumbwa.

Dans tous les chaouri, il y a toujours quelqu'un qui trouble l'ordre en interrompant ou en parlant en même temps que l'un ou l'autre personnage important. Aujourd'hui, un vieillard de l'Urua, gris et édenté, plaçait son mot à tout bout de champ, en dépit des « silence » de la jeunesse. Nous dûmes finir par lui enlever son arc et ses flèches par peur d'un malheur.

La plupart des gens de Mpueto sont des Wawembwa comme lui même, mais un grand nombre de Warua vivent parmi eux, et, par leurs intrigues, jettent souvent la zizanie dans le pays.

Les arcs que j'ai aperçus étaient bons, terminés par des pointes de fer bien travaillées, et attachées avec des boyaux de gros animaux. Les lances sont grossières. Les fusils représentent l'ordinaire collection hétérogène d'armes de toute sorte.

J'ai envoyé des lettres à Jacques et à Joubert sur le Tanganika.

Les vivres sont rares. Je voudrais bien traverser la rivière et m'enfoncer dans le Sud-Ouest, mais je dois attendre Kafindo et les autres Arabes.

18 novembre.

Mpueto a signé ce matin l'acte de soumission à l'État indépendant. Je lui ai donné le drapeau; quelques askaris vont le hisser sur son village. J'ai également arboré le drapeau chez Ngwena.

Kansalo est parti pour le Tanganika ce matin, avec mes lettres pour Jacques et Joubert. Il y a 5 jours de tarishi depuis Mpueto jusqu'au sud du Tanganika, et 8 jours pour des marchandises. Il y a 20 jours de portage de Mpueto chez Msiri, ce qui fait que je pourrais faire chercher de l'étoffe à Abercorn de chez Msiri et l'obtenir en deux mois. Des tarishi directs iraient à Kasongo, au nord du lac Nyassa, en 12 jours (de Bunkeia à Mpueto) + 7 jours (de Mpueto au Tanganika) + 14 jours (du Tanganika à Kasongo) = 30 jours. De Kasongo jusqu'à la côte, il faut 16 jours, ce qui fait de Bunkeia à la côte par le Nyassa 46 jours. De Bunkeia via Ngwena et Rumbi à la côte, il y a 12 + 7 + 3 + 11 + 28 = 61 jours. Par la route du Nyassa, les lettres sont à Zanzibar en 46 + 5 = 51 jours. Via Tabora en 61 + 2 = 63 jours. Différence en faveur de la route du Nyassa, 12 jours. Le coût par le Nyassa est le quart du coût par Tabora.

19 novembre.

Nous sommes partis de très bonne heure, de sorte que, à 8 h. 30 m. du matin, hommes, boys et charges, tout était passé de l'autre côté du Lualaba. Les bateaux ont splendidement fonctionné. Le *Bluenose* prenait 22 charges de toute sorte, et la *Dorothy* à peu près 16; mais, en serrant un peu, la première embarcation en contiendrait aisément 30 et la seconde 20. Les hommes ont tous passé très rapidement sur dix canots prêtés par Ngwena. J'éprouve de grandes difficultés à me procurer 20 porteurs supplémentaires; mais, d'une façon ou de l'autre, il faut absolument que je parte demain.

Je suis fatigué d'attendre ces paresseux Belutelis, qui s'imaginent qu'un blanc marche aussi doucement qu'eux. J'ai constaté le vol de deux boîtes de biscuits de 4 livres chacune, notre réserve pour les moments difficiles. Ce n'est que ce matin que j'ai découvert le larcin, mais je soupçonne l'un de mes hommes, qui a déjà été puni pour d'autres méfaits. Si, dans une expédition comme celle-ci, on n'agit pas immédiatement pour mettre fin au vol, on se trouve bientôt dans une situation très dangereuse. Si on néglige de sévir avec énergie à l'égard des coupables, la discipline s'en va en même temps que les marchandises. Nous établissons ici notre premier camp dans le pays de Msiri. Celui-ci prétend que ses droits s'étendent jusqu'au Lualaba.

A 2 heures de l'après-midi, on me signale l'arrivée de Kafindo avec une suite de 50 personnes. Je l'installe sous une tente et je lui fais donner du café et des vivres. Je lui ai envoyé une chèvre grasse, quatre pores, six couteaux de boucher, quatre paires de ciseaux, un jora de vitambi rouge, un de kangu brun, deux boîtes de tabac à priser d'Écosse, environ trois cents épingles et une montre de 30 shillings. J'ai reçu en échange une chèvre, une charge de riz et un régime de banane et, en outre, six poules.

Kafindo me rapporte qu'il y a quelques mois trois blancs ont quitté un endroit situé à l'ouest de l'Urua, pour se rendre chez Msiri. Ils venaient de Nyangwe et doivent, maintenant, être arrivés à destination. C'est là, à n'en pas douter, Delecom-

mune et son expédition. Je voudrais être chez Msiri avant Bia, qui commande une autre expédition venant du nord. Ce serait vraiment dommage d'arriver le dernier. Si je parviens à fixer mon itinéraire, je marcherai le plus rapidement possible jusqu'à la capitale de Msiri. Kafindo est un Belutchi cousin de Shadoli, qui a voyagé avec moi jusque Tabora. Il s'exprime avec franchise, mais on ne peut trop se fier aux dires de ces gens.

Il voudrait me suivre chez Msiri, mais je m'attache à lui faire comprendre qu'il doit attendre encore six ou huit mois. Je tiens beaucoup à ce que la route reste libre sur mes derrières, tout au moins celle de Mpueto.

La récolte de riz de Kafindo n'a pas réussi l'année dernière, et il ne lui reste plus de quoi faire de nouvelles semences. Je lui ai donné des graines d'oignons. Voici quatre ans que ce chef n'est plus sorti du pays. Il me dit que ses tarishi ne mettent guère plus de 40 jours pour franchir la distance aller et retour d'ici à Tabora. C'est là une allure bien rapide.

20 novembre.

La colonne s'ébranle à 6 heures. Je reste en arrière pour recruter des porteurs indigènes et pour aller saluer Kafindo. Nous effectuons une marche de 3 1/2 heures et nous campons dans la forêt. De Bonchamps a tué un buffle. Gwena m'a prêté 17 porteurs.

21 novembre.

Marché 6 h. 20 m. d'une seule traite et arrivé à midi à la Luvule. Les hommes sont en bonne santé, sauf quelques-uns qui boitent. La Luvule est très à sec en ce moment. C'est une rivière de 10 mètres de large et de 45 centimètres de profondeur. Pendant les pluies, elle débite un grand volume d'eau. Elle prend sa source à l'ouest du Moëro, coule vers le nord et se jette dans le Lualaba entre Mpueto et Ngwena. Pendant son cours, elle passe à environ 9 kilomètres du Moëro. Ici, nous ne sommes qu'à 12 kilomètres et demi du lac. Malgré les pluies de ces derniers temps, les lits des petits cours d'eau sont à sec. Le pays est ondulé, recouvert d'arbres au feuillage vert clair et d'une belle herbe qui n'a encore atteint que 30 centimètres de haut. Je remarque beaucoup de fleurs sauvages qui me sont inconnues. Sous tous les rapports, ce pays diffère du Marunga, mais cette dernière contrée se distingue de l'autre par la richesse de son sol. Les cours d'eau ont un lit argileux et, par-ci par-là, il y a des affleurements d'une pierre agglomérée. En fait de gibier, nous n'avons vu que des buffles, et encore en petit nombre.

Le poison que les Warna mettent sur leurs flèches provient du corps de la vipère. On le mélange avec une sorte de gomme extraite de la graine d'un certain végétal ressemblant à la liane à caoutchouc. Le poison ainsi obtenu est, dit-on, mortel.

Mais un certain nombre d'hommes me disent qu'aucun poison ne peut les tuer, car ils ont fait *dowa*, c'est-à-dire qu'ils ont eu recours à des sorciers qui les protègent contre tout poison. Le poison des flèches a des relations avec la religion ou le fétichisme des Warna, mais la composition en est connue par tous et n'est pas tenue secrète.

Il y a beaucoup de poisson dans la rivière. Les habitants de Mpueto viennent ici pendant la saison des pluies. Ils récoltent de grandes quantités de poissons qu'ils sèchent au-dessus du feu, après les avoir découpés en tranches. Ils les portent ensuite dans les villages des montagnes. Karumba est seulement à une heure d'ici.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LA CANNE A SUCRE



La canne à sucre, d'après certains auteurs, est originaire de l'Inde. On a pu suivre son itinéraire de dispersion vers l'Europe méridionale. Les Arabes l'ont introduite au moyen âge sur les côtes de la Méditerranée. A l'époque de Henri le Navigateur, elle fut transportée à Madère, d'où elle arriva, en 1503, aux Canaries, puis, successivement, aux Antilles et au Brésil, et sans doute aussi sur la côte d'Afrique, si elle ne s'y trouvait pas encore. En 1578, d'après Lopez, les Portugais produisaient déjà beaucoup de sucre à l'île San-Thomé, alors, dit-il, que la plante n'y existait pas avant leur arrivée; ce sont eux qui l'y ont introduite. La canne à sucre porte à San-Salvador le nom de *monnu*; chez les Bayanzis, les noms de *monkobo*, *ngombon*, *mosongo*; dans le Roua, le nom

de *miomughé*; au Tanguiika, celui de *miwa*; à Zanzibar, *moua*, pluriel *miwa*.

La canne à sucre (*Calamus indicus*) est une plante vivace, croissant par touffes épaisses, dont la tige, atteignant parfois la grosseur du bras et garnie de nœuds, est remplie d'une sève sucrée qui fournit le sucre. Elle a des feuilles longues de 2 à 3 mètres et larges de 3 centimètres, striées avec une nervure moyenne longitudinale.

En Afrique, on la rencontre surtout à l'état cultivé; elle se trouve le plus souvent dans le voisinage des lacs et des rivières du haut fleuve.



Parmi les différentes variétés qui existent au Congo, les plus communes sont la canne violette de Java et la canne jaune de Bourbon.

La plante se développe à merveille dans les défrichements où elle est copieusement arrosée par des canaux d'irrigation.

Elle est cultivée par mainte tribu pour la sève sucrée qu'elle

contient et l'on a constaté sa présence sur la plupart des marchés du haut Congo.

En général, c'est pour la mâcher que les indigènes en font des plantations. De même que les habitants de l'Afrique orientale, les Mombuttus et la plupart des habitants des rives du Congo ignoraient, avant l'arrivée des blancs, que l'on pût extraire le sucre de la canne et que celui-ci devint solide après avoir bouilli. Schweinfurth raconte qu'ayant invité à souper avec lui un chef mombuttu, il lui servit un plat farineux que ce dernier trouva excellent; mais, de tous les produits de la civilisation, celui qui étonna le plus son noble convive, ce fut un morceau de sucre. Il ne comprenait pas comment cette pierre pouvait fondre et avoir la même saveur que le jus d'une plante qu'on cultivait dans son pays. Le sucre, pourtant, attire les indigènes comme des mouches; les nègres le trouvent exquis, battent des mains avec transport quand ils en aperçoivent, l'achètent son pesant d'ivoire, et, s'il en tombe une pincée devant eux, ils avalent une once de terre plutôt que de laisser perdre un atome du délicieux produit.



Chez les tribus du Kassai, où la culture de la canne à sucre a pris déjà une grande extension, le jus de la plante sert à fabriquer un vin qui est fort apprécié par les indigènes. Cette liqueur se prépare à peu près comme le jus de banane: les cannes sont coupées en morceaux auxquels on enlève l'écorce fibreuse qui les recouvre. Ainsi débarrassées de leur enveloppe extérieure, elles sont écrasées au moyen d'énormes pilons en bois dans d'immenses récipients, où la sève fermente mêlée à une certaine quantité d'eau; puis on transvase le liquide dans des jarres en terre cuite. Le R. P. Merlon raconte qu'il a vu transporter en pirogue jusque quatorze de ces énormes cruches, ce qui représentait plus de dix-huit cents litres de liquide. Cette boisson est, paraît-il, fort bonne à boire: elle a l'apparence de l'eau d'orge et donne au palais qui n'y est pas accoutumé une impression particulière, difficile à rendre, mais à laquelle on se fait rapidement. Continuellement, des flottilles de pirogues descendent le Kassai, conduites par les Wabumas, qui vont porter le précieux liquide sur les rives du Congo, en amont jusqu'à Bolobo et en aval jusqu'au Stanley-Pool.

La culture de la canne à sucre a été essayée par les blancs dans plusieurs stations; elle a donné les résultats attendus et ce précieux produit ne peut manquer de devenir, un jour, une source de richesses pour l'État du Congo.



LE VICE-GOUVERNEUR LEDEGANCK

Herman Ledeganck, né le 2 février 1841 à Somerghem (Flandre orientale).

Consul général de Belgique à Batavia et à Cologne. — Nommé vice-gouverneur général de l'État du Congo le 31 janvier 1888. — S'embarque pour Boma le 6 février. — Rentre le 19 mai 1889.

Actuellement consul général chargé d'affaires au Venezuela.



LORSQUE l'œuvre de l'*Association internationale du Congo* fit place au nouvel État indépendant du Congo, admis par les puissances du monde civilisé au nombre des pouvoirs souverains, le principal souci du gouvernement fut de choisir des instruments capables de seconder ses vues et d'appliquer ses principes en Afrique. Certes, ce n'était pas là chose facile; il fallait des hommes doués de qualités supérieures, sachant être à la fois prudents et audacieux, énergiques et habiles, et connaissant à fond l'administration. Rien n'existait, pour ainsi dire, tout était à faire et le peu qui avait été accompli était souvent à recommencer. Il fallait que le choix du souverain se portât sur des personnes ayant une expérience consommée.

On songea tout naturellement aux membres de notre corps consulaire. Les consuls de carrière, passant de pays en pays, étudiant les contrées où ils résident, sachant par là même les législations qui les régissent et les diverses méthodes administratives, comptent dans leurs rangs des légistes et des administrateurs distingués. Le premier au dévouement duquel on fit appel fut M. Camille Janssen, consul général de Belgique au Canada.

Nous avons dit ici même⁽¹⁾ les mérites remarquables de l'ex-gouverneur général du Congo, dont l'activité et l'intelligence furent si utiles au bon fonctionnement de l'œuvre naissante.

Lorsqu'il rentra au pays, après son deuxième séjour en Afrique, M. Ledeganck, alors consul général à Cologne, et qui avait eu de brillants états de service comme consul général aux Indes néerlandaises, fut choisi comme chef du gouvernement local au Congo.

En février 1888, le nouveau vice-gouverneur général du Congo se rendit à son poste. Nature loyale, administrateur entendu, le haut fonctionnaire était le *right man in the right place*.

Fils de Ledeganck, le grand poète flamand, le chantre des *Drie Zustersteden*, Herman Ledeganck, nourri aux fécondes et rudes sources de vie de la vieille terre de Flandre, porte en lui les qualités solides de sa race. Esprit droit, profondément juste, il s'attache aux grands côtés des choses, voyant tout, et regardant toujours au delà, comme dans les grandes plaines natales aux horizons sans fin. Il met en tout quelque chose de cette poésie âpre, vigoureuse, si fière et si séduisante, qui a fait la gloire de son nom et qui est comme innée dans son sang. Son séjour au Congo ne fut pas inutile: il y continua les excellentes traditions créées par son prédécesseur.

Serviteur de son pays, travaillant sans cesse à accroître la prospérité et le bonheur de sa patrie, il se souvient des mâles strophes du barde dont il porte le nom, chantant l'industrie nationale:

. *De noeste vlijt*
Is nog altijd
Het kenmerk van uw kroost. Aan vriendelende drommen
Verschaft gij 's levens onderhoud,
Het heilig werk, die mijn van goud,
Die in uw luchtring smookt uit duizend vuurkolommen!
Streefde Albion u voor, Europa's vasteland
Erkent, dat gij de kroon der nijverheid nog spant!.

« L'activité industrielle est restée le signe distinctif de ta race. A des foules innombrables tu assures toujours l'existence et la vie par le travail saint, cette mine d'or qui se manifeste partout sur tes horizons, en mille colonnes de feu. Si Albion peut-être combat au premier rang, l'Europe continentale reconnaît que c'est toi qui détiens encore le sceptre de l'industrie. »

⁽¹⁾ *Congo illustré*, n° 1, année 1893.



Sous la tente, dans la région des cataractes.

L'HABITATION EUROPÉENNE



Maison de la mission américaine
à Léopoldville

d'après une photographie de M. De Meuse).

Quand l'Européen arrive dans un endroit inexploré du Congo, il transporte avec lui sa maison. Certes, elle n'est pas bien compliquée, mais elle est cependant assez confortable... pour une « maison de transport ». Quatre nègres suffisent pour convoyer la tente sous laquelle l'explorateur passe de longues nuits et les journées chaudes ou pluvieuses. Elle est pourvue d'un double toit en toile imperméable. Le type le plus généralement adopté est celui d'une tente quadrangulaire, soutenue par un pilier central et que maintiennent solidement des cordes, accrochées aux angles et tendues avec force. A l'intérieur se placent un lit de sangles, une table et une chaise de campagne. Souvent, le coffre du voyageur sert à la fois de table et de siège, et pour lit, il n'a qu'un amas de feuilles et d'herbes sèches, surmonté d'une toile imperméable. C'est le prodrome de la civilisation qui s'avance.



Quand l'Européen a décidé de s'établir à demeure, il se bâtit une habitation plus ou moins confortable, suivant le plus ou moins d'ingéniosité et de ressources du constructeur. Celui-ci doit être à la fois architecte, charpentier, menuisier, forgeron, bûcheron; par ses efforts incessants, on voit petit à petit s'édifier la maison en torchis. Il commence par faire déblayer et égaliser le terrain qu'il destine au bâtiment projeté. Il mène ensuite ses noirs à la forêt voisine, où il choisit des arbres droits et forts; on les abat et on les équarrit grossièrement. Cette besogne faite, on fiche en terre les maîtresses colonnes du nouvel édifice. On croise entre ces poteaux des perches plus petites qu'on entrelace de branchages flexibles,

puis on plaque dans les interstices de l'argile délayée et mélangée d'herbes. Le toit est formé au moyen de feuilles de palmiers. Quand, par chance, l'industriel blanc a découvert dans les environs une pierre calcaire quelconque, il la fait broyer et cuire, et peut ainsi enduire son « hôtel » d'une peinture à la chaux d'un blanc plus ou moins éclatant qui le défend assez bien contre la chaleur.

Quand on ne possède pas de clous, on les remplace par des liens en écorce d'arbre et en fibres de palmier. Aux charnières et aux verrous, on supplée par un système primitif de gonds et de loquets en bois.

Les natifs viennent de partout, de fort loin souvent, admirer ce palais grandiose qui leur arrache de naïves exclamations de surprise. Plus tard, aidés des conseils du blanc, ils imitent sa manière et déjà on voit, autour des stations européennes, des maisonnettes en torchis se bâtir nombreuses, remplaçant l'odieuse et puante climbeck des natifs.

Mais ce qui nécessite encore plus d'ingéniosité de la part du colon, c'est l'aménagement intérieur de sa résidence. Pour plancher, de l'argile battue recouverte parfois de nattes indigènes en fibres végétales. Les cloisons sont faites des parois de caisses désarticulées et les murs sont tendus de cotonnettes multicolores, empruntées à la pacotille de la station nouvelle. Puis on se fabrique des lits, des tables, des chaises. Un petit bâtiment spécial sert de cuisine; on le construit un peu à l'écart, utile précaution contre l'incendie et le grailon; et voilà l'installation de l'Européen achevée.

Il y a deux façons de construire les habitations des Européens à base de clayonnage : le torchis et le « pisé ».

Le torchis est un mélange de terre glaise et de paille gâchés; un mur en pisé est fait avec des gazons découpés en forme de briques et superposés, ou bien encore un mur en argile sèche et damée.

Notre troisième gravure représente la mission protestante américaine de la *Baptist Missionari Union*, à Lukolela (haut Congo), bâtie en torchis.

Coquilhat nous raconte comment était aménagée la maison en fer bâtie par Van Gèle et lui à l'Équateur : « Notre petit palais mesure 21 mètres; les murs latéraux ont 2^m40 de hauteur; le faitage les dépasse de 2^m50. Une terrasse, élevée d'un pied au-dessus du sol et revêtue d'argile battue, sert de plancher. Des nattes remplacent les tapis. La maison contient un magasin, une énorme salle à manger et de réception, et cinq chambres, dont trois à la disposition des hôtes qui pourraient nous visiter.

« Les boîtes en fer-blanc ayant renfermé jadis des conserves, sont transformées en lampes à l'huile de palme; les mèches sont formées de chiffons légers. »

Stanley admirait fort « le vaste hôtel » de Van Gèle, « vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. »

Généralement, afin d'éviter l'invasion des insectes et des

reptiles, les maisons des Européens, au Congo, sont un peu élevées au-dessus du sol. On évite ainsi l'humidité, et les piliers d'assise sont entourés de goudron, de pétrole ou d'eau, suivant les ressources de la station, dans le but d'empêcher les parasites non ailés de s'introduire chez le blanc.

Dans le bas Congo, de véritables villes se sont déjà édifiées. Matadi et Boma possèdent des édifices définitifs, églises, hôtels, maisons, factoreries, et lorsque le chemin de fer sera construit, on peut prévoir, dès maintenant, que Léopoldville, Bangala, les Falls, Luluaburg, déjà si prospères, prendront un essor considérable pareil à celui, qui nous semble si merveilleux, de ces villes américaines hier inconnues et aujourd'hui populeuses et fécondes.



Mais plus on a et plus on veut avoir, c'est l'humaine nature et la loi du progrès. Le Belge en cherchant l'argile destinée à



Bâtiments de la mission protestante de Lukolela. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

consolider les murs de son habitation s'est souvenu de l'industrie du pays natal, et l'ambition d'avoir une maison, une vraie maison en argile durcie ou cuite, lui est venue. Le voilà aussitôt qui se met à l'œuvre.

Actuellement, aux Falls, à Bazoko, à l'Équateur, à Bangala, à Léopoldville, à Luluaburg, etc., on a construit des maisons en briques.

Les commencements ne furent pas faciles, il fallut se livrer à de nombreux essais. L'officier, élevé dans la contemplation de l'art de la stratégie, de la balistique et de la fortification, était un piètre briquetier. Mais, en Afrique, avec du courage, de l'énergie et de la « débrouillardise », on réussit à faire tous les métiers.

Il fallut, au début, pas mal tâtonner. L'argile pure ne convenait pas. On réussit à la mélanger dans une certaine proportion avec de la terre végétale et du sable, et le pétrissage de ce mélange a fourni les premières briques, qui, séchées au soleil, ont servi à la construction d'un four, où, dès lors, s'est opérée la cuisson de toutes les briques nécessaires aux constructions. La station des Bangala se distingue particulièrement de toutes les autres par le cachet européen donné aux bâti-

ments. L'air et le soleil y pénètrent largement et les habitations réunissent à la fois toutes les conditions de salubrité, de solidité et d'élégance. Elles ont servi de types aux maisons en briques du haut Congo. On a fait mieux encore : on y a construit des maisons en pierres. C'est ce qui est arrivé aux Falls.

Le fleuve, à l'époque de l'étiage, laisse à nu d'immenses blocs de grès rouge, qui, cassés à la masse, ont donné des morceaux de forme plus ou moins régulière, lesquels ont été utilisés pour édifier les principaux bâtiments de la station. Le pétrissage d'un mélange composé d'argile et de terre végétale a formé un mortier très compact et résistant aux pluies presque quotidiennes qui inondent la contrée.

Les moyens de transport venant à se perfectionner, on a fait mieux encore : On a expédié d'Europe des maisons toutes faites en bois, réduites en pièces démontables numérotées, de façon à pouvoir être remontées facilement au Congo. Dans le bas fleuve, il existe de nombreuses maisons de ce genre.

Notre deuxième gravure représente une maison en bois, construite à Léopoldville avec des matériaux du pays par les missionnaires protestants de l'*American Baptist Union*.



Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE PONDENE

UN télégramme arrivé du Congo la semaine dernière nous a annoncé que les terrassements du chemin de fer, très avancés jusqu'au kilomètre 46.5, ont atteint le kilomètre 52, près de la rivière Duisi. La voie avait, le 10 octobre, dépassé Kenge-Lemba et approchait du kilomètre 40.

A l'heure actuelle, toutes les maçonneries du grand pont de la Kimeza — cumulée 35,600 — sont terminées et le montage de la travée centrale du pont de la Kibueza — cumulée 33,250 — est très avancé. Néanmoins, ces deux ouvrages d'art ne pourront être achevés que dans quelque temps; en attendant qu'ils soient prêts, la ligne passe en déviation et franchit ces obstacles au moyen de ponts provisoires.

Au kilomètre 17.5, la passerelle de Pondene, dont nous avons donné une vue dans notre numéro du 9 avril 1893, a été remplacée par un pont définitif en acier mesurant 20 mètres d'ouverture et pesant 22,000 kilogrammes. Au lieu des estacades d'accès, qui mesuraient ensemble une longueur de 34 mètres et que l'on apercevait sur notre gravure précédente (p. 60), deux remblais ont été construits se terminant chacun par une solide culée en maçonnerie, sur laquelle vient s'appuyer le tablier métallique du pont.

La photographie que nous reproduisons en tête de cet article et qui a été prise au mois de juillet dernier montre

cet ouvrage d'art encore inachevé. Pour l'assemblage des diverses pièces qui le composent, la Compagnie du chemin de fer a eu recours à un autre système que celui employé précédemment.

Au début de l'entreprise, l'opération du rivetage représentait, pour le montage des ponts, l'une des besognes les plus lentes et les plus onéreuses. On avait bien réussi à former, au Congo, un certain nombre de riveurs indigènes et à diminuer ainsi le prix de la main-d'œuvre; mais il restait toujours la question de temps, que l'on parvenait difficilement à résoudre. C'est alors que la Compagnie du chemin de fer mit à l'essai un système spécial d'assemblage qui consiste à employer, au lieu de rivets, des boulons tournés. Ceux-ci sont chassés à froid dans des trous ayant exactement le même diamètre que le leur. Ils entrent à frottement dur et ne laissent aucun jeu, de telle sorte que l'assemblage est aussi rigide que par le système précédent. Pour éviter le desserrage, on mate les écrous des boulons. Cette méthode a donné, au Congo, les meilleurs résultats. Les ouvriers noirs se sont mis rapidement au courant du nouveau procédé et, actuellement, le montage des principaux ouvrages d'art s'effectue non seulement beaucoup plus vite que par le passé, mais encore dans des conditions d'économie plus grandes.



Indigènes à la rive. (D'après une photographie de M. le capitaine baron de Macar.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANICA A BUNKELA. (Suite.)

Rouerie d'Uturutu. — Entrevue avec lui et avec Madjid. — Fertilité des vallées de la Luwule et de la Lufira. — Les Warua. Premières nouvelles de Msiri. — Lettre de ce chef.

22 novembre.

APRÈS une courte marche de 2 h. 1/4, nous nous sommes arrêtés près de la Luwule, à l'endroit où cette rivière tourne vers le sud. A 3 heures de l'après-midi, 4 ou 5 hommes d'Uturutu sont arrivés à mon camp, avec l'un de mes hommes, chargés de marchandises. Il me faisait dire qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il m'aurait vu, et qu'il faisait force marches pour me rejoindre avant que je sois arrivé chez Msiri. Le fou ! pense-t-il vraiment que je suppose que c'est son désir de me rendre visite qui les amène ici, lui et Kafindo ? Ce qu'il cherche, c'est l'autorisation de me suivre chez Msiri, et cela, je prendrai grand soin qu'il ne fasse pas. En effet, Msiri croirait de suite que nous venons pour le combattre. Kafindo a fait son possible pour essayer d'insinuer dans le trou la pointe du clou. Mais je m'y suis opposé avec décision, j'ai été inébranlable. Uturutu est une oie s'il s'imagine que je ne vois pas clair dans son petit jeu. Aucun Arabe ne ferait 9 journées de marche pour le seul plaisir de venir voir un blanc étranger, et de lui dire : « Comment vous portez-vous ? »

S'il le fait quelquefois, c'est pour gagner de l'argent. Dans le cas présent, les Arabes espèrent, grâce au blanc, pouvoir entrer chez Msiri et se procurer son ivoire et ses esclaves.

24 novembre.

A 2 heures, Uturutu est arrivé. Le gibier abonde ; nous avons tiré non moins de 22 antilopes et un buffle ce matin. Les plaines ici sont grandes et fertiles ; malheureusement,

elles ne sont pas cultivées. Les antilopes rouges y pullulent. La Luwule coule au milieu de la plaine ; le fond en est vaseux, ce qui rendrait la traversée difficile à l'époque des pluies. Entre la Lufira et le Luapula, il y a, d'après les Arabes, une haute montagne dont la base est couverte de forêts épaisses, mais le sommet en est dénudé et rocailleux. Elle est isolée et, d'après la même source, doit avoir environ 3,000 mètres de hauteur. Elle s'appelle Kilimani, mot qui signifie tout bonnement « emplacement de la montagne » (*Kilima* veut dire *montagne*).

A une heure avancée, Madjid, l'Arabe de Kassenga, est venu à son tour au camp et, jusqu'au milieu de la nuit, lui et Uturutu sont restés avec moi à jaser au-devant de ma tente. Je me suis efforcé de leur démontrer combien il importe qu'ils laissent libre derrière moi la route que je suis. J'ai ajouté que si les Arabes veulent rester les amis des blancs, ils doivent laisser les indigènes en paix, afin que ceux-ci puissent en paix faire leurs semences ; que, nous autres Européens, nous étions fatigués de ces razzias, de ces pilleries, de ces destructions de villages et que, tôt ou tard, nous y mettrions bon ordre. Je leur ai dit que s'ils veulent de l'ivoire, qu'ils le payent comme des honnêtes gens et qu'ils ne le volent pas à de faibles et inoffensifs indigènes, qu'ils obligent ensuite à le transporter jusqu'à Tabora. Ils m'ont répondu qu'ils étaient prêts à m'obéir en tout et à assister les blancs, et Uturutu m'a demandé de lui donner le drapeau de l'État. En toute équité, je ne le pouvais

pas, mais comme je désirais rester bien avec lui, je lui ai dit que Jacques le lui remettrait sans doute et je lui ai donné une lettre pour cet officier.

Madjid n'est qu'un instrument de Kafindo, placé ici comme un coin devant permettre à ce dernier de pénétrer, le cas échéant, dans le royaume de Msiri. Au point de vue stratégique, le poste de Madjid est admirablement situé pour cet objet. Selon moi, Uturutu est loin d'avoir l'entregent, la finesse et l'activité de Kafindo, mais de ces deux hommes c'est, évidemment, Uturutu qui mérite le plus de confiance, bien que tous deux soient des êtres inconstants et insaisissables. Quant à Madjid, je ne me confierais à lui qu'en cas d'inéluctable nécessité.

Kafindo n'a pas demandé le drapeau, mais s'il apprend qu'Uturutu l'a obtenu, en parfait Arabe qu'il est, il le réclamera à son tour. Ces deux hommes sont, du reste, en état de guerre, l'un contre l'autre, en ce moment. J'ai écrit à Jacques de cultiver l'amitié d'Uturutu, pour s'en servir, le cas échéant, contre Kafindo, ce qui rendrait très forte la position du vaillant officier belge.

Nos hommes se sont formidablement empiffrés de viande d'antilope. Il y en avait au delà de 40,000 livres dans le camp.

25 novembre.

Nous avons atteint Kassenga, le poste de Madjid, qui m'a accompagné jusqu'ici. Cette situation est admirablement choisie. En ce moment, tout le monde est en train de semer riz et maïs.

La terre est étonnamment fertile et le gros gibier abonde merveilleusement. Au nord de cette localité, il y a un marais impénétrable et infranchissable qui a cinq journées de long sur deux de large. Il est formé par la Luwule. La terre glaise, propre au clayonnage, abonde.

Le chef indigène de Kassenga et de Iera, qui fait partie de l'Urua et s'étend depuis le Luapula jusqu'à deux journées au sud-ouest de Kimwambula, est un Mrua du nom de Mwepo. Chona, qui demeure à une journée au nord-nord-est, est subordonné à Mwepo, et ce dernier est un sujet de Kafindo, l'Arabe qui émet des prétentions sur tout le Luapula jusqu'au Kamolondo, où commence le territoire d'Uturutu.

Les Warua ne se liment pas, en règle générale, les dents. Ce sont des hommes petits et sales, mais très actifs. La plupart sont extraordinairement habiles à manier l'arc et la lance, et Madjid m'affirme que c'est un fait commun parmi eux que d'abattre à la course, par le jet de la lance, un buffle à une belle distance. Ce Madjid est en train, à force de prolonger son séjour dans le pays, de se convertir en un vrai sauvage. Voici cinq ans qu'il habite le pori. Il fait partie de la caste arabe qui ne se rase ni cheveux ni barbe, et son apparence sauvage me rappelle absolument les illustrations des voyages du capitaine Cook dans les mers du Sud.

Uturutu, Kafindo et Madjid sont fortement endettés envers les Arabes de Tabora. Ces marchands arabes de l'Afrique n'ont rien de la noblesse qu'on attribue aux Arabes de l'Arabie déserte. Ce sont tout bonnement des juifs, et des juifs très pauvres, très obérés, très besogneux. Ils sont loin d'avoir la finesse et le savoir-faire de l'Hindi. Mais, ayant une meilleure constitution physique que celui-ci, ils peuvent vivre à l'intérieur et y accomplir leur néfaste trafic, alors que l'Hindi crèverait à cette tâche comme un rat. Tout ce

qu'ils voient, ils ont envie de l'avoir : leurs doigts leur en démangent, l'objet n'eût-il pas la moindre utilité pour eux. Ainsi, Uturutu me voyant écrire, ne se met-il pas à insister pour obtenir de moi des plumes métalliques, objets qui, pour lui, n'ont pas l'ombre d'une utilité, car les Arabes ne se servent pas de ces plumes pour écrire. S'il me les demande, c'est uniquement parce qu'il voit que j'en possède!

Les Arabes sont, du reste, de parfaits mendiants et ne rougissent pas de demander toute sorte de choses. Ils paraissent croire que les blancs sont faits pour les combler de présents et ne leur doivent, en retour, que de maigres cadeaux de rien. J'ai dit à Uturutu que nous étions fatigués, nous autres blancs, de ces « salaoums » arabes, donné avec un « cœur pourri » en échange de cadeaux de valeur, sollicités avec instance.

Je lui ai montré que je voyais clair dans son jeu, et que je savais ce que vaut la parole de l'Arabe qui vous dit : « Le pays est à vous, maître, et non plus à moi maintenant », et qui, en tapinois, vous joue des tours pendables.

Il me répondit : « Il y a Arabe et Arabe; il y en a de bons et il y en a de mauvais; je compte parmi les premiers. »

Je sais à quoi m'en tenir sur ce chapitre!

Les Warua appellent Msiri du nom de Mshidi. C'est une corruption du mot et la façon naturelle de prononcer chez les Waruu, qui sont incapables d'articuler tout mot où entre une *s* ou *r*. Les Wasumbwu, compatriotes du grand chef, prononcent Msiri.

27 novembre.

Arrivés à Chaowela, l'établissement de Kimwambula le Msumbwa, qui consiste en quatre ou cinq agglomérations émergeant parmi les papyrus des tertres élevés. Pays riche, mais déplorablement pauvre en vivres. Oh! cette paresse du nègre à semer même ce qui lui est nécessaire pour subsister!

Le chef est venu me voir accompagné de ses femmes, ornées de leurs plus beaux atours. Elles ont des colliers de perles artistement arrangées et quelques-unes sont vraiment jolies. De prime abord, les femmes noires sont timides et n'osent aborder le blanc. Mais peu à peu, elles s'enhardissent et finissent par se familiariser avec lui. Les maris aiment leurs femmes, mais pas d'un amour au vrai sens du mot, car très souvent ces dernières sont traitées à l'égal de bêtes de somme, comme une « chose » que tout homme doit posséder, à l'égal d'une lance ou d'un fusil. Mais, j'ai pu m'en assurer, la luxure, le vice sont inconnus parmi ces peuples Warua.

Les femmes mariées respectent le lien conjugal, et il est extrêmement rare qu'une jeune fille soit séduite par un gars.

Nous avons fait chasse abondante. Le meilleur gibier d'Afrique est, selon moi, la pintade, puis la caille. La viande de girafe ou de buffle est excellente, mais les antilopes ont une chair sèche, rarement grasse comme celle du zèbre ou de la girafe.

28 novembre.

Nous avons quitté Chaowela ce matin et nous campons sur la Luwule (75 centimètres de profondeur). Kimwambula est venu me harasser de demandes de cadeaux, de talismans « pour tuer l'éléphant ». Je lui ai donné quelques brimborions. Ils sont rarissimes les chefs nègres capables d'offrir quelque chose au blanc sans solliciter un présent en retour, bien plus considérable en valeur! Ce chef ressemble à tous ses confrères; il nous considère comme un entrepôt ambulante, une inépuisable mine d'or; il est impossible de leur enfoncer

dans la tête que toute notre pacotille doit durer plusieurs années, et qu'il est des chefs plus puissants qu'eux qui ont droit à des présents.

Les Warua sont fort braves; ils attaquent de front le lion, le buffle, l'hippopotame à coups de flèches empoisonnées. Ce poison est fort subtil, mais ils connaissent un antidote végétal, qui agit en cas de blessure externe.

J'imagine qu'en cas de blessure interne cet antidote agit par injection.

30 novembre.

Voici deux jours que nous traversons un territoire absolument dévasté et dont les Arabes ont fait disparaître tous les habitants. Pas de vivres; et cependant combien féconde est la terre par ici. Quelle meilleure et plus éloquente preuve de la nécessité de la présence du blanc.

Les noms kiniamwezi des serpents auxquels les indigènes de la région prennent du venin pour empoisonner leurs flèches sont : *Putira* (un serpent d'eau); *Ngossia* (un long serpent); *Fwira* (la vipère).

Il pleut toujours des hallebardes!

1^{er} décembre.

Arrivés à Gera après une splendide marche de 34 kilomètres! En deux jours nous avons accompli 68 kilomètres de marche! C'est superbe!

Gera est un Mrua qui dépend de Niloa, fils de Kafuntwe le Msumbwa.

Dans presque tous les villages, le long de cette route, les chefs sont de Msumbwa (Wanyamwezi) et partout ils comptent parmi les notables et ils sont en guerre contre les Wasanga avec lesquels Msiri est également en lutte.

5 décembre.

Nous avons campé aujourd'hui près de la Ruizi, qui se jette dans la Lufua, puis dans la Lufira. Le sol est d'une richesse merveilleuse, mais les populations sont pauvres et vivent en ce moment des produits des bois en attendant que les moissons mûrissent.

On rencontre de l'huile de palme dans les villages. Elle y est apportée de la vallée de la Lufira en échange de viande et de perles. Selon Livingstone, le palmier à huile ne croît pas en Afrique au-dessus de 900 mètres d'altitude.

On rencontre beaucoup de cuivre travaillé en lances de lances, haches, etc. Mais nulle part je ne remarque de serpe. Les haches sont petites et bien faites.

J'ai été rejoint par des gens de Msiri. Au moment où ils ont quitté le chef, il ne savait rien encore de mon arrivée. Il doit en être autrement maintenant.

Une explosion de poudre, survenue dans la caravane de Le Marinel, a tué me dit-on un blanc et quarante noirs et détruit un nombre considérable de marchandises, étoffes, etc. Il va sans dire que je n'ajoute pas une foi entière à l'exactitude de ces chiffres.

Nous descendons rapidement dans la vallée de la Lufira, et la chaîne de montagnes que nous avons jusqu'ici à notre gauche, soit au sud-est, s'en va maintenant vers le sud, formant les montagnes qui sont à l'est de Bunkeia.

Les Wasanga sont partout soulevés. Ce sont de proches parents des Warua et parlent une langue qui se rapproche de celle de ces derniers. Leurs mœurs se ressemblent également.

6 décembre.

Nous sommes arrivés chez Kafuntwe, au village de Mui-tomba. J'ai fait cadeau au chef, l'un des plus importants des subordonnés de Msiri, de présents de valeur. A environ 8 kilomètres à l'est-sud-est de Kifuntwe, une branche de la Ruizi se précipite par-dessus un mur rocheux de plus de 50 mètres d'élévation, et on aperçoit de plusieurs kilomètres de distance les reflets soyeux de cette chute majestueuse.

La disette sévit ici, bien que d'immenses étendues de terrains soient mises en semences; mais rien n'est mûr. Heureusement que Bodson a pu abattre quinze antilopes, ce qui nous a donné un surcroît de bien-être.

8 décembre 1891.

Nous avons commencé l'étape en traversant la Lufira à 5 h. 50 m du matin. A 7 h. 10 m., tout le monde avait passé le pont que j'avais fait construire hier. Après une marche de deux heures, nous avons campé dans les plaines avoisinant la rivière, qui se trouve ici à une altitude de 900 mètres.

A 3 heures de l'après-midi, mes courriers, de retour de chez Msiri, sont arrivés au campement. Ils avaient traversé la Lufira par la route de l'est et avaient poussé jusqu'à Kifuntwe, où on leur avait annoncé que j'avais pris la voie de l'ouest. Ils m'apportent une lettre de Msiri, écrite en anglais par M. D. Crawford, missionnaire et collègue de M. Arnot; une autre, en swahili, émanant de Msiri lui-même, et un message personnel de M. Crawford.

Voici à peu près les nouvelles que contiennent ces missives :

Jusqu'au moment où sont arrivés mes tarishi, personne ne se doutait de ma présence dans le pays. Msiri proteste de ses bonnes intentions à mon égard et me prie d'arriver le plus vite possible. Il exprime l'espoir que nous serons amis et me demande deux têtes de bétail.

M. Crawford m'annonce que la famine sévit dans le pays. Depuis neuf mois une lutte de guérilla se poursuit entre Msiri et les Wasanga. Un grand nombre de gens quittent la capitale pendant la nuit et vont se joindre à l'ennemi. La route de Bihé est fermée par les Wasanga et le fils de Msiri s'est rendu au Lualaba pour aider M. Arnot à rentrer à Bunkeia. Le collègue de M. Crawford est M. F. L. Lane. Les missionnaires n'ont aucune provision et vivent d'une façon très frugale. M. Le Marinel est arrivé dans le pays il y a six mois et a obtenu avec beaucoup de difficultés l'autorisation d'y bâtir une station. Il a laissé dans la région deux blancs qui ont élevé un poste à l'est de la Lufira, endroit où les missionnaires ont également leur établissement. Une autre expédition est arrivée du Nord, il y a environ trois semaines et, après un court séjour, s'est rendue dans le sud, à cinq journées de la capitale de Msiri. L'un des membres de cette expédition, Carl Hakansson a été tué au lac Likonia, par les indigènes tandis qu'il dirigeait l'arrière-garde marchant vers le sud.

Msiri songe à quitter le pays et à se rendre à Kazembe sur le lac Moëro. Ce qui le pousse à prendre cette détermination, c'est la famine qui sévit aux alentours, la disette d'eau et les guerres continuelles qu'il a à soutenir contre les Wasanga.

Msiri souhaite ardemment mon arrivée par crainte, je pense, de ses ennemis.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



LES ANTILOPES

III. — LE WATERBOK (*Egoceros ellipsiprymnus*)

LA famille des antilopes est, nous l'avons déjà dit, fort nombreuse. Un des membres les plus remarquables de cette intéressante famille est le waterbok (*Egoceros ellipsiprymnus*), qu'on rencontre à la frontière sud, à l'est et au nord de l'État du Congo.

Le waterbok est ainsi nommé parce qu'il ne s'éloigne guère des cours d'eau et se jette volontiers à la nage quand il est poursuivi.

La pointe de ses cornes est recourbée en avant. La couleur de son poil est gris-roux ; le front est d'un brun sombre. Au-dessus de chaque œil, on distingue une marque blanche. Sur la croupe, s'étendant le long des cuisses, s'allonge en forme d'ellipse une raie blanche, d'où lui vient son nom scientifique.

Les antilopes d'eau vivent en grands troupeaux dans les plaines herbeuses. Quand un pâturage est épuisé, elles se réunissent par troupes nombreuses et émigrent vers d'autres prairies. Elles traversent alors des fleuves ayant souvent 2 kilomètres de largeur, nageant avec beaucoup d'aisance.

La vie chez les waterboks, constituée pour une existence en partie amphibie, est, comme chez tous les animaux aquatiques, beaucoup plus tenace que chez les antilopes qui sont purement terrestres. Livingstone en cite de curieux exemples.

Il compare la dureté de leur vie à celle du chat. Une balle dans le cou leur est généralement fatale, mais le voyageur

affirme en avoir vu fréquemment s'éloigner, comme s'ils n'avaient pas eu la moindre blessure, avec deux ou trois balles coniques dans la poitrine ou dans les autres parties du corps. Leurs poumons semblent renfermer un grand nombre de cloisons fibreuses distribuées dans leur substance, de manière à former un agrégat de petits lobes, dont l'un peut être déchiré sans grand préjudice pour les autres. Ceci expliquerait pourquoi une blessure dans les poumons ne tue pas le waterbok.

Un beau mâle, dont une portion du cœur avait été détachée par une balle explosive, a encore franchi à toute vitesse 180 mètres.

Près de la mer, la venaison du waterbok est toujours savoureuse et d'un goût agréable, qui rappelle celui du bœuf ; mais dans l'intérieur elle est sèche et coriace au point que les noirs, qui sont loin d'être difficiles pourtant, refusent quelquefois d'en manger.

Livingstone a remarqué que les wa-

terboks qui vivent près des marais salants ou sur des prairies à efflorescence saline, ont une chair exquise. Celle-ci serait donc due à l'eau salée.

Dès qu'il est poursuivi, le waterbok fuit en bondissant et a bien vite gagné l'eau ou les marécages dans lesquels il cherche asile. Ayant les pieds conformés d'une façon particulière, en forme de raquettes, il court facilement sur la vase. Il ne se plaît d'ailleurs que dans les lieux humides, parmi les roseaux et les grandes herbes des marais, et pâture de préférence dans les prairies qui bordent l'eau.



Le waterbok ou antilope d'eau.

MRS. W. H. BENTLEY

Hendrina-Margo Kloekers, née à Shanghai le 8 mai 1855, d'un père hollandais, de la province de Groningue (Pays-Bas), Épouse, en 1885, le Rév. W. Holman Bentley, missionnaire baptiste au Congo.

Premier séjour au Congo : Septembre 1886-1889. — Deuxième séjour 1889-mai 1892.

Repartira pour un troisième séjour le 6 décembre 1893.



UN grand nombre de missionnaires protestants se rendent au Congo avec leurs femmes; quelques-uns se marient en Afrique même avec des jeunes dames missionnaires envoyées par les différentes « dénominations » d'Angleterre et d'Amérique. Ces courageuses femmes secondent leurs maris dans leurs efforts pour l'évangélisation et obtiennent des résultats notables. Mrs. Bentley compte au premier rang de cette phalange d'élite.

A peine mariée en Angleterre, elle dut servir de secrétaire à son mari, devenu momentanément aveugle et qui se consacrait, à ce moment, à la mise en œuvre d'un dictionnaire et d'une grammaire congolais. Ce fut sa première initiation au labeur de l'évangélisation africaine.

Débarquée au Congo en septembre 1886, elle accompagna presque dès son arrivée le Rév. M. Grenfell et son mari dans l'exploration du Kwango, jusqu'aux chutes de Kingunzi. En février 1887, elle eut un fils à Kinshassa, le premier enfant blanc né sur le haut Congo. Un peu plus tard, elle fit la circumnavigation du lac Mantumba. Ce fut la première voyageuse blanche sur le haut fleuve.

En 1888, elle est à Wathen (Lutete), dans la région des cataractes, où, avec son mari, elle organise un établissement modèle. Pendant un court séjour en Europe, elle avait appris la télégraphie, et en rentrant à la mission elle établit un circuit. L'établissement de Wathen a pour objet de former des employés pour les établissements européens. On y apprend aux enfants à lire, à écrire et à compter en anglais et en français, on leur donne également quelques notions intellectuelles primaires. Mais à part l'école de typographie, on ne leur enseigne pas de travaux manuels. Les typographes de la mission composent et impriment un journal en langue congolaise, et ils forment déjà, paraît-il, des « typos » passables. Aux petites filles, on enseigne les travaux de couture, la lecture et l'écriture.

Le nom de la mission de Wathen est dû à un généreux philanthrope anglais de ce nom, à la munificence duquel les baptistes doivent la construction de leur station. Celle-ci est bâtie en matériaux envoyés d'Angleterre et mis en œuvre par les noirs, sous la direction des missionnaires. Les débuts de l'œuvre furent pénibles et la mortalité relativement élevée, mais depuis, grâce aux installations hygiéniques et au confort qu'on a réussi à faire régner à Wathen, la station est devenue une des plus saines de la région. Elle sert en quelque sorte de sanatorium pour les baptistes du Congo. On y envoie les missionnaires épuisés par les fatigues et le travail dans le haut Congo.

Mrs. Bentley, fille d'un pasteur hollandais, est une femme infatigable et dévouée, dont l'esprit est orné des connaissances les plus variées; elle a habité de longues années les Pays-Bas et a gardé quelque chose de la ténacité, de la persévérance et de la force de caractère de ses compatriotes néerlandais. Elle a la passion de l'Afrique. Elle a traduit en congolais une histoire de la Bible et divers ouvrages pieux. Afin de pouvoir enseigner plus facilement ses élèves, elle a traduit du néerlandais en langue congolaise un traité d'arithmétique fort complet, où se trouvent expliqués non moins de 1,550 problèmes mis à la portée de ses élèves noirs. C'est une femme de grand mérite.





Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

L'HABITATION EUROPÉENNE

II



L'église en fer de Boma.
(D'après un cliché de M. De Meuse.)

DANS le bas Congo, on a édifié des maisons des plus confortables, en fer et en tôle emboutie. L'hôtel des *Magasins généraux* à Boma et l'hôtel-restaurant de Matadi, faits en Belgique, sont entièrement construits en matériaux de ce genre. Le second possède 2 étages, autour desquels court une véranda

de 2 mètres de large qui donne l'ombre et la fraîcheur. Les parois de l'hôtel sont doubles, avec un espace libre entre elles, afin de garantir les habitants contre la chaleur et les rayons solaires. Ce bâtiment, qui contient

15 chambres à cou-

cher, est fort fréquenté et des voyageurs affirment qu'on y est aussi bien que dans un hôtel d'Europe.

L'hôtel de Boma est également établi suivant le système spécial de la Société des Forges d'Aiseau (Belgique). Il est démontable, les murs sont en tôle d'acier à double paroi, embouties et galvanisées, les toitures en tôles ondulées et galvanisées. Il a un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, sa profondeur est de 43 mètres sur 52 de largeur et 12 mètres de hauteur. L'hôtel-restaurant de Matadi est sensiblement semblable à ce dernier.



Les maisons et magasins en fer n'existent jusqu'ici que dans le bas Congo, à cause des difficultés de transport. Une erreur de composition nous a fait dire à ce propos, dans notre dernier article, que la maison, en bois du pays, construite par

Van Gèle à l'Équateur était en fer. On a toutefois réussi à transporter dans le haut des toits démontables en tôle ondulée pour le couvert des bâtiments de la factorerie centrale de Kinshassa, appartenant à la Société du Haut-Congo.

Le pavillon du gouverneur général à Boma mérite également une description. On peut l'apercevoir à gauche sur notre première gravure.

Les semelles d'assise sur le sol, ainsi que les poutres devant supporter les gîtes des planchers et des étages, sont en fer, avec pièces d'assemblage en fonte aux intersections. Les gîtes des planchers des étages sont en fer. Les planchers des étages et des galeries, en bois de sapin rabotés et languettés. Le pavement du sous-sol est en céramique. Toutes les cloisons tant intérieures qu'extérieures sont en tôles embouties galvanisées de 1 millimètre d'épaisseur à double paroi entretoisées par de larges plats également galvanisés.

Les couvertures des toitures, tant du bâtiment principal que des galeries, sont également en tôles embouties galvanisées; elles sont posées sur volige en bois laissant entre elles un coussin d'air. Toutes les portes et les châssis de fenêtres sont en bois de chêne. Cette belle habitation domine le fleuve et permet d'apercevoir les steamers longtemps avant leur arrivée à Boma.

On voit encore à Boma une église, fort élégante de construction, bâtie sur un point culminant, non loin du pavillon du gouverneur. Elle est également construite en fer et en tôle emboutie. Notre seconde gravure montre cette gracieuse construction.



On voit aussi, dans le bas Congo, des chalets en bois qui présentent ce grand avantage de pouvoir facilement se démonter et se transporter à grande distance. Une double toiture

recouvre la construction et une couche d'air frais circule constamment au-dessus du plafond afin d'éviter l'action directe du soleil sur les locaux habités.

Des appareils faciles à manœuvrer permettent aux occupants d'ouvrir et de fermer à volonté les ouvertures ménagées sous le plafond. On peut ainsi renouveler facilement l'atmosphère de l'appartement à toute heure du jour ou de la nuit. Toutes les ouvertures sont garnies de moustiquaires. Notre première gravure représente une maison en bois de ce genre : c'est le presbytère de Boma, qu'on voit à droite et qui a été construit en Belgique. A Braine-le-Comte, il s'est créé tout une industrie de constructions de ce genre, grâce aux efforts de M. Lassinat, qui a fourni de nombreux édifices au Congo.



La Compagnie du chemin de fer a fait installer le long de la ligne en construction des maisons spéciales, que l'on « fabrique » au Danemark et qui sont aussi ingénieuses que pratiques. Elles se transportent avec facilité. Sur des bloes de bois entaillés, placés à niveau du sol, de distance en distance, on étend des poutres portant, entaillés, les emplacements pour les montants, et supportant des traverses sur lesquelles on place un plancher. Entre les montants, on juxtapose des cadres faits de toile raide imperméabilisée. Le toit est formé également de cadres de toile imperméabilisée. Au centre du petit édifice, il y a un pilier qui ressort par le milieu du toit. A ce pilier, on attache une toile de tente ordinaire retenue au sol par des câbles. Toute la petite maison est ainsi placée sous un abri en toile, ce qui permet d'éviter les graves inconvénients d'une trop directe exposition au soleil. Quelques perfectionnements apportés par les ingénieurs de la Compagnie à ces utiles bâtiments ont mis ces derniers à même de rendre de grands services au personnel de la construction.

Faut-il encore citer et décrire les autres bâtiments construits au Congo : les hôpitaux, les couvents, les magasins, les casernes, une prison de fer à Boma, les entrepôts, la gare et les hangars de Matadi, les maisons de la douane, de la poste, les usines de Mateba, les fermes de la *Compagnie des*

Produits, etc.? L'énumération que nous en faisons prouve les progrès gigantesques de l'occupation européenne dans cette terre, vierge encore il n'y a pas quinze ans.



Dans notre premier article, nous avons décrit la méthode suivie par les Européens dans le haut Congo pour la fabrication des briques. D'abord, on a pétri des adobes ou briques séchées au soleil ; puis, avec ces matériaux primitifs, on a construit des fours à cuire les briques. La ville de Babylone, ce monstre bâti des civilisations disparues, était construite en briques séchées au soleil, et les fastes primitifs de la Mésopotamie étaient gravés dans la glaise ainsi pétrie. C'est assez dire que ce vieux cliché, *nil novi sub sole*, est toujours jeune, mais a été singulièrement perfectionné par nous au Congo, car les adobes finissent par fondre sous la pluie et les intempéries, tandis que les briques cuites résistent plus longuement.

A Bangala, ainsi que le montre notre dernière gravure, nos compatriotes se sont inspirés de la terre natale jusque dans leur méthode de construction. Ils ont réussi à fabriquer des briques de couleurs différentes, avec lesquelles ils ont donné à leurs constructions une archaïque et pittoresque apparence. Telle bâtisse de Bangala est en arceaux et en ogive, telle autre donne une vague idée d'une maisonnette Renaissance de Gand ou de Bruges. Avec les seules ressources du pays, les Belges ont taillé poutres et madriers, fabriqué du mortier, des planches, des meubles, des tuiles, des dalles et des briquettes. On peut constater, d'après la vue que nous publions, qu'ils ont même réussi à bâtir des maisons à étage, sans autre secours pour les guider que leur persévérante énergie et cette ingénieuse débrouillardise qui forment un des côtés les plus intéressants du caractère de notre population germano-romane. Nous ne pensons pas qu'il existe nulle part en Afrique, à une telle distance des côtes et sans communication facile avec elles, des édifices aussi parfaits, aussi considérables, relativement, et aussi coquets que les maisons en briques ou en fer de Bangala, de Bazoko, des Falls ou de Luluaburg.



La première maison en briques à étage construite à Bangala.
(D'après un cliché de M. De Meuse.)



Construction du pont de la Kibueza (kilom. 33.250). (D'après un cliché de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LA KIBUEZA

A PRES le pont de la Mia, dont nous avons parlé dans notre numéro du 13 août 1893, le premier ouvrage d'art important que rencontre le chemin de fer est le pont de la Kibueza.

La Kibueza n'est pas, à proprement parler, une rivière; pendant cinq mois de l'année, elle est à peu près dépourvue d'eau et ne représente qu'un fond de vallée où viennent déboucher un certain nombre de ravins. A l'époque des études, les ingénieurs l'avaient appelée « Mare aux buffles », à cause de quelques flaques d'eau où ces animaux venaient s'abreuver en grand nombre.

Pour franchir cet obstacle, la Compagnie du chemin de fer avait prévu d'abord un pont en acier de 30 mètres de longueur. Seulement, la dernière saison humide, pendant laquelle les pluies furent particulièrement abondantes, démontra que cette ouverture était insuffisante et l'on décida d'ajouter, à chaque extrémité du pont, une travée supplémentaire de 20 mètres, ce qui porta la longueur totale de l'ouvrage à 70 mètres au lieu de 30. Ce changement apporté au projet primitif n'a rien d'étonnant, si l'on songe aux difficultés que l'on éprouve dans les pays neufs à déterminer exactement le débouché des ouvrages d'art.

Toutes les lignes de chemin de fer qui existent actuellement dans le Sud de l'Afrique ont connu de ces modifications.

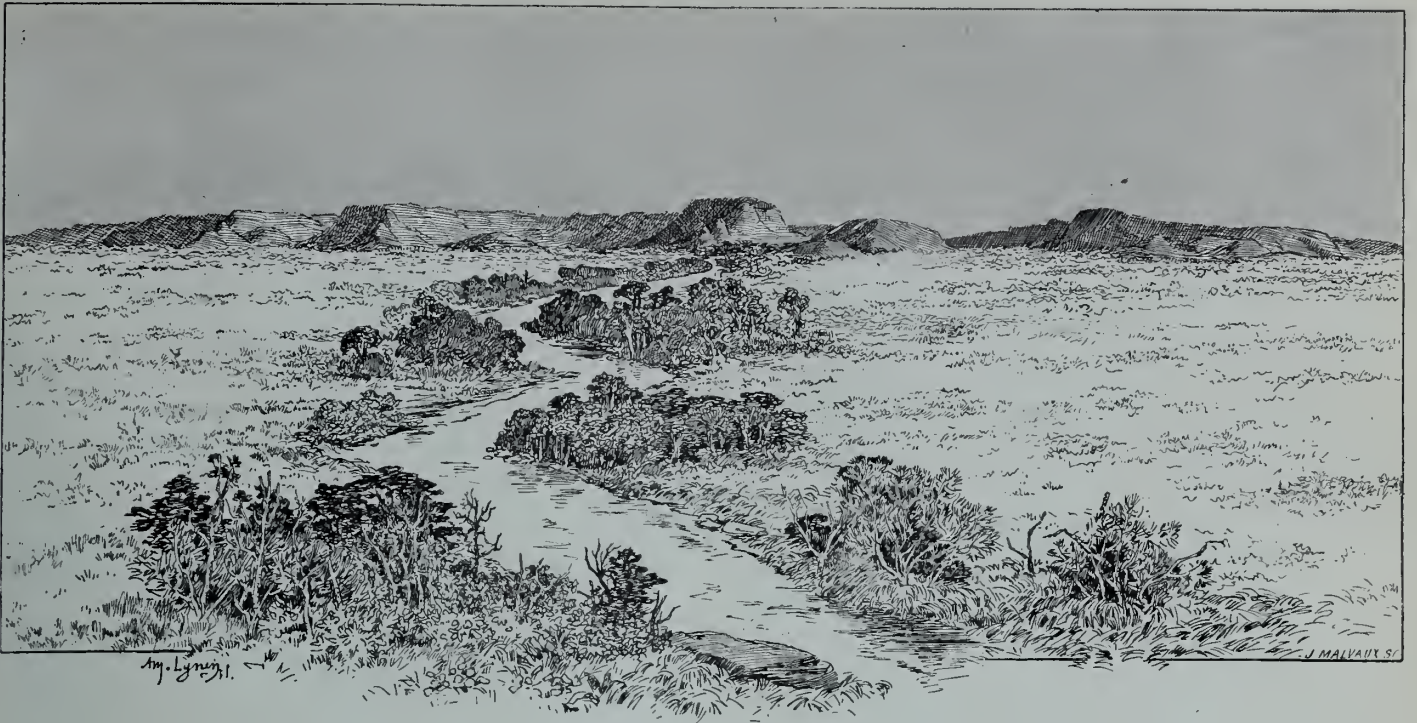
La partie méridionale du continent noir a été, en effet, dénudée par des incendies périodiques de la brousse et des coupes de bois faites sans méthode, lesquelles ont transformé le terrain en une surface dure et imperméable ne permettant pas l'infiltration des eaux.

Au Congo, la nature du terrain dans la région des cataractes a produit les mêmes effets. Les pluies torrentielles qui tombent pendant toute la saison chaude, ne pouvant être absorbées par le sol, se précipitent le long des montagnes en grandes avalanches, et forment au fond des vallées des rivières au cours impétueux dont l'importance varie souvent d'année en année.

Il en résulte que l'on peut difficilement déterminer d'avance et d'une façon précise l'ouverture qu'il convient de donner aux ouvrages d'art exigés pour l'écoulement des eaux. Le pont de la Kibueza nous en fournit la preuve.

Il est à remarquer cependant que les modifications apportées au projet primitif n'occasionneront aucun retard dans l'avancement des travaux. Pour permettre aux trains le passage de la rivière, on a construit, un peu en amont, une passerelle de service en attendant que le pont définitif soit achevé.

Notre gravure représente les maçonneries destinées à recevoir le tablier métallique du pont de la Kibueza. Au premier plan, on aperçoit la voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre, et dans le fond se profile un château d'eau.



Panorama de la chaîne des Kwandelungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira.
(Dessin d'Am. Lyuen, d'après un croquis.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

La lettre de Msiri. — Les crocodiles. — Visite de M. Legat.

8 décembre.

Voici le texte officiel de la lettre que m'adresse M. Crawford, au nom du grand chef du Katanga :

« De Msidi, chef du Garenganze et du Katanga,

« A l'Anglais, le capitaine Stairs.

« Bunkcia, 24 novembre 1891.

« Vos cinq hommes sont arrivés hier, apportant vos lettres et vos présents.

« Voici les étoffes que j'ai reçues : 1 pièce de toile blanche, 1 pièce de cotonnette blanche ordinaire, et une pièce de même tissu rayé, 1 pièce d'étoffe fine et du ruban de soie rayé. Je serai heureux de vous recevoir dans mon pays et vous ne devez pas mettre de retard à venir droit à ma capitale. Je remarque que vous êtes un Anglais. Cela est bon, car je sais que les Anglais sont des gens sincères. Vous dites que les Wasumbwa et les autres Wanyamwezi sont vos amis. Cela également est bon; ils sont parents avec moi. Moi aussi, je suis un Wanyamwezi. J'ai le désir de transporter ma capitale à Kazembe, sur le Luapula. Je voudrais que vous m'apportiez de Kavunda un bœuf et une vache. Je désire être en bons termes avec vous et je suis heureux d'apprendre que c'est également votre intention.

« Votre ami,

« (S.) Msiri. »

9 décembre.

Ce matin, vers 11 heures, nous avons traversé la Lufira à son confluent avec la Lufua. Le passage s'est effectué en quatre heures, y compris le démontage et le remontage de mes deux bateaux d'acier. Quatre cent quatre-vingts personnes ont été ainsi transportées. Nous avons ensuite bivouaqué dans les plaines de la rive occidentale de la Lufira. Celle-ci possède à ce point de passage 70 mètres de large et 13 mètres de profondeur; ses eaux sont douces, calmes et tranquilles. La Lufua a environ 15 mètres de large et 6^m50 de profondeur. Son courant a une vitesse de 1,600 mètres à l'heure. L'altitude de ces cours d'eau varie entre 983 et 990 mètres à l'endroit où nous avons campé. Les plaines présentent un aspect superbe. Elles s'étendent à perte de vue vers le sud-sud-ouest et n'ont de limites qu'à 24 kilomètres au nord-ouest. Les antilopes rouges y forment légion. On y rencontre aussi des buffles, et, incidemment, des éléphants. Les pâturages sont excellents. La Lufira traverse les plaines du nord au sud-ouest, se frayant un lit profond dans un sol riche et rougeâtre. Les poissons y sont nombreux, les crocodiles fréquents, et, sur les bords, des bandes innombrables d'oiseaux aquatiques barbotent et se promènent.

A 12 kilomètres en aval du point où nous campons, la

Lukuruwe se jette dans la Lufira. Plus loin encore, cette dernière fait une chute considérable. A cette époque-ci de l'année, elle roule une grande masse d'eau et présente l'aspect d'un chenal profond de 7 mètres à une distance de 2 mètres de chaque bord.

Nous sommes à 67 kilomètres de chez Msiri, à qui j'envoie en ambassade le chef Mlagarazi. Le pays est peuplé de Wasanga, toujours prêts à combattre Msiri ou ses amis.

10 décembre.

Après cinq heures et demie de marche, nous campons sur la Lukuruwe ou Likulwe, à environ 8 kilomètres en amont de son confluent avec la Lufira. C'est un beau cours d'eau, qui a non moins de 39 à 49 mètres de large, 6 mètres de profondeur, et qui roule des flots, troublés en ce moment par les pluies, à raison de 1,600 mètres à l'heure. Les berges ont 10 mètres de hauteur.

Deux de nos hommes qui maraudaient la nuit ont été saisis par des crocodiles tandis qu'ils traversaient l'eau à la nage.

Les crocodiles sont autrement plus redoutables la nuit que le jour. Pendant la journée, ils s'étendent dans les hautes herbes qui bordent les rivières et les lacs, à l'abri des rayons du soleil, et ne sortent que la nuit. Ils se précipitent alors sur tout ce qui est chair. Quand il fait tranquille, ils aiment à se chauffer au soleil, mais quand il y a du monde, ils se tapissent dans l'herbe. Je crois qu'un crocodile peut nager avec une vitesse de 3 à 6 mètres à la seconde; jamais je n'ai vu fendre l'eau avec une pareille rapidité. Il doit leur être facile d'attraper des poissons à la course.

En temps sec, ces plaines doivent être complètement dénudées. Au-dessus de la chute de la Lufira, nous avons aperçu un nuage de vapeur de plus de 30 mètres de hauteur qui s'élève d'une façon continue au-dessus de la chute. D'après cela, je suppose que cette dernière doit présenter un aspect imposant.

Sans les antilopes que nous abattons par fournées, nous mourrions de faim.

11 décembre.

Arrivés en quatre heures de route au village de Mlagarazi, sur la Lukuruwe. Ce point est marqué Kwamirando sur les cartes, du nom d'un chef habitant dans le voisinage.

A certains endroits, les berges de la Lukuruwe ont 13 mètres de haut, et la rivière glisse tout d'une pièce, comme un flot d'huile, avec, à peine, par-ci par-là une ride à la surface. Elle

a 2 mètres de plus qu'en temps sec, et, presque partout, un steamer d'un mètre de tirant d'eau passerait facilement.

Les plantations de Mlagarazi qui sont immenses, seront en mars prochain, quand elles seront mûres, un excellent grenier de ravitaillement.

De nouveaux ambassadeurs ont été envoyés par moi, hier, à Msiri, et aux officiers belges résidant dans le pays. Quels sont-ils?

13 décembre.

Campé dans la plaine après une marche de cinq heures. Nous sommes à 10 kilomètres de Bunkeia.

Un Belge, M. Legat, qui avait reçu une lettre la nuit dernière, est venu me voir. Les nouvelles qu'il m'apporte ne sont guère rassurantes. Les Wasanga se sont insurgés partout contre Msiri, et le vieux potentat est talonné par la crainte de voir les blancs s'unir à eux pour le chasser.

Il se montre ombrageux, exigeant et égoïste dans ses relations avec les blancs. Il cherche à leur soutirer le plus possible, sans rien leur donner en échange. M. Arnot est resté au Bihé et M. Thompson, un autre missionnaire, vient d'arriver. Delcommune, après un séjour de sept jours, a quitté Bunkeia se dirigeant vers Tenke, au sud. On est, depuis lors, sans nouvelles positives de lui. De l'expédition Bia on n'a pas encore de nouvelles quelconques. Les deux Belges qui ont un poste sur la Lufira appartiennent à l'expédition Paul Le Marinel; ils sont ici depuis six mois et ont bâti une station sur la Lufoi, un petit affluent de la Lufira et qui vient de l'est. Leur poste est à environ trois journées de la capitale. Le Marinel, ses adjoints et M. Swan, un missionnaire écossais qui les a suivis, sont repartis pour Luzambo sur le Sankuru.

Il y a en ce moment trois missionnaires chez Msiri. Delcommune a, me paraît-il, l'intention de se diriger vers l'ouest, vers le Lualaba, puis de suivre le cours de cette rivière. Il ignore qu'il n'est plus au service de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* et qu'il est passé à celui de la *Compagnie du Katanga*. Les Wasanga déclarent qu'ils ne veulent pas la guerre, mais que leur unique but est d'obtenir la déposition de Msiri, qui se conduit à leur égard comme une brute féroce. M. Legat est au Congo depuis dix ans. Il a servi sous Stanley et possède 40 soldats.

Les missionnaires sont, me semble-t-il, dans une position difficile. Msiri les traite fort mal. La famine sévit dans le pays par suite des guerres contre les Wasanga, qui sont les véritables propriétaires du pays.

VIII. — AU KATANGA.

Arrivée à Bunkeia — Mauvaise impression. — Cruauté de Msiri. — La famille du tyran. — Sa capitale.

Conduite des missionnaires anglais.

14 décembre.

Par pur esprit de destruction et par avarice, le cruel Msiri a ruiné pour tout un temps une contrée magnifique.

Nous sommes arrivés ce matin à 9 h 40 m. à Bunkeia et nous avons campé à proximité de la capitale. M. Crawford, l'un des missionnaires anglais, est venu à ma rencontre.

Ma première impression au sujet de la ville est mauvaise, mais je m'abstiens en ce moment de porter un jugement trop prompt. Je me borne à une simple remarque : nous avons, de prime abord, reconnu le quartier général de Msiri par les

squelettes blanchis fichés au bout de pieux tout autour d'une section de la ville et par une hideuse pyramide de têtes humaines et de mains coupées placée sur une sorte de guéridon rustique à la porte de l'habitation de ce chef.

J'ai longuement causé avec Legat et Crawford tantôt Msiri a été furieux quand il a appris que le premier était venu me voir sans son autorisation, et il s'est mis en tête que cet officier intrigue pour me tourner contre lui. La famine est telle que, offrit-on un trésor, on ne pourrait acheter des vivres : il n'y en a plus. Le bois de chauffage est absent et l'eau est exécrable.

Les missionnaires sont traités par le chef à l'égal d'esclaves noirs : ils ont une peur terrible de lui. Si le roi était déposé, le pays rentrerait aussitôt dans l'ordre, les Wasanga seraient nos amis et l'on pourrait accomplir d'excellentes choses.

Avec l'aide de 150 Boers, les Portugais ont défait et capturé le chef noir du Bihe, qui avait juré de tuer tous les blancs qui lui tomberaient sous la main et qui prélevait de lourds hongos sur les voyageurs. Apprenant ce fait par le marchand portugais Coïmbra, Msiri s'est écrié que jamais un blanc n'oserait se permettre de le ligotter.

Je vois bien que notre premier soin devra être de rechercher une position solide, d'y construire une station et de vivre de viande jusqu'à la moisson prochaine.

Venu le 15 mai, Le Marinel est reparti au commencement de juillet. Delcommune, arrivé le 6 septembre, a parlé haut et ferme à Msiri, puis est reparti le 5 octobre pour le sud après un long séjour dans la station du Lufoi, le poste de Legat. Il est resté une huitaine de jours chez Lukuku, puis est allé vers Tenke via Katanga. Nos courriers sont arrivés ici le 23 novembre. Les fils de Msiri sont Mutanda-Vantu (l'homme qui combat); Chifamina-Chamundu (les deux balles dans le fusil); Chidanika (le vrai fils), lequel a 10 ans; Mafingi, fils de la femme Mahanga, qui s'appelait jadis Chitambo et qui vit au Mkurru.

Mutombo est une femme qui occupe un grand village à l'ouest de Bunkeia; à l'extrême orient de Bunkeia se trouve Muemena, le vieux village. Au nord est Maria, puis plus au nord Chifamina, et à côté de ce dernier Mutanda-Vantu. Le grand village situé au nord-est est Kui-Moloni. A l'entrée de la vallée de la rivière Unkeia, on voit deux villages, dont l'un appartient à Mumoneka, conseiller de Msiri, et l'autre à Muluwavira. Le chef wasanga le plus rapproché parmi ceux en rébellion contre Msiri est Mulawanyama, lequel a été essorillé. Il est établi à deux journées à l'ouest, sur la route du Bihe, sur la route occupée par le chef Basanga qui a saisi le convoi de poudre destiné à Msiri. Le principal conseiller de Msiri est Kasoloka, un Mrima. Les *Mutoni* ou conseillers sont au nombre de cinq : *Mutoni Mumoneka*, *Mutoni Muluwavira*, *Mutoni Kavala* et deux autres.

Les trois missionnaires anglais, en ce moment dans le pays, sont : MM. Crawford, H.-B. Thompson, J.-F. Lane. Le premier est ici depuis un an; le second, depuis quelques mois; le troisième, depuis deux ans. M. Arnot est au Bihe avec M. Faulkner et d'autres. M. Swan est retourné en Europe. Les missionnaires ont construit un poste sur le Lufoi, près de la station de l'État indépendant.

15 decembre.

Hier soir, j'ai obtenu, par mes instances auprès de Crawford, qu'il détermine le senhor Coïmbra, le Portugais, à envoyer à la recherche de Delcommune deux Bihénos, qui informeront l'explorateur de ce qui se passe et le détermineront à revenir en arrière.

La famine est affreuse, nous ne vivons que de viande et de haricots.

J'ai préparé les cadeaux à faire à Msiri pendant notre entrevue de demain. Les voici : Deux ballots de draps, un ballot de belles quatités assorties et un ballot de kanikis et joras mélangés; cinq rouleaux de fils de cuivre; des boutons de cuivre; de grandes quantités d'aiguilles et de fils; six paires de ciseaux; six rasoirs; un assortiment de bijoux valant chacun entre 200 et 250 francs; six sabres-baïonnettes, du modèle usité dans la marine; mon propre sabre; une boîte de perles; du tabac à priser; divers bibelots, le tout valant 6,000 francs. Mais je ne me dissimule pas que le chef ne sera pas satisfait : ce qu'il veut, c'est de la poudre. Plus souvent !... Les trois missionnaires sont venus me voir ce matin. Comme nous étions en train de causer, voici qu'un messenger vint, de la part de Msiri, déclarer à M. Thompson que les missionnaires ne pourront se rendre demain à leur poste du Lufoi, comme ils en ont l'intention, à moins de payer au chef une pièce de drap.

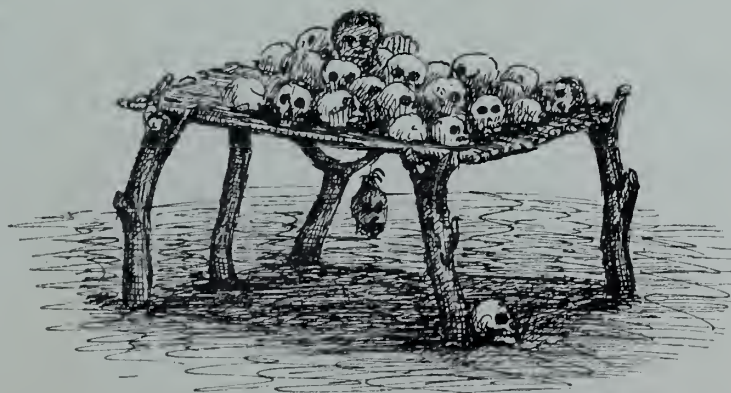
J'ai incontinent conseillé aux missionnaires d'aller se mettre à l'abri derrière le Lufoi avant que le danger sérieux commence. En conséquence, ils se proposent de partir quand même demain matin. Les missionnaires anglais sont responsables du mépris que montre Msiri à l'égard des blancs. Ils ont montré bien trop de faiblesse et de longanimité; Msiri s'en est avantaagé et s'imagine maintenant que tous les blancs sont les mêmes.

Dès maintenant je puis déjà m'apercevoir que les missionnaires vont mettre des bâtons dans nos roues. Cela ne m'empêchera pas de faire tout ce qui m'est humainement possible pour leur venir en aide. Un autre élément de la question, c'est la présence à Bunkeia de deux ou trois conseillers de Msiri, musulmans et gens de la côte. La seule mesure propre à rétablir la paix et la prospérité et de pacifier les Basanga, c'est de déposer Msiri, qui traite ces derniers comme des rien-du-tout.

Ah! si le ciel voulait que je pusse communiquer avec Delcommune et combiner avec lui une action commune!

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Trophée de crânes humains à Bunkeia.

LA VIGNE

C'EST le R. P. Merlon qui, le premier, signala en 1886 l'existence de la vigne sur les rives du Kassai. Depuis lors, cette plante (*Vitis congolensis*) a été retrouvée en différents autres endroits du Congo. Celle du Kassai a des grains d'une couleur violacée sombre, se pressant en grappes très épaisses, du poids de deux à trois livres. Une grappe, cueillie par le missionnaire, pesait non moins de cinq kilogrammes et demi. Le grain est rond et petit, la chair peu forte : il renferme deux pépins assez gros; le jus ne tache pas. Le goût est celui de notre petit raisin noir, mais acidulé, à cause du manque de culture. La tige est une puissante liane, qui du sol où elle se traîne d'abord, dénudée, grimpe parmi les grands arbres dont le feuillage se confond avec le sien.

Cette vigne croît toujours à l'ombre des forêts, et il n'est pas douteux que par une culture intelligente ce produit indigène s'améliorerait notablement, et, par la greffe avec d'autres vignes, cette plante acquerrait des qualités vinicoles.

✻

Dans le haut Ubangi, les officiers belges et M. Dybowski ont également trouvé la vigne. Il en croît, dans ces parages, de trois espèces. L'une d'entre elles a des feuilles assez petites, cordiformes et rappelant la feuille du reparia : le bois est grêle, les sarments très longs, la grappe, arrondie, ne dépasse pas la grosseur du poing.

La seconde est une plante superbe, extrêmement vigou-

reuse; ses sarments ont un pouce de grosseur et les feuilles ont jusqu'à 30 centimètres de diamètre à cinq lobes très profonds, vert foncé sur les deux faces, glabres, avec, inférieurement, les nervures hispides. La pulpe des grains est un peu visqueuse; le fruit a un goût agréable, la plante est extrêmement productive et la fructification est successive. Sur un même sarment, on trouve des grappes absolument mûres et d'autres encore vertes. Les sarments sont en bois mou semi-ligneux, l'écorce est vert foncé flagellée de taches d'un brun noir.

Cette dernière espèce, qui a été décrite par M. J. Dybowski, a des grappes de 30 centimètres de long, de forme conique, à grains semblables à ceux du chasselas rose. Elle croît dans un sol où l'argile se trouve mélangée à un sable siliceux, grossier, ferrugineux. « Il n'est pas douteux pour moi, écrit le voyageur français, que cette vigne donnerait de très beaux rendements. Ce serait là une culture à faire dans la colonie. »

Certaines des vignes du Congo sont absolument li-

gneuses, d'autres semi-herbacées. Ni au Kassai ni sur l'Ubangi, les indigènes n'en connaissent la valeur. Sur l'Ubangi, cependant, ils recherchent le fruit, mais n'en font ni boisson ni vin. Des essais de domestication de la vigne du Kassai se poursuivent dans diverses stations du haut fleuve. On cherche aussi à acclimater des types exotiques, et il ne semble pas douteux que l'on parvienne un jour à fabriquer du vin du Kassai.



La vigne du Kassai. (D'après un cliché de M. De Meuse.)



M. LE CAPITAINE DELPORTE

Né à Tournai le 15 décembre 1844.

Capitaine commandant au 13^e de ligne, adjoint d'état-major. — Professeur à l'École de guerre. — S'embarque pour le Congo, le 6 juin 1890, pour diriger l'expédition scientifique belge. — Mort près de Matadi, le 25 mai 1891.



E. Dujardin

Le gouvernement belge a pris, il y a trois ans, une initiative heureuse et profitable. Il fit voter par les Chambres un crédit pour l'organisation d'une expédition géodésique au Congo.

Il y eut à ce propos un débat bien intéressant. MM. Janson et Houzeau se levèrent pour demander l'organisation d'une exploration scientifique, non pas partielle, mais raisonnée, méthodique, complète, et ils proposèrent des crédits élevés pour la réalisation de leur projet.

Sur la demande du gouvernement, ces crédits furent écartés, non par suite d'un refus, mais pour cause d'inopportunité, le gouvernement désirant proposer plus tard une exploration scientifique générale du Congo. L'idée de MM. Janson, Houzeau et Sabatier est dans l'air et, tôt ou tard — souhaitons que ce soit tôt — elle se réalisera.

Le gouvernement belge confia la direction de l'expédition décrétée par les Chambres à M. le capitaine commandant Delporte, professeur de géodésie et d'astronomie à l'École de guerre.

Ce choix était judicieux. M. Delporte méditait, depuis 1885, une exploration scientifique au Congo, et il s'était distingué par des études astronomiques et géodésiques remarquables; ses observations de latitude et d'azimut, à Lommel et à Nieupoort, l'avaient signalé à l'attention du monde savant.

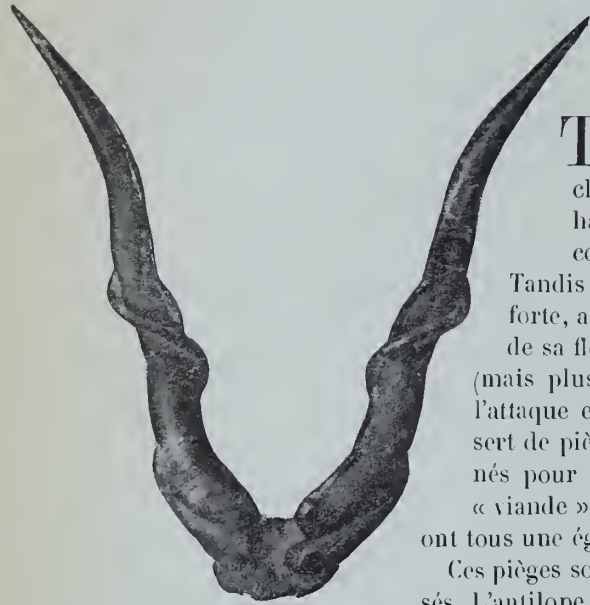
Son plan était grandiose. Il s'agissait d'aller étudier au Congo la déclinaison de l'aiguille aimantée, son inclinaison et l'intensité du

magnétisme terrestre. Ces observations étaient conduites par cheminement sur le périmètre d'une sorte de vaste polygone permettant de tracer sur la carte les lignes d'égale inclinaison, d'égale déclinaison et d'égale intensité magnétique. On pourrait ainsi déduire le tracé de l'équateur d'inclinaison, de l'équateur de déclinaison et de l'équateur d'intensité, trois lignes dont les directions en Afrique étaient restées, jusqu'alors, hypothétiques. En tous les points où seraient faites des observations magnétiques, M. Delporte se proposait de déterminer, par des procédés astronomiques, la latitude et la longitude, afin de fixer la position de ces points sur le globe terrestre. Le polygone que comptait tracer le savant officier partait de Banana, suivait le fleuve jusqu'à Matadi, puis la route des caravanes, empruntait le Congo jusqu'aux Falls, remontait jusqu'à Nyangwe, d'où il allait rejoindre Luzambo, descendait le Sankuru, puis le Kassai, et, repassant par Léopoldville, suivait le tracé du chemin de fer jusque Matadi-Boma.

Delporte put achever une partie de son programme. Il se rendit jusqu'aux Falls. Mais dans cette dernière station il tomba malade, dut reprendre le chemin de l'Europe, et succomba tandis qu'il redescendait la route des caravanes. Le lieutenant Gillis, adjoint de l'expédition, continua l'œuvre de son chef.

Lorsqu'il parlait de son projet d'exploration, le savant officier qui est l'objet de cette notice montrait un enthousiasme de vingt ans. C'était un amoureux de la science; il poursuivait un idéal et il a donné sa vie pour l'atteindre. Il espérait contribuer à l'édification d'un monument scientifique dont sa patrie pourrait être fière à juste titre. Son exemple n'aura pas été inutile. On remarque dans les sphères de la science belge un véritable mouvement qui se dessine pour l'appropriation scientifique de la colonie africaine. Tôt ou tard, les Chambres auront à prendre sous ce rapport une décision, et les travaux de Delporte seront précieux pour l'élaboration du plan général de ce grand œuvre.

LA CHASSE



Cornes de l'Élan
(*Bosclaphus Oreas*).

TOUTES les peuplades du Congo s'adonnent à la chasse et s'y montrent fort habiles. Les unes sont plus courageuses que les autres. Tandis que tel indigène, de race forte, affronte de face l'ennemi, et de sa flèche, de sa lance ou même (mais plus rarement) de son fusil, l'attaque et le combat, tel autre se sert de pièges ou de moyens détournés pour se rendre maître de cette « viande », *nyama*, pour laquelle ils ont tous une égale passion.

Ces pièges sont ingénieux et bien dressés. L'antilope, le buffle ou l'éléphant se prennent au trébuchet, par exemple. Sur le chemin que fréquente d'ordinaire le gibier, une excavation est creusée, assez profonde, au fond de laquelle est fiché un pieu à l'extrémité bien acérée. L'orifice du trou est recouvert de branches et de feuilles, et, lorsque l'animal passe au-dessus, il tombe et s'empale.

Parfois, la fosse est creusée en forme de V; quand le gros gibier y tombe, la tête la première ou le corps en avant, il se débat; plus il fait d'efforts pour se sauver, plus il s'enfoncée, et plus aussi les parois se resserrent, le rivant comme dans un étai: il finit par être étouffé.

D'autres fois encore, les indigènes chasseurs s'enquièrent avec soin du chemin fréquenté par l'éléphant qui se rend, par exemple, à la rivière pour se désaltérer. Ils choisissent, de chaque côté du sentier, deux forts arbres entre lesquels ils placent un chevalet. Au milieu de celui-ci, ils suspendent un gros bloc de bois, de 400 à 450 kilogrammes, muni d'un solide fer de lance. Ce bloc est retenu au chevalet par une liane qui s'en va rejoindre un autre arbre en passant sous le chemin. Lorsque l'éléphant s'avance de son pas pesant, il rompt la liane d'un coup de patte et le bloc, rendu libre, lui retombe sur la tête ou sur le dos, lui brisant l'épine dorsale ou lui infligeant une affreuse blessure.

Pour la garde des trappes, le chef de village place en permanence, à proximité, un esclave. Comme divers chefs s'entendent pour dresser différents pièges, il y a dans la forêt plusieurs esclaves. Lorsqu'un animal est pris ou blessé, ces hommes se réunissent et suivent à la piste la bête jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Alors ils s'en rendent maîtres; les défenses appartiennent au propriétaire du piège, et la viande est partagée entre les divers maîtres.

‡

Chez les Bassongo-Minos, les indigènes établissent à la lisière de la forêt des treillis-haies, faits avec des branches solides ou des piquets et s'étendant parfois sur plusieurs kilo-

mètres. De 50 mètres en 50 mètres, une ouverture est pratiquée, au-devant de laquelle est creusée une fosse analogue à celles que nous avons décrites plus haut. Quand l'animal veut aller en plaine, il vient se butter contre l'enclos. Il longe celui-ci jusqu'à ce qu'il arrive devant une ouverture; il sort alors et tombe dans la fosse. Tous les deux ou trois jours, quelques indigènes font le tour de la haie et procèdent à la « récolte » du gibier prisonnier.

Dans la Mongalla, les chefs de village installent dans la forêt quelques esclaves, qui établissent une plate-forme sur un arbre élevé d'où ils guettent le gibier au passage. Quand passent sous cet abri aérien l'antilope, le buffle, l'éléphant, le noir lui jette une lance acérée et pesante, et le tue ainsi ou le blesse mortellement. S'il n'est que blessé, l'indigène suit la trace du sang et parvient toujours à s'emparer ainsi de la pauvre bête.

Parfois encore le naturel se sert d'un harpon. Une pointe de fer, munie d'une solide corde en lianes, est fixée librement au bout d'un bâton sur lequel s'enroule l'autre extrémité de la corde. Le chasseur guette le gibier au passage, et lorsqu'il est à portée, lui lance le harpon. La pointe de fer reste piquée dans la plaie, le manche se détache et s'embarrasse dans les lianes, dans les branches, dans les longues herbes. L'animal s'épuise par suite de ses efforts pour s'échapper ainsi que de la perte de son sang, et finit par tomber entre les mains de son ennemi. D'autres indigènes, plus adroits encore, chassent l'antilope au javelot, à la lance ou au couteau de jet.

‡

Lorsqu'arrive la saison de la chasse, des villages presque tout entiers s'en vont dans les forêts, souvent à cinq ou six jours de marche du village. Il est nécessaire de se rendre ainsi à de grandes distances des lieux habités, le gibier ne fréquentant pas une certaine zone alentour de ceux-ci. De plus, les indigènes s'en vont en groupes de 100 à 150 hommes, de peur d'une surprise de tribus rivales. Quelques femmes les accompagnent pour faire la cuisine et garder le « pied-à-terre de chasse ». Chaque homme transporte un filet en liane, d'une longueur de 20 mètres environ, sur 1 mètre de hauteur. Ces filets sont placés à même sur des broussailles bordant un carrefour de la forêt, ce qui forme souvent une ligne d'un ou deux kilomètres de filets mobiles.

En dehors de ceux-ci, l'indigène se cache, armé d'un solide épieu. Ses confrères s'en vont au loin faire office de rabatteurs. Certaines tribus emploient même des chiens pour cet objet. On leur place entre les jambes, suspendu par une liane nouée sur le dos, un grelot formé d'un caillou enfermé dans une petitealebasse ou dans un morceau de bois creusé. Ce grelot est destiné à déceler la présence du chien, afin que l'indigène accroupi ne le frappe pas par erreur. On ne le suspend pas au cou du chien, afin d'éviter que celui-ci ne soit pris par le cou dans les broussailles, d'où il ne pourrait se dépitier. Ce

procédé de chasse à la traque s'emploie surtout pour l'antilope des bois. Chassée par les rabatteurs ou par les chiens, celle-ci sort du bois lancée comme un trait et s'empêtre les cornes et les pattes dans le filet. Le chasseur accourt et transperce de sa lance, de son épieu, de son couteau la bête ainsi gênée dans ses mouvements. Une partie des indigènes est pourvue de carniers, au moyen desquels on transporte les pièces au campement. Là, les bêtes sont dépecées, et la venaison est boucanée ou salée.

☆

D'autres fois, quand, dans la plaine, l'éléphant ou des antilopes sont signalés, les indigènes mettent le feu tout autour. Les pauvres bêtes se réunissent au centre, puis, forcées par le feu dans cette retraite suprême, elles foncent dans la fournaise, tentant un dernier effort pour sauver leur vie. Elles se brûlent ainsi les paupières, et, rendues aveugles, errent à l'aventure. On les tue alors facilement.

Pour la chasse à l'oiseau ou au singe, le chasseur noir se pourvoit d'un petit arc léger et de flèches ténues, légères, à pointe empoisonnée. Il se glisse dans le bois et se cache au pied de l'arbre sur lequel piaillent les oiseaux ou bavardent les singes. Silencieusement, il tire ses projectiles que ne décèle aucun bruit précurseur. S'il manque son but, le gibier ne s'effraye pas, car il ne s'est aperçu de rien. Il suffit qu'il touche, même légèrement, le singe ou l'oiseau pour qu'ils tombent foudroyés.

Les territoires de chasse et de pêche sont soigneusement délimités. Chaque tribu sait qu'un territoire borné de telle et telle façon lui est exclusivement réservé, et jamais elle n'empiète sur le territoire de sa voisine. Le contraire est l'occasion d'une guerre, ou tout au moins donne lieu à dommages-intérêts sérieux : livraison des coupables ou paiement d'une amende.

Nous avons parlé plus haut de la chasse à l'éléphant. Il est peu de tribus qui osent affronter le géant de la forêt, et, chaque fois qu'il est attaqué, il n'est pas rare que quatre ou cinq indigènes y perdent la vie.

L'éléphant n'attaque pas l'homme pourtant, et fuit plutôt à son approche. Il ne fonce sur lui que s'il est blessé ou poursuivi de trop près.

M. F. De Meuse, à qui nous devons la plupart des détails de cet article, a cependant eu, à plusieurs reprises, l'occasion de voir l'un ou l'autre de ces pachydermes charger ses rabatteurs : il est à remarquer que chaque fois c'étaient des femelles accompagnées de leurs petits. Parfois aussi des mâles se dévouaient pour permettre aux femelles de s'échapper avec leur progéniture.

Ayant conscience de sa force, l'éléphant ne s'effraye pas facilement, ce qui permet au chasseur de l'approcher de très près, une dizaine de mètres, et de viser avec soin.

Il a la vie très dure et il est assez rare que le chasseur le tue de sa première balle. S'il n'est que légèrement blessé, il prend sa course, brisant tout sur son passage, et fait ainsi plusieurs kilomètres. Mortellement atteint, il ne part pas, va, vient, semblant chercher son ennemi, chargeant dans la direction où il entend du bruit. Gare alors au chasseur novice qui ne connaît pas les habitudes du porteur d'ivoire ! Il ne faut pas suivre la piste trop précipitamment et sans prudence, car souvent l'animal attend caché dans l'épaisseur du feuillage et fond soudainement sur le chasseur. Ce dernier n'a en pareil cas qu'une seule chance de salut, c'est de tirer son coup de feu à bout portant sur la bête, et profitant de la fumée de la poudre, de se jeter à droite ou à gauche et de se laisser choir. Il se peut alors que, par chance, l'animal blessé passe à côté de lui en chargeant sur la fumée.

Si le chasseur veut fuir, il est perdu, car il n'aura pas fait 10 mètres que d'un coup de trompe l'animal l'aura renversé pour le fouler et le transpercer de ses défenses.

Les divers procédés de chasse que nous venons de décrire sont surtout usités dans le haut Congo. Jusqu'ici, ce n'est que dans le bas fleuve que l'indigène se sert d'une façon continue d'armes à feu. Il chasse à l'affût et tire toujours à bout portant avec son flingot armé de morceaux de métal, de pierres ou de gros morceaux de bois pointu.

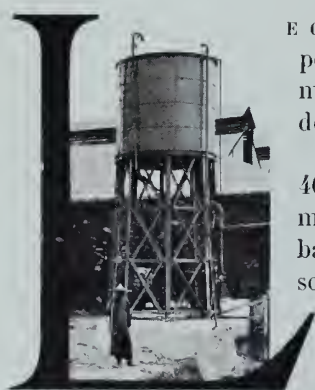


Chasse à l'antilope Hartebeest (*Bubalis Cuama*).



Vue intérieure de la gare de Matadi. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



Le château d'eau.
(D'après une photographie de
M. le capitaine Weyns.)

Le dernier courrier du Congo a apporté à Bruxelles les renseignements suivants sur l'avancement des travaux :

« L'exploitation provisoire des 40 premiers kilomètres a commencé. Afin de ne pas retarder le ballastage de la voie, travail auquel sont employées chaque jour quatre locomotives qui sont constamment en route, il a été décidé de faire tous les transports pour les particuliers le jeudi et le dimanche. Ces jours-là, les trains de ballastage sont garés. Tout le

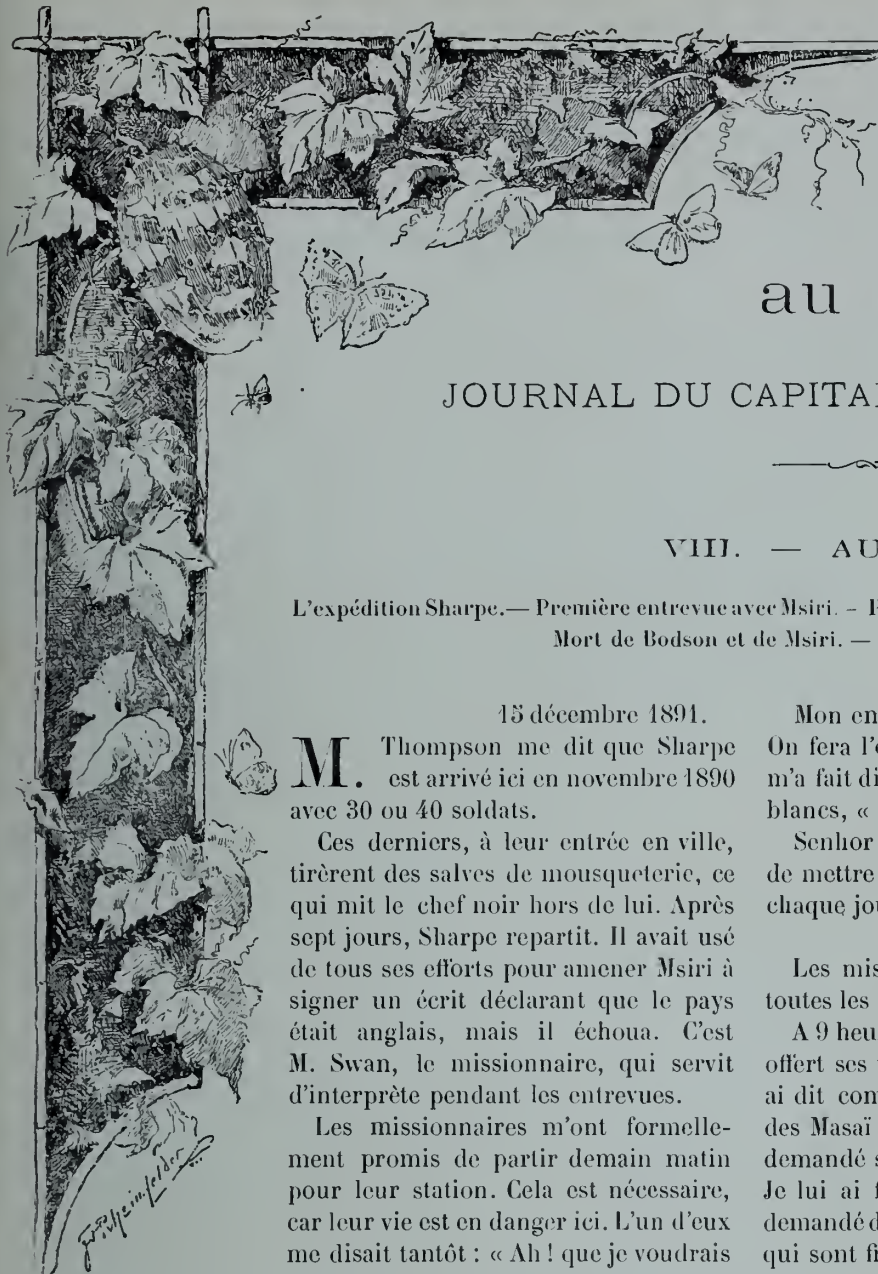
personnel du service de la superstructure s'occupe de mettre la ligne en état, de monter les ponts de la Kibueza et de la Kimeza et de préparer les bâtiments de la gare de Kenge. On espère que, vers le 15 novembre, la plate-forme de la voie sera achevée jusqu'au kilomètre 52. »

A l'heure où nous paraissions, la première section, s'étendant jusqu'à Kenge, doit être prête à entrer définitivement en

exploitation. Pour donner à nos lecteurs une idée de l'avenir qui est réservé au chemin de fer, nous dirons que, dès à présent, l'une des missions établies au Congo estime qu'il faudra, rien que pour son service, 10 wagons de 10 tonnes par mois, soit 1,200 tonnes par an, ce qui représente, d'après le tarif provisoire, une recette annuelle de 84,000 francs pour ce seul client.

A Matadi, les travaux de la voirie se poursuivent avec activité, et déjà la rue principale commence à se dessiner. Le déchargement des steamers qui, au début de l'entreprise, offrait de sérieuses difficultés, se fait, aujourd'hui, dans de bonnes conditions, grâce à la grue à vapeur, qui fonctionne bien, et aux deux grands chalands qui viennent d'être mis en service.

Nous reproduisons, en tête de cet article, une vue intérieure de la gare de Matadi. Elle est prise d'une éminence, en amont par rapport au fleuve. Au premier plan, à gauche, on distingue des traverses mises en tas et prêtes à être expédiées. Un peu plus loin, on aperçoit les magasins à chaux, à la porte desquels un groupe de travailleurs attend l'heure de la paye. Au fond se profilent le château d'eau et les ateliers; à droite, les magasins à vivres.



DE ZANZIBAR au Katanga

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

L'expédition Sharpe.— Première entrevue avec Msiri. — Portrait du roi.— Hideux trophées — Deuxième entrevue.
Mort de Bodson et de Msiri. — La tombe du capitaine Bodson.

15 décembre 1891.

M. Thompson me dit que Sharpe est arrivé ici en novembre 1890 avec 30 ou 40 soldats.

Ces derniers, à leur entrée en ville, tirèrent des salves de mousqueterie, ce qui mit le chef noir hors de lui. Après sept jours, Sharpe repartit. Il avait usé de tous ses efforts pour amener Msiri à signer un écrit déclarant que le pays était anglais, mais il échoua. C'est M. Swan, le missionnaire, qui servit d'interprète pendant les entrevues.

Les missionnaires m'ont formellement promis de partir demain matin pour leur station. Cela est nécessaire, car leur vie est en danger ici. L'un d'eux me disait tantôt : « Ah ! que je voudrais donner ma vie pour l'Afrique ! » Je lui

ai fait des remontrances, lui faisant comprendre que sa mort serait le signal de celle de bien d'autres, et que c'est un sentiment bien égoïste que celui d'être si désireux d'aller au ciel en s'arrachant au danger qu'il y a à prêcher l'évangile dans ce pays.

16 décembre.

J'apprends que les missionnaires ne sont pas partis. Inquiet, je fais courir à leur recherche. Motif de leur hésitation : la pluie qui est tombée la nuit.

Senhor Coïmbra est venu me voir. C'est un homme intelligent, qui, bien que noir, aime d'être appelé homme blanc. Il a déjà fait six fois le trajet du Bihe au Katanga et l'on ne saurait avoir de meilleur témoignage que le sien quant à l'extraordinaire changement qui est survenu depuis peu dans ce pays. Il m'a conté que, il y a trois ans, on comptait dix villages où l'on n'en voit plus qu'un seul maintenant; que les montagnes situées au sud-ouest étaient, il y a quelques années à peine, couvertes de villages florissants : aujourd'hui, il n'y en a plus un seul. La cruauté de Msiri a causé l'exode de la plus grande partie de la population.

Mon entrevue avec lui est fixée à demain de grand matin. On fera l'échange du sang, tel est le désir du grand chef, qui m'a fait dire de ne pas prêter l'oreille aux racontars des autres blancs, « tous mauvaises gens ».

Senhor Domingo est venu me voir ce matin, me suppliant de mettre fin aux boucheries d'hommes qui se poursuivent chaque jour.

17 décembre.

Les missionnaires sont enfin partis pour la Lufoi, malgré toutes les menaces du Néron au petit pied.

A 9 heures, a eu lieu l'entrevue avec le chef. Je lui ai d'abord offert ses présents. Je n'ai pas gazé les choses avec lui. Je lui ai dit comment l'Uganda, l'Unyoro, l'Unyamwezi et le pays des Masaï étaient tombés au pouvoir des blancs, et je lui ai demandé s'il savait que le roi du Bihe était dans les chaînes. Je lui ai fait des reproches sur sa brutale cruauté et lui ai demandé des explications au sujet des têtes à moitié desséchées qui sont fichées au bout des pieux rangés autour de son village. J'ai ajouté que toute la contrée était dans un état de désolation complète grâce à ses procédés barbares, que c'est à lui que sont dues la famine et la mort qui planent au-dessus de cet infortuné pays, que c'est lui qui a chassé de leurs maisons et de leurs champs les populations épouvantées. « Qui donc oserait encore cultiver ? Voilà ce qu'est devenue cette opulente région dont on parlait tant ! Un « puissant » chef n'est même pas capable de me fournir une poignée de farine ! J'ai rencontré sur ma route de nombreux chefs autrement plus puissants que toi ! Tu n'es qu'un chef subalterne, très mauvais et haï de ses sujets. Tu dois changer ta manière d'agir si tu veux devenir mon ami. »

Il me répond :

« Je désire que tu sois, avant tout autre blanc, mon ami. Les autres blancs sont mauvais et chercheront à te prévenir contre moi, à mentir sur mon compte, alors que je suis bon, tandis que les Basanga sont mauvais. »

Je m'avance alors vers lui, et le regardant bien en face, je lui dis :

« Je n'ai besoin du témoignage d'aucun autre blanc pour être fixé sur ton compte. Combien de têtes y a-t-il donc sur

les perches de ton quartier, certaines d'entre elles fraîches de cinq jours? Qu'as-tu fait des Wanyamwezi, toujours si doux et si tranquilles? Où sont les vivres dont ce village devrait regorger? Réponds à ces questions, et alors il sera prouvé que tu es l'auteur responsable de toutes ces calamités. »

Me retournant alors, je m'adresse au peuple assemblé :

« Est-ce vous qui demandez que l'on vous coupe la tête? Désirez-vous, oui ou non, pouvoir planter en paix vos maisons, élever vos enfants et vivre tranquilles? Si oui, je suis prêt à vous venir en aide! »

Msiri, tandis que je parlais avec tant d'audace, tremblait de rage et me menaçait de voies de fait. Je n'en continuai pas moins, et je lui signifiai que ses accès de rage ne me faisaient pas peur.

L'entrevue se termina par des déclarations faites par le chef sur un ton plus doux :

« Ce pays est à toi; tu es mon *Munungu* (Dieu); fais ce que tu crois être pour le mieux et reste mon ami! »

Je lui répondis que je voulais bien consentir à être son ami, mais à la condition que les sacrifices humains cessent immédiatement.

Il y avait environ 150 personnes présentes, et six ou sept des femmes du chef. L'une de celles-ci était vraiment fort belle, avec des traits réguliers et jolis, et certes la plus belle femme que j'aie encore vue à l'ouest du Tanganika.

Une première palissade entoure la ville, puis une seconde, contenue dans la première. On a ainsi deux quartiers de la ville. La palissade intérieure protège la résidence de Msiri et est en bon état. La palissade extérieure est peu solide. La résidence du roi est faite en pisé et a été édifiée par des Wangwana de la Mrima (côte), venus par la route de Kilwa. La grand-place est propre mais envahie par les herbes, et le nombre d'hommes adultes qu'on rencontre est minime. Les huttes sont rondes, avec des toits de chaume, conformément au type connu.

Msiri portait une robe de femme, faite avec des morceaux rouges et blancs de kaniki, de flanelle et de coton. Il avait le collier de coquillage, marque de la souveraineté suprême, s'était saupoudré la figure avec de la farine et avait fixé des plumes dans ses cheveux.

Pour autant qu'on puisse le juger sous la couche de farine dont il avait masqué son visage, il a des traits pleins d'une cauteleuse sournoiserie. Son rire évoque le souvenir des têtes humaines, vertes et grimaçantes, qui forment des chapelets au haut des piquets de la ville. J'ai compté cent de ces hideux trophées. Certaines de ces têtes conservent encore l'expression qu'elles avaient au moment de la mort, offrant un lugubre et fantastique témoignage de la cruauté et de la barbarie du chef.

Tandis que chacun s'en venait saluer ce dernier, on pouvait constater l'état d'abjecte terreur dont était possédé le malheureux admis à ce périlleux honneur.

16 décembre.

Legat m'apprend que Msiri a passé la nuit au village de Maria, menant grand tapage et dans une colère affreuse, déclarant que Legat m'avait entraîné contre lui, et que l'incendie qui a suivi l'explosion survenue lors de l'arrivée de Le Marinel, incendie qui a détruit le cadeau à lui destiné par le roi des Belges, était un incendie expressément allumé.

Le vieux rusé est en train de comploter quelque chose. Moi, de mon côté, je ne laisse pas échapper une occasion de répéter

à ses gens que, s'ils se tiennent trop près du roi, leurs têtes ne tarderont pas à surmonter les piliers du boma, et je distribue libéralement les *bakshish* (pourboires) pour me faire des amis.

Si, après une seconde entrevue, je puis arranger les choses d'une façon sortable, j'irai sur la Lufira, où il y a de la viande.

Bunkeia est à cheval entre deux collines qui commandent le Kwikuru (capitale) et ne portent aucun ouvrage défensif. Les collines commandent absolument toute la ville. L'Unkeia, petite rivière, longe la ville, mais, à la saison sèche, les habitants doivent aller chercher très loin l'eau potable. Il en résulte que, se lavant très peu, ils sont très sales.

Autour du boma du chef, fait en pisé et pourvu de deux portes, sont situées les cases des femmes et des serviteurs. Ces huttes, bien séparées les unes des autres, ne pourraient être incendiées qu'à la faveur d'un vent propice. Deux palissades mal entretenues entourent le tout.

Maria, la mulâtresse, habite à un quart de lieue de Bunkeia. Msiri l'a menacée, hier encore, de lui faire couper le cou si elle montrait encore de l'amitié aux blancs.

J'ai reçu la visite de Tharaia ou Chikako, l'un des partisans de Msiri. Je lui ai dit d'avoir soin de sa tête, car si elle restait trop longtemps à portée de Msiri, elle tomberait. Il est parti effrayé. C'est, je pense, un frère de Msiri et de Likuku.

Masire, sœur de Msiri, est venue me voir avec son mari, M'Koma Ngombe. Elle est originaire de l'Ugaranganze.

L'horrible nain du chef est aussi venu. Il est natif du Lunda, à l'ouest du Lualaba.

19 décembre.

Il a plu cette nuit. Msiri m'a fait savoir qu'il me recevrait à 2 heures de l'après-midi.

J'ai reçu la visite de Mkanda Vantu; je lui ai fait sentir quel être féroce et brutal est ce Msiri. Ce garçon est d'une ambition démesurée.

A 2 heures du soir, j'ai fait visite à Msiri. Il m'a fait un long et incohérent récit de la façon dont il est devenu maître de ce pays; il a chassé les Wasanga et il les maudit comme cause de la guerre et de la ruine du pays. « Tu es, a-t-il ajouté, le seul blanc qui me reste comme ami. » Delcommune, a-t-il dit ensuite, s'est enfui par peur.

J'ai répondu que lui, Msiri, est le seul auteur responsable de la guerre qui sévit, et qu'il n'est certainement pas devenu maître du pays pour en massacrer les populations. « Tu es mauvais et ton peuple te hait. Quant à Delcommune, tu as menti: il est parti parce que tel était son bon plaisir. »

Msiri prit alors de nouveau la parole et se mit à discourir pendant une longue heure. Une ou deux fois, il eut des accès de colère, mais chaque fois qu'il élevait la voix, je haussais plus encore la mienne.

Après trois heures de débat, je lui ai dit que, puisqu'il est mon ami et que je vais, sous peu, me rendre à la Lufira pour y abattre le gibier devenu nécessaire à mon ravitaillement, il devait accepter le drapeau et l'arborer, afin de montrer aux Wasanga que je suis son ami. Il me répondit: « Non, je m'y refuse, car je veux auparavant juger si vous êtes réellement mon ami. »

Après une nouvelle discussion qui dura une demi-heure, il me promit d'arborer le drapeau demain, quand j'aurai fait l'échange du sang avec son frère Kikako. Je répliquai que cela ne peut me convenir. Finalement, la brume s'approchant, il

se lève pour se retirer dans sa demeure. Je lui dis alors : « Bon ! puisqu'il en est ainsi, je vais me passer de toi et arborer moi-même le drapeau. »

Prenant alors avec moi un piquet de 20 hommes, je fais arborer le drapeau sur une colline voisine du village. Cet acte d'autorité ne provoque aucun désordre, et toute la nuit nous allons nous tenir sous les armes, prêts à tout.

Le roi a quitté sa résidence et s'est retiré dans un village distant d'une heure d'ici.

20 décembre.

Msiri s'est enfui pendant la nuit. Le drapeau continue à flotter sur la colline où nous l'avons placé.

Après avoir vainement tenté de me mettre en rapport avec le chef, je me suis mis en marche vers le village de Maria.

J'ai ensuite envoyé une troupe de 100 hommes, sous le commandement de Bodson et de Bonchamps, avec la mission de décider Msiri à venir me trouver et, dans le cas où il s'y refuserait, de s'emparer de sa personne.

Bodson et Bonchamps sont partis à 11 h. 50 m. pour Maiembe, où se trouvait le chef avec 415 fusils. Ils ont divisé leurs forces. Bodson se rendit avec 20 hommes au centre du village pour y avoir une entrevue avec Msiri et Bonchamps attendit au dehors avec le reste de la troupe, prêt à accourir au premier signal. Msiri avait, cela est évident, tout préparé pour s'emparer de l'homme blanc et était entouré de 60 hommes armés, dont plusieurs avaient le doigt sur la gâchette du fusil, prêts à tirer. Le chef portait le sabre que je lui avais offert.

Après avoir palabré quelque temps, le capitaine Bodson déclara à Msiri qu'il devait l'accompagner pour venir me voir. S'il ne voulait le faire de gré, il le ferait de force.

Le chef répliqua : « Non, je ne veux pas venir », et en même temps il tira son sabre, ce qui était un signe convenu avec les conjurés. Au même moment, un homme assis près de Msiri leva son fusil, mettant Bodson en joue. C'était le fils du roi, tué un peu après. Voyant cela, l'énergique officier belge tira son revolver et en déchargea deux coups dans la poitrine du roi, sur lequel Ilamadi, un chef de brigade de la compagnie n° 2, tira un coup de fusil à son tour. Msiri tomba mort sur le coup. Mais au même moment Bodson reçut une balle dans le ventre. Pauvre garçon ! La balle se logea dans le bassin, perfora la vessie et fit d'affreux ravages. Il fut transporté en hamac au camp, souffrant le martyr. Le soir même, il mourut.

Msiri n'est plus, son corps est dans notre camp, mais cela nous coûte la vie du malheureux Bodson !

De nombreux coups de feu ont été tirés et, resté au camp, j'avais grand peur de voir l'action se généraliser et notre troupe coupée en deux si l'on attaquait le camp. Heureusement, Msiri était si détesté par ses sujets que presque aucun de

ceux-ci n'est accouru à son secours, chacun se tenant tapi dans sa demeure pour voir la tournure que vont prendre les choses. Tout le monde a compris que notre intention n'était de combattre que jusqu'au moment où nous aurions réussi à prendre Msiri.

Bodson est mort, mais il a délivré l'Afrique de son plus cruel tyran. Ça été une de ses dernières paroles. La dernière a été, au moment d'exhaler son dernier soupir, le cri de : « Vive le Roi ! ».

C'était un soldat des pieds à la tête, plein d'initiative et d'énergie, dévoué aux intérêts de l'expédition. Jamais il n'a raisonné, fût-ce une seconde, le moindre ordre que je lui ai donné : sitôt l'ordre donné, il était exécuté. C'était un garçon pratique, sachant faire son parti de tout et se tirant toujours d'affaire. L'expédition et l'armée belge ont perdu un officier de valeur dans un moment des plus critiques.

Tout est dans le désordre le plus complet. Je ne peux faire qu'une chose en ce moment : tenir mes hommes en mains et les garder au camp.

21 décembre.

Tout le monde s'est enfui, à l'exception de Chamundu, qui est venu me voir. Je lui ai dit que Msiri étant mort, je ne tenais pas à me battre et que mon seul désir était de voir la paix et la prospérité revenir dans le pays. Je lui ai remis le corps de Msiri pour le faire enterrer et j'ai fait inviter Mulumanyama à venir me voir.

Bodson a été enterré avec toute la solennité possible ce matin, à 11 heures. Le corps était enveloppé de couvertures et de draps. C'est le docteur qui a creusé la tombe à la base des collines situées à près de 182 mètres derrière le village de Maria. Le corps a été porté par les chefs des compagnies 1, 2 et 3. Arrivé au lieu de sépulture, j'ai fait présenter les armes aux Askaris, tandis que l'on comblait de terre la cavité sépulcrale où repose désormais notre pauvre ami.

Nous avons dressé une croix provisoire à la place où repose la tête. Nous avons l'intention, quand nous aurons un peu plus de temps, d'élever un cairn (amas de pierres), avec une grande croix, à cet endroit.

Legat nous a quittés hier soir, à 10 heures. Il se rend à la Lifoï. Par surcroît de précautions, il prend 10 de mes hommes avec lui. Il espère atteindre sa station cette nuit.

J'ai écrit aux missionnaires de rallier la station de l'État, jusqu'à ce que le pays devienne plus sûr, et j'ai fait rétrograder ma colonne jusque dans un village indigène situé à un kilomètre du village de Maria. Je compte bâtir une station provisoire pour attendre la maturité des moissons, d'ici trois mois. De là, je rayonnerai, faisant de petites expéditions afin de me rendre compte de la configuration du pays.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Le capitaine Bodson.



Le marquis de Bonchamps.



LE CHIEN

Le chien du Congo est, en général, un être chétif, malingre, nauséabond, qui semble avoir conscience de sa déchéance. Toujours triste, sans ces élans de joie et de gaieté qui distinguent son congénère d'Europe, on dirait qu'il pleure sans cesse un vague passé de gloire, dont ce dégénéré paraît avoir gardé l'instinct.

Il semble avoir perdu ces belles qualités de soumission, de courage et de dévouement dont le compagnon de l'homme, — « la plus belle partie de l'homme », a dit un philosophe chagrin, — est le type dans nos pays. En général, les noirs n'utilisent leurs chiens que pour les engraisser et les faire servir d'aliment fort prisé par eux. Pour l'engraisser, ils le nourrissent de déchets de table et d'autres aliments encore moins nobles dont ils sont très friands.

Il a la taille du renard; sa robe est d'un jaune fauve. On en rencontre quelquefois ayant une robe jaune tachée de blanc, ou bien de couleur noire et feu. Le poil, presque ras sur le corps, est demi-long sur la queue; le museau est pointu, les yeux petits, les oreilles dressées demi-longues et la queue est en partie enroulée sur l'arrière-train en forme de tire-bouchon.

Le crâne est plus massif que celui du renard; la boîte cérébrale plus développée, le front fuyant. Il a les arcades zygomatiques plus développées que nos chiens d'Europe. Les incisives sont en fleur de lis; les canines, assez peu développées. Les prémolaires sont assez accentuées et les vraies molaires indiquent les tubercules, et les cuspidés sont prononcées comme chez les chiens que nous connaissons à l'état sauvage. Les crocs ont une certaine ressemblance avec ceux des chiens de même taille qui vagabondent dans les rues de Constantinople, où ils rendent de si grands services pour le nettoyage de la voirie. Au Congo, on le verra plus loin, ils remplissent un rôle analogue.

Autre affinité avec les races sauvages: le chien du Congo n'aboie jamais, il hurle. C'est un être craintif et hargneux, qui a une vive répugnance pour l'eau. Cette crainte est due aux nombreux sauriens qui pullulent dans les rivières. Quand il s'approche de l'eau pour se désaltérer, c'est avec de multiples précautions, avec prudence, et jamais il ne se hasarde à y pénétrer. Il a une peur instinctive du blanc. Quand un Euro-

péen paraît dans un village, le chien congolais fuit en grinçant des dents et en hurlant lamentablement. La seule vue d'un visage pâle lui fait l'effet d'un épouvantail. Habitué à ne voir que des noirs, les blancs lui semblent des êtres fantastiques et dangereux qui lui inspirent une terreur irréductible. Jamais il ne se lie d'amitié avec le chien que le voyageur d'Europe a amené de son pays. Chose curieuse d'ailleurs, le chien d'Europe montre à l'égard de son « frère noir » un mépris souvent fort amusant. Il le pourchasse, jamais longtemps pourtant, se contentant de le tenir à distance comme il sied à un être inférieur et dégradé.

Ce n'est cependant pas un être inutile que le chien du Congo. Il rend des services signalés à ses maîtres, en échange de la maigre pitance qu'ils lui allongent parcimonieusement chaque jour. Il résout la question du « tout à l'égout » et fait office à la fois d'employé et de récipient de la ferme des boues.



Chien des Niams-Niams.

Le chien-aliment est soumis, avant d'être mangé, à de terribles tortures. Quand il est gras à point, on lui rompt les quatre membres et on le laisse gisant et gémissant pendant de longues heures. Cette pratique est usitée par les naturels pour d'autres animaux comestibles et, chez les anthropophages, pour l'homme destiné à être mangé.

Les noirs prétendent que la douleur rend la viande plus tendre. Le chien est mis souvent ainsi, après de longues souffrances, tout vivant sur le feu, sur lequel on le retourne pour brûler tous les poils, puis on retire la pauvre bête, morte, et on la partage entre tous les amateurs qui y ont droit.

Le chien s'appelle partout au Congo le *mpoa*. Il est susceptible d'attachement cependant, mais pas à la façon d'un être dévoué et bon. C'est plutôt la reconnaissance qui le fait agir. Il est attaché non tant à son maître qu'à l'habitation de celui-ci, où il trouve la misérable nourriture dont il se contente. Il est, au reste, bafoué et maltraité par tout le monde. Dans notre article sur la chasse qui paraît en même temps que celui-ci, on peut voir que certains indigènes emploient leurs chiens pour la chasse. Ces bêtes-là acquièrent un certain flair. Comme de juste, les bons chiens, qui savent chasser, sont mieux soignés. Il en résulte qu'ils ont meilleur air que leurs congénères, mais ils n'en restent pas moins des créatures dégénérées et tristes éternellement.

LE COMMANDANT

REGNAULT DE LANNOY DE BISSY

Né en 1844. — Chef de bataillon du génie à Épinal.

Fait un premier séjour en Kabylie (1869). — Deuxième départ pour l'Algérie (1873). — Prend part aux travaux d'El-Goléah et à ceux de Tébessa. — Attaché au service géographique de l'armée, à Paris (1881-1889).



PARMI les travaux cartographiques considérables qui ont vu le jour dans ces dernières années, figure la grande carte d'Afrique au 2,000,000^e, connue dans le monde géographique sous le nom de *Carte d'Afrique de de Lannoy de Bissy*. C'est un monument de première valeur, auquel, seule, peut être comparée la *Spezial Karte von Afrika*, au 4,000,000^e, d'Habenicht.

L'officier qui a attaché son nom à cette œuvre est l'un des plus distingués de l'armée française. La considération dont il jouit à l'étranger, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, est grande. Chaque fois que son nom est cité dans l'un ou l'autre recueil savant, on trouve à côté la preuve de la grande et sympathique autorité dont il jouit.

Comme militaire, le commandant de Lannoy fit ses preuves au service de son pays dans plusieurs missions qu'il termina à son honneur; comme cartographe, il porte l'un des noms les plus connus de France.

Un de ses premiers travaux cartographiques fut, en 1873, le lever du plan de l'Oasis d'El Goléah. Une réduction de cette carte parut en 1876, dans le numéro de juin de la *Société de géographie* de Paris, et le plaisir qu'éprouva l'auteur en voyant le prix que le monde savant attachait à ses travaux contribua beaucoup à fixer plus complètement son attention sur l'Afrique. C'est un chercheur doublé d'un érudit, et les revues savantes ont maintes fois fait un juste éloge de la méthode pleine de clairvoyance et de saine critique avec laquelle, dans ses rédactions, il sait coordonner les renseignements de diverses sources, mis à sa disposition.

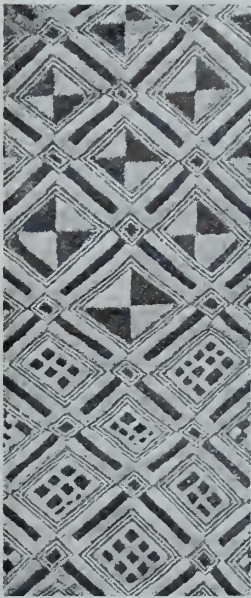
M. le commandant de Lannoy de Bissy a fait beaucoup, dans sa patrie, pour la diffusion des sciences. Il a notamment compris combien sont utiles et nécessaires à un peuple les notions géographiques et la mise à la disposition du public d'instruments faciles à lire, aisés à manier et clairs dans leurs annotations. Rien n'élargit les idées et les horizons, rien n'excite le désir de savoir et d'apprendre comme la connaissance de la géographie, de cette science dont on peut dire qu'elle est comme la synthèse de toutes les autres. Les Anglais et les Allemands se sont, depuis longtemps, rendu compte de cette vérité, et cette habitude du déplacement, instrument de leur fortune, ce goût des voyages, cette aptitude commerciale qui les distinguent, sont certes le résultat de leurs études rationnelles et méthodiques. M. de Lannoy de Bissy est la vivante démonstration de cette vérité. Les voyages et les connaissances qu'il possède à un si haut degré en ont fait un esprit éclectique, large et érudit, sachant rendre justice aux autres peuples et, par là même, possédant une impartialité et une équité qui sont une force de plus chez un homme de science.

Mais si nous lui consacrons aujourd'hui une page dans la collection de nos biographies congolaises, ce n'est pas tant pour vanter les mérites du cartographe éminent, du géographe compétent et consciencieux, que pour rendre hommage à la savante impartialité de l'écrivain et du conférencier, qui, chaque fois qu'il en a eu l'occasion, n'a pas manqué d'adresser aux naissantes entreprises coloniales des Belges une attention flatteuse, un mot aimable, des appréciations empreintes de la plus vive sympathie.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukeney.

LES TISSUS INDIGÈNES



Étoffe avec dessins en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru.

LES indigènes congolais n'ont pas attendu l'arrivée des Européens pour se confectionner des pagnes et des nattes souvent fort artistiques, avec des fibres végétales, des lianes fines et souples, des herbes solides. Toutes les tribus n'ont pas une égale adresse dans la confection des tissus, et ceux-ci forment même, dans certaines régions, une sorte de monopole de fabrication pour des peuplades qui vendent leurs fabricats et en tirent de grands profits. C'est surtout dans le Kassaï que l'on confectionne, avec beaucoup d'art, des étoffes faites d'écorce battue, de fibres végétales ou d'herbes tressées.

M. F. De Meuse, qui a parcouru tout l'immense territoire de l'État du Congo et en a rapporté d'intéressantes collections, nous a fourni de nombreux renseignements que nous

utilisons au cours de cette notice.

Chez toutes les populations sauvages du centre de l'Afrique, l'homme arrivé à l'âge de la puberté porte un vêtement souvent très rudimentaire, mais cependant suffisamment grand pour lui ceindre les reins. « J'ai pu remarquer partout, nous écrit M. De Meuse, au cours de mes voyages au travers des différentes tribus du haut Congo, ce même souci de la pudeur chez les hommes.

« Il n'en est pas de même pour le sexe faible, car dans beaucoup de localités la toilette de la femme est des plus rudimentaires et se compose uniquement soit d'un bracelet ou collier, ou bien encore d'une ceinture composée d'un simple cordonnet. »

Il est à remarquer que parmi les peuplades où la femme expose ainsi sa nudité, l'art et les goûts artistiques sont très peu développés. Ces tribus étant cannibales et guerrières, il semble que l'état constant de guerres intestines où elles vivent ne leur ait pas assuré la quiétude suffisante pour s'adonner à l'art de tisser comme font d'autres populations; aussi leur vêtement se compose-t-il seulement d'étoffes faites de l'écorce d'un ficus.

La fabrication de ce tissu est des plus simples. L'écorce

prise à l'arbre est divisée en deux parties dans le sens de son épaisseur, la partie extérieure est rejetée et celle touchant l'aubier est soumise à un battage fait au moyen d'un pilon de bois ou d'ivoire. Ainsi battue, l'écorce s'allonge et les fibres acquièrent une grande souplesse. Les diverses parties d'écorce assouplie sont cousues ensemble au moyen d'une aiguille de fer et d'un fil fait d'une fibre très ténue.

Quelques tribus telles que les Yèles-Yèles et les Batua, peuplades excessivement sauvages habitant les grandes forêts, où elles se livrent exclusivement à la chasse, portent comme vêtement des peaux d'animaux mégissées de la façon suivante :

La peau fraîchement enlevée à l'animal est étendue et enduite de potasse (cendre de bois); trois jours après cette première opération, elle est soumise à une série de grands lavages et foulée jusqu'à ce qu'elle ait atteint la souplesse voulue.

Le vêtement de ces naturels est, du reste, fort sommaire; il se compose d'un simple morceau de ce cuir grossier passant entre les jambes et retenue à la ceinture par un cordonnet.



Comme nous le disons plus haut, les peuplades tissant des étoffes sont assez nombreuses; vers la côte, cependant, depuis l'introduction des cotonnettes européennes, cette fabrication se perd, les indigènes trouvant plus faciles de se procurer leurs étoffes à la factorerie voisine, où ils trouvent des tissus de grande largeur, alors que leur métier ne permet que la fabrication de fragments de la dimension des fibres, soit 75 centimètres.

Le métier à tisser des indigènes du Congo repose sur le même principe que les nôtres : à peu de chose près, c'est l'ancien métier de nos pères. On pourra s'en convaincre en examinant la gravure qui accompagne cet article.

Les étoffes sont confectionnées avec les fibres des feuilles du palmier élaïs et de différents palmiers raphia.

C'est principalement aux femmes qu'incombe le soin de préparer et de diviser ces fibres, opération qui se fait au moyen du couteau et qui exige une patience inaltérable. Il s'agit, en effet, de les diviser, au moyen de la pointe du couteau, en fils de la grosseur des nôtres. Le tissu est de plus ou moins bonne qualité, d'après l'épaisseur des fibrilles. Les Bateke font des fils tellement fins que leurs étoffes ont le toucher de la soie de Chine.

L'opération du tissage proprement dit est faite par l'homme : placé sous l'auvent de la hutte ou sous un hangar ouvert

construit à cet effet, le métier est tendu verticalement. Assis sur une bûche de bois, le tisserand fait passer sa navette de droite à gauche entre les « fils » de fibres qui forment la chaîne. Au moyen de la navette elle-même, qui est de la même largeur que la chaîne, il tasse chaque trame au fur et à mesure qu'elle passe. Le croisement des fils est opéré de la même manière que dans nos tissus des Flandres. Les indigènes montrent une incroyable dextérité et tissent très rapidement. Ils parviennent même par des changements spéciaux de la trame à produire des dessins dans leurs étoffes.

Ils ont quatre teintes à leur disposition : le noir, le rouge, le brun et le jaune, couleur naturelle de la fibre. Le noir est obtenu de deux manières : on enfouit l'étoffe ou les fibres dans une argile noire qu'on rencontre dans certains marais et on les y laisse séjourner pendant quelques jours. On les teint de la même nuance, en les faisant bouillir dans une eau où l'on a mis macérer des feuilles d'un arbrisseau très commun dans toutes les régions et que les indigènes appellent le *gâié*. Selon le degré de teinture qu'ils veulent obtenir, les indigènes répètent plusieurs fois cette opération.

La teinture rouge est donnée par le *Pterocarpus santalinoides*, assez commun dans l'Afrique équatoriale. Cet arbre n'a de propriété tinctoriale que lorsqu'il tombe en vétusté. Les indigènes le récoltent alors, le réduisent en poudre et le font bouillir avec les objets à teindre. Grâce à la grande quantité de tannin que contient cette essence, la teinture est très fixe. C'est le même bois qui donne la poudre rouge ou *takula*, usitée pour les tatouages, la peinture de guerre et les diverses cérémonies indigènes. Au moyen de ce rouge mélangé au noir, les naturels obtiennent une teinte lie de vin, très jolie à l'œil.

Très peu de tribus impriment leurs étoffes. Chez quelques-unes, cependant, on se livre à cette pratique. Toujours les impressions sont simples, représentant des lignes brisées, des losanges, des carrés, des triangles. Ils obtiennent ces dessins en tamponnant la pièce avec des sortes de brosses faites de grosses fibres. Les Bassongo-Minos du Sankuru, les Bassimba et les Bekoma de la haute Lukenye fabriquent des tissus vraiment remarquables. Ils en produisent qui sont absolument

analogues à nos velours frappés. Pour réussir, avec leurs moyens primitifs, à atteindre une telle perfection de fabrication, il faut une grande habileté de mains et une patience de nègre, c'est-à-dire à toute épreuve.

Voici comment ils procèdent : Quand le tissage est achevé, l'étoffe est livrée aux femmes. Celles-ci commencent par y broder des cordonnets noirs, blancs, rouges, en passant l'aiguille, non au-dessous du fil de l'étoffe à broder, mais dans le corps même de ce fil. Tantôt ces cordonnets sont isolés, tantôt ils sont juxtaposés. Dans ce dernier cas, une fois la broderie faite, on passe à la surface des couteaux tranchants comme des rasoirs, on tond ainsi délicatement les fils brodés qui donnent à la suite de cette opération l'apparence du velours. Les dessins, très variés, sont toujours linéaires. Le relief a la forme pyramidale.

Ce travail demande énormément de temps et les étoffes ainsi fabriquées ne s'emploient guère que pour des cérémonies ou comme linceul.

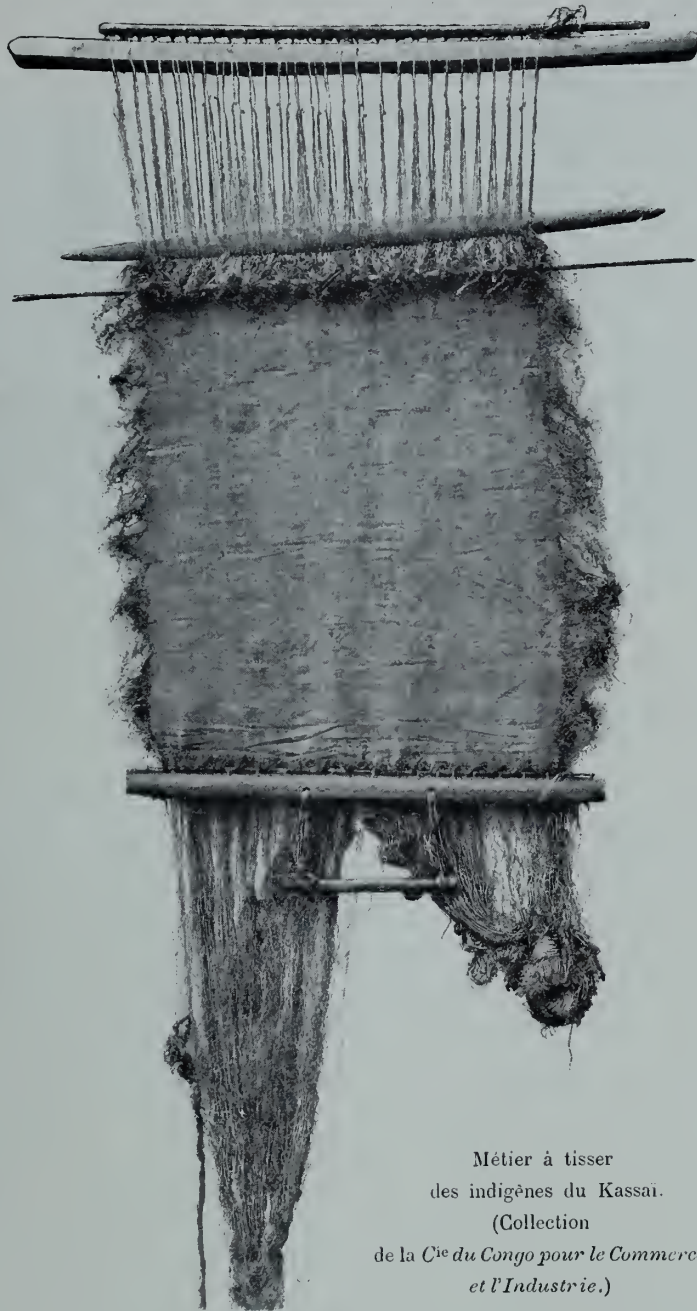
Chez les Bassongo-Minos, les Bekoma et les Bassumba, quand un chef aimé meurt, chaque individu du village offre comme présent mortuaire un ou plusieurs de ces tissus riches. Le défunt a ainsi suffisamment de richesses pour se présenter dans le royaume des esprits. Quelques grands chefs portent des habillements brodés, mais c'est un privilège exclusif; le commun des mortels ne revêt que des tissus simples. Chez ces populations, le vêtement consiste en un tour de hanche, retenu par une ceinture en cuir.

En fouillant la tombe d'un grand chef des Bassumba au village de Bariku, M. F. De Meuse a déterré des étoffes brodées ayant nécessité le travail de

toute l'agglomération pendant deux ans. En général, cependant, l'indigène ne s'occupe du tissage qu'à ses moments perdus. Il ne s'astreint pas d'une façon ininterrompue à ce travail de patience.

Seules ces populations fabriquent des étoffes de coton. Elles cultivent le *gossypium* et leurs cotonnettes sont, non tissées, mais crochetées avec des crochets de bois, par le même procédé que celui qu'emploient chez nous les dames et les demoiselles. Les crochetés sont à dessins, mais toujours d'une couleur uniforme.

(A continuer.)



Métier à tisser
des indigènes du Kassai.
(Collection
de la C^{ie} du Congo pour le Commerce
et l'Industrie.)



Dans le massif de Palaballa. Le kilomètre 16 de la voie. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

UNE dépêche arrivée cette semaine à Bruxelles a annoncé que le chemin de fer du Congo avait été inauguré, à l'exploitation définitive, le 4 décembre. Un service régulier est organisé depuis cette date sur les quarante premiers kilomètres de la voie, de Matadi à Kenge.

Provisoirement, il est créé un train régulier faisant la navette entre ces deux points; il part de Matadi à 7 heures du matin les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, et de Kenge les mardi, jeudi et samedi. Il a un horaire qui fixe les heures de passage aux différentes stations et haltes.

Une station intermédiaire est établie à Palaballa, au kilomètre 17; des haltes de garage se trouvent : aux échelles, au pont de la Mpozo, à Matadi-Mapembe et à la rivière Mia.

Des tickets pour voyageurs sont délivrés aux gares de Matadi, Palaballa ou Kengé. Toutefois, afin de permettre exceptionnellement qu'un voyageur puisse prendre place dans le train entre deux stations, le conducteur peut délivrer en cours de route des tickets qui sont valables jusqu'à la station suivante. La voiture à voyageurs ne comprend que la première classe. Les voyageurs de seconde classe (porteurs indigènes et ouvriers de couleur, boys, soldats, etc.) prennent place provisoirement dans des wagons à marchandises, spécialement aménagés dans ce but.

Voici le tarif pour les voyageurs :

	Matadi à Palaballa, 17 kil.	Palaballa à Kenge, 23 kil.	Matadi à Kenge, 40 kil.
1 ^{re} classe fr.	22 00	28.00	50.00
2 ^e —	2 20	2.80	5.00

La Compagnie n'accepte provisoirement de marchandises que d'expéditeurs ayant un mandataire à Matadi et pour des

destinataires résidant ou ayant des mandataires aux gares de destination. Les expéditions de marchandises se font comme sur nos chemins de fer, par wagons entiers ou par colis.

Voici le tarif pour les marchandises :

A la montée :	
Pour toutes marchandises (1).	fr. 1.00 les 100 kilog.
A la descente :	
Amandes de palme	1.00 —
Arachides	1.00 —
Bois de construction	1 00 —
Café	2 80 —
Caoutchouc	4 50 —
Gommes copales blanches.	1 80 —
— rouges	5 20 —
Huile de palme	1 20 —
Ivoire	10.00 —
Orseille	1.70 —
Sésame.	1.00 —
Tabac	2.70 —

Les marchandises non dénommées seront taxées par 100 kilogrammes au prix de 75 centimes, augmenté de 1 p. c. de la valeur de la marchandise en Europe.

On voit, d'après les chiffres qui précèdent, qu'à la montée le tarif correspond à 2 fr. 50 c. par tonne kilométrique. Ce prix, considérablement supérieur à celui que l'on paye habituellement en Europe, n'a rien d'exagéré, si l'on tient compte des difficultés énormes qu'il a fallu surmonter pour construire le chemin de fer dans la première partie de son tracé.

(1) Il est fait exception pour le sel, qui jouira d'une réduction de 50 p. c.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

Construction de Fort-Bunkeia. — Reconnaissance du drapeau de l'État par les indigènes. — Terrassés par la maladie.

21 décembre 1891.

IL n'y a pas l'ombre de noirs hostiles pour le moment. Ce qu'il importe avant tout, c'est de construire quelque solide ouvrage défensif, afin que je puisse m'absenter sans craindre pour la sécurité de ceux de mes compagnons que je laisserais en arrière. J'estime qu'il me faudra un mois pour la construction de mon fort. Nous avons tout un assortiment de semences, et Legat, je l'espère, me donnera de celles qui me manquent.

22 décembre.

Nous avons commencé la construction de Fort-Bunkeia. Des tranchées ont été creusées et les deux tiers du boma ont été constitués au moyen de pièces enlevées à l'ancien quartier de Msiri.

L'habitation du tyran va être détruite et les débris en serviront à construire la maison des blancs. Ce sont de belles perches, droites et solides. Le fort présentera la forme d'un hexagone irrégulier avec trois tours,



Fourré de papyrus.

un fossé et un parapet à l'épreuve des balles fait au moyen de palissades et de terre.

23 décembre.

Mukanda Vantu, Chamundu, Coimbra, Maria et d'autres sont venus me voir. Avant de désigner le nouveau roi, je désire connaître d'abord les gens du pays. J'ai invité Ntenke et Katanga, chefs du sud, à venir me voir.

24 décembre.

La construction du fort continue avec activité.

Un grand nombre de constructions de l'ancienne résidence

de Msiri ont déjà servi pour construire les palissades et les tours. De la porte de la maison du tyran, je me suis fait faire une table excellente.

Quand nous aurons pris dans l'ancienne capitale tout ce qu'il y a à prendre pour notre fort, on mettra le feu à ce qui restera.

25 décembre.

Noël. — Mes hommes ont congé. J'ai offert à Bonchamps et au docteur un banquet. Menu : soupe, sardines, pigeons, mouton, du custard, un plum-pudding anglais, des bonbons, une bouteille de vin chacun et du café-cognac. Chacun a reçu un cigare pour couronner le tout et finir la soirée.

26 décembre.

J'ai envoyé à Legat un rapport complet sur les derniers événements.

Après une enquête approfondie, je pense que Mukanda Vantu, fils de Msiri, sera le meilleur chef.

27 décembre.

Mulumanyama, qui est arrivé hier, a eu une longue palabre avec moi. Il a juré d'empêcher l'arrivée de toute poudre venant de la côte occidentale. Il a signé un acte de soumission et je lui ai remis le drapeau. Je sais de bonne source que Likuku et Chikako ont fait alliance. Dans quel but? Je sais que ce dernier a promis, les moissons une fois mûries, de venir me combattre.

28 décembre.

Bonchamps est gravement atteint. Robinson aussi.

Les hommes ne se nourrissent que de *mbogas* ou herbes potagères. Les blancs eux-mêmes ne trouvent aucun aliment à acheter. La famine est affreuse.

Les trois principales herbes que l'on consomme sont : le *machicha*, le *mboga maboga* ou feuille de citronille, et le *casamvo* ou feuille tendre du manioc.

29 décembre.

La journée d'aujourd'hui a été importante. J'ai désigné Mukanda Vantu comme chef des Wagaranze. Je lui ai fait signer un acte de soumission et je lui ai fait arborer un drapeau au-dessus de son village. L'assemblée a été fort nombreuse et j'ai fait comprendre combien il serait dangereux de chercher noise au nouveau chef. Chikako déclare qu'il va venir me voir, maintenant qu'un nouveau chef est élu.

J'ai donné à Mukanda Vantu mon sabre en signe du pouvoir dont il est maintenant investi.

Nous avons fait bonne besogne au fort, qui commence à prendre tournure. Le fossé sera terminé demain, j'espère. Deux des tours sont pour ainsi dire achevées. Le magasin, en forme de tembe, est terminé, ainsi que ma maison. Une case de

vingt-sept mètres pour le personnel est en voie d'achèvement. Une seconde habitation, pour les Européens, est près d'être finie également, comme aussi d'autres ouvrages. Les hommes ont besoin d'être constamment stimulés. Ils commencent à s'affaiblir de ne vivre que de feuilles, et il faut être sans cesse à leurs côtés, sous un soleil de plomb, impitoyable.

Toujours sans nouvelles de l'expédition Bia. On m'apprend l'approche d'une expédition commandée par des blancs et qui va traverser le Luapula. Ce doit être une expédition de la *South Africa*. J'ai prévenu Legat.

30 décembre.

J'ai envoyé une lettre à Legat et j'en ai remis une autre à deux de mes hommes pour Delcommune. Ils ont ordre d'aller jusqu'à dix journées dans le sud pour retrouver cet explorateur.

31 décembre.

Mutwila me fait demander le drapeau et demande à faire acte de soumission. Toute la contrée est dans le désordre. Les gens s'enfuient sans rime ni raison et se tirent des coups de fusil dans l'unique but de provoquer du pillage.

Mes hommes, affolés par la faim, sont devenus absolument intraitables. Ils dévalisent les indigènes. Ce sont de vrais démons; rien ne peut les rendre raisonnables.

Voilà six jours que je n'ai plus eu autre chose à manger que des feuilles vertes et de la viande.

1^{er} janvier 1892.

L'année s'ouvre sous de bien sombres auspices. La famine

est terrible; aussi est-il devenu impossible de retenir les hommes.

Moloney et moi, nous sommes les deux seuls valides. Tout nous retombe sur les épaules; aussi sommes-nous excédés.

Ah! que 1892 me donne de mauvais présages! Que Dieu m'accorde que cette année puisse passer joyeusement et que mon entreprise soit couronnée de succès!

Quel pays de famine! « J'ai faim! », tel est le cri qui me poursuit partout et toujours. Et je n'ai rien pour apaiser les tortures qui secouent les ventres vides de tous ces hommes qui ont foi en moi. Maudit soit ce Msiri, auteur de toute cette misère!

Un homme affamé n'est plus un être humain, c'est un paquet de viande. Il n'est pas de moyen coercitif pour s'en rendre maître. Il trompe et pille l'indigène, et cela au nom du blanc, qui acquiert ainsi, sans qu'il y ait de sa faute, une détestable réputation.

Tout est souffrance, angoisse et famine!

2 janvier.

Les hommes se dépriment rapidement, faute de nourriture suffisante. Il n'y aura pas de moisson, hélas! avant six ou sept semaines d'ici. Pauvres diables! je les plains du plus profond de mon cœur, et pourtant je dois montrer visage d'airain et les forcer au travail, car il faut que le fort s'achève. Le soir vient vite, et le corps et l'esprit, une fois l'ombre venue, sont également épuisés...

Le journal de Stairs s'arrête brusquement le 2 janvier 1892. Il ne reprend qu'au 1^{er} avril, avec cette brève mention: « Du 2 janvier au 1^{er} avril, je n'ai pu écrire la moindre chose dans mon journal, car, pendant ces trois mois, j'ai été trop malade pour tenir la plume. »

C'est le 30 janvier 1892 que l'expédition Bia arriva à Bunkeia. Depuis le 3 janvier, le commandant Stairs, épuisé de fatigues et d'angoisses, était alité, dangereusement malade. Le marquis de Bonchamps et Robinson étaient également frappés par la cruelle maladie. Seul, le docteur Moloney était resté debout, soignant ses collègues, menant à bonne fin la construction du fort Bunkeia, recevant les chefs indigènes qui venaient tous faire leur soumission, maintenant la paix dans le pays. La caravane de Stairs diminuait dans des proportions

effrayantes. La famine faisait d'épouvantables ravages et il ne se passait pas de jour où l'on ne dût enterrer quelque malheureux mort d'inanition.

Le commandant Bia, qui devait tomber à son tour quelques mois plus tard, démontra à l'énergique officier anglais qu'un prompt retour à la côte pouvait seul sauver le reste de son expédition décimée et réduite de moitié. Le 4 février, la caravane de Stairs se mit en route pour rentrer à la côte orientale par la voie du Tanganika et du Nyassa-Zambèze. Stairs dut, pendant trois mois, être transporté en hamac, dans un état effrayant de dépérissement, et presque sans connaissance de ce qui se passait autour de lui.

Il ne reprit quelques forces qu'en franchissant les régions montagneuses situées entre le Moëro et le Tanganika.

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Le départ de Bunkeia. — Sur le Tanganika. — La mission de Mambwe. — Mpanza.

1^{er} avril 1892.

Nous avons atteint Makapula. Les vivres y sont rares, les Ruga-Ruga Wanyamwezi ont détruit toutes les moissons, tous les villages ont été absolument annihilés et les malheureux indigènes errent dans les montagnes.

2 avril.

Nous sommes à Kaputa, par 8°12 lat. nord. Tous les natifs sont sous le coup de la terreur qui leur inspirent les Wanyamwezi. J'ai obtenu du chef un guide pour me rendre à Mwanangwa, au sud-est, où il y aura du grabuge, car j'ai l'intention d'y dire deux mots aux Wanyamwezi et de leur démontrer qu'ils ont à laisser tranquilles les populations. Nous sommes encore dans le Marungu, donc dans l'État du Congo, mais

les indigènes sont des Wawembwa. La plus haute montagne visible par nous a environ 2,200 mètres d'altitude. L'altitude où nous avons atteint en traversant les défilés a été 1,800 mètres.

8 avril.

Nous avons dû passer la Choma en bateau, ce qui a été fort difficile, la rivière ayant un courant de 8 à 10 kilomètres à l'heure. Le lac salé de Sharpe n'est qu'à une journée au sud-ouest d'ici. Les Arabes du district sont Ramatha, deux ou trois Zanzibarites, Abdullah ben-Suleiman et Khaliel. Les Portugais de la côte occidentale viennent vendre leurs étoffes, en traversant le pays de Msiri, jusque chez les Wasumbwa de Chidobi, à trois journées à l'ouest du Tanganika.

28 avril.

Nous avons quitté Kituta ce matin. La tsetse y sévit et sans elle le bétail ne saurait vivre quand même, car l'eau fourmille de têtards qui se développent dans l'estomac des animaux et les tuent. J'ai vu M. Swan, venant d'Ujiji sur son steamer *Good News* Il m'a remis un léopard, de la part de Rimaliza, destiné à la reine d'Angleterre. Je vais convoier ce félin jusqu'en Angleterre.

2 mai.

Nous voici arrivés à Cherezia, à 5 camps de Kituta, soit à 80 kilomètres de ce point. Nous avons dû passer hier la Saïzi. Cette partie de la route de Stephenson n'a jamais été, me semble-t-il, réfectionnée. Malgré cela, on y marche assez facilement, sauf à quelques places. Mais ce qui manque beaucoup, ce sont des ponts.

Les indigènes, le long de cette route, sont bien pourvus en ce qui regarde les missionnaires. Il y a des missions à Iwando, Mambwe et Kinymkalo.

3 mai.

Nous sommes à Mambwe, la station des Pères français. Nous avons été reçus avec une touchante cordialité par le père Van Oost, un Belge, et deux autres pères.

Nous avons mangé une salade délicieuse, des laitues, des oignons, des radis, des tomates, de l'oseille, des pommes de terre, des choux, des betteraves, etc., et nous avons nos bagages littéralement bourrés de légumes frais.

J'ai remarqué que partout, en Afrique, où des Pères français ont établi une mission, on trouve de la bonne eau, très claire et très fraîche, et des potagers admirables.

Quelle différence avec les missionnaires anglais qui, toute l'année durant, ne mangent que de la farine et des conserves! Les Pères ne sont ici que depuis cinq mois et ils ont, en ce laps de temps, fait d'étonnants progrès, qui me plongent dans une véritable stupéfaction.

Jamais je n'ai vu quelque chose d'approchant en Afrique. Ils ont une superbe bergerie pour leurs moutons et leurs chèvres, une étable avec vingt-cinq têtes de bétail, et sont en train de se bâtir une grande maison en pierre. Patients, persévérants et énergiques, ils ont consacré leurs vies à faire réussir leur entreprise.

4 mai.

Nous avons marché pendant 21 kilomètres et nous campons sur les bords de la Komba après avoir, deux fois, traversé la Kalisi. C'est le jour anniversaire de notre Reine. Dieu lui en accorde encore de nombreux. Je suis sûr que les étrangers doivent l'admirer. C'est une femme loyale, droite et qui agit toujours avec prudence et raison.

La marche est exquise; la route longe des arbres ombrageux. Si une petite brise soufflait au travers de ces derniers, on se croirait en Angleterre. Nous allons à marches forcées, afin d'arriver pour le 14 au Nyassa. Nous avons encore 358 kilomètres à franchir pour l'atteindre. Si nous manquons le steamer, cela pourrait nous arrêter pendant un mois. Je me demande comment, arrivé en Angleterre, dans quelques mois, je pourrai me faire au régime de mon nouveau régiment, le *Welsh regiment*.

5 mai.

Une longue étape jusqu'à la Nyramwanga. Nos hommes sont très fatigués. Le guide ignore totalement la route à suivre. Heureusement, celle-ci est bien marquée et bien claire. Il est donc relativement facile de se diriger.

6 mai.

Nous sommes arrivés à la station de Mwengo, où nous avons été reçus par M. Mac Cullock, de l'*African Lakes Company*. M. Mac Cullock habite seul ici et a été malade pendant un certain temps. Voici un an et demi qu'il est à Mwengo, station solidement construite avec des maisons bien comprises et bien aérées. On est ici à mi-chemin entre le Tanganika et le Nyassa, et le point a, pour cela, une grande importance stratégique. J'espère atteindre le lac Nyassa en huit camps.

7 mai.

Nous voici arrivés à Kapakalo, situé dans une dépression profonde. Le docteur Moloney est parti en avant pour préparer notre embarquement sur le Nyassa.

8 mai.

Après une marche facile, nous sommes arrivés à Mpanza, un village bien bâti dans un vallon arrosé d'un clair ruisseau. Les huttes disparaissent dans les arbres qui les protègent contre le soleil et le vent. Les caravanes qui passent ont tellement et si souvent pillé les moissons des indigènes que ceux-ci ont maintenant leurs plantations fort loin d'ici, derrière les montagnes. Dès qu'une caravane est signalée, ils envoient au loin leurs femmes et leurs enfants et cachent leurs provisions. C'est, en Afrique, une pratique constante de se voler des vivres les uns aux autres, et les indigènes que nous venons de passer voleraient aussi bien et sans vergogne, dès qu'il s'agit de vivres, leur plus proche parent.

9 mai.

Nous campons dans la brousse et nous avons réalisé une descente de 300 mètres. La vallée de la Matumba est d'une extraordinaire fertilité, et le bois de construction y est abondant. La canne à sucre, le café, le froment, le riz, le tabac et tous les légumes y viendraient à ravir.

(La fin à la prochaine livraison.)

Cap. STAIRS.



Tissu de coton de la Lukenye.

(Collection de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie.)

LES FEMMES ET LES ENFANTS

DANS le bas Congo, dont nous nous occuperons principalement dans cet article, les enfants sont entourés de soins spéciaux par leurs parents, qui ont pour eux une véritable affection.

Les femmes y sont l'objet de beaucoup d'égards de la part de leurs maris, qui se montrent généralement bons pères. Lorsqu'elles nourrissent leur enfant, elles ne le quittent jamais et le portent au côté gauche, suspendu par une espèce de courroie et ayant une jambe sur le dos de la mère et l'autre sur le ventre. L'enfant est aussi quelquefois placé à califourchon sur le dos de sa nourrice et retenu d'une façon analogue.

A peine né, l'enfant est lavé plusieurs fois par jour à l'eau tiède, et, quelques jours après, à l'eau froide. Jusqu'à ce que, devenu grand, il ait quitté sa mère, celle-ci se rend chaque matin à la rivière et y plonge son mioche dans l'eau vive. Cette saine hydrothérapie est très favorable à la constitution de l'enfant, qui est presque toujours vigoureux et fort.

Les soins et l'affection des parents pour leurs enfants sont plutôt purement matériels. On les nourrit, on les lave, on les préserve du danger. Quant au reste, les pauvres mioches poussent un peu à

l'abandon, courant et gambadant comme bon leur semble dans les ruelles du village. On leur donne peu de soins au point de vue intellectuel et moral; aussi se montrent-ils, en grandissant, insolents envers leurs parents, qui ne dédaignent pas de discuter des heures entières avec eux pour une futilité.

Mais malgré cela, chez les Moussoronghes, par exemple, l'enfance est très respectée, et le père comme la mère manifestent un véritable attachement pour leur progéniture. Quand leurs petits ont atteint un certain âge, les pères se consacrent plus particulièrement aux fils, auxquels ils apprennent la chasse, la pêche et le commerce. Les filles se tiennent avec la mère, qui les initie aux travaux de culture et de ménage.

✠

Le père a sur les siens le droit de correction corporelle : s'il tue son enfant, la coutume lui impose l'obligation de payer au père de sa femme la moitié de la valeur à laquelle l'enfant est estimé. Le père a l'obligation d'entretenir sa

famille. Il procure une femme à son fils et fait, à cet effet, les avances de fonds nécessaires. Les enfants sont tenus d'obéir à leurs parents. Lorsque ceux-ci deviennent infirmes, ils sont secourus habituellement par leurs descendants, mais aucune sanction n'est attachée à cette coutume. Les enfants privés de leurs père et mère sont élevés par les parents les plus proches, qui les entretiennent jusqu'à l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

✠

Les enfants noirs aiment à courir, à jouer, à rire, comme nos bambins d'Europe.

Ils vont sans vêtement aucun jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Les mères couvrent les tout petits de colliers et de ceintures de perles et de coquillages. La nuit, on leur met un masque en treillis de jonc pour leur permettre de respirer sous la couverture dont on les enveloppe afin de les empêcher d'être mordus par les moustiques.

Avoir une nombreuse famille est considéré comme une bénédiction. Les crimes d'infanticide sont inconnus : on sacrifie pourtant les enfants contrefaits.

Les femmes sont très fières de leurs

bébés, et quand un blanc pénètre dans leur village, elles viennent lui présenter toute leur progéniture et sont très fières des caresses qu'on lui donne. Les petits appellent avec force cris leur *talé* (père) et leur *mamé* (mère), qui jouent avec eux en souriant.

L. Van de Velde raconte que, faisant une visite au chef de Kionzo, les mères vinrent lui présenter leurs enfants. Elles les avaient complètement blanchis et avaient poudré leurs cheveux couleur carotte. Elles croyaient que les blancs auraient trouvé ainsi leurs mioches plus beaux.

« S'il est touchant de voir l'affection et les soins dont les parents entourent les enfants, rien n'est admirable, dit ce voyageur, comme de voir le respect que ces jeunes gens ont pour la vieillesse.

« Jamais on ne maltraite ou l'on ne frappe les enfants. Ceux-ci ne quittent pas leur mère avant l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes; même alors, la mère et le père veillent encore sur eux et gardent avec eux des relations cordiales et affectueuses. »



Femmes et enfants moussoronghes. (D'après une photographie de M. le commandant de Macar.)

ÉDOUARD DUPONT

Né à Dinant, le 31 janvier 1841. — Docteur en sciences naturelles.
— Directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. — Membre
de l'Académie royale de Belgique.

Part pour le Congo en juin 1887. — Explore le bas fleuve,
la région des chutes et le Stanley-Pool, va jusqu'au confluent du
Kassai. — Rentré en Belgique en mars 1888.



Nous n'entendons pas faire ici un portrait complet du savant qui fait l'objet de cette notice. Le cadre de cette page ne suffirait pas pour faire ressortir les titres que possède Édouard Dupont à l'attention des amis de la science.

Les études et les travaux du directeur de notre Musée d'histoire naturelle sont, du reste, connus et appréciés de tous. Sous son habile et consciencieuse direction, nos belles collections scientifiques se sont enrichies à tel point qu'elles comptent parmi les premières de l'Europe.

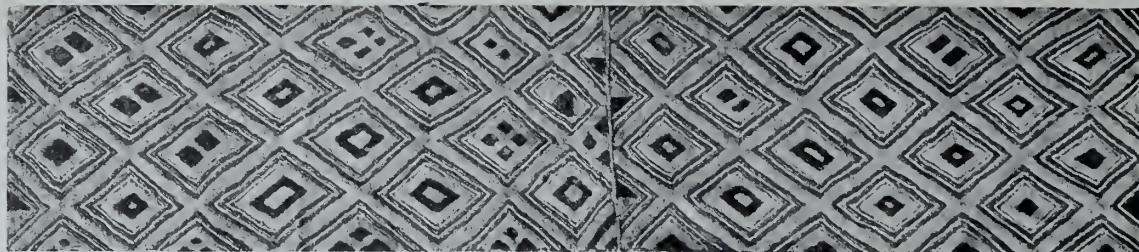
C'est à lui, notamment, à sa sollicitude éclairée et attentive, que le musée paléontologique doit son importance sans cesse grandissante. Il a le droit d'en être fier, car il en est le créateur en même temps que le gardien jaloux.

Mais nous voulons surtout nous occuper ici de l'initiative pleine d'audace pour l'époque, que prit, en 1887, M. Ed. Dupont lorsqu'il résolut de faire, à ses frais, un voyage d'étude au Congo, qui était à peine connu depuis dix ans. L'exemple du savant belge doit être cité à toute la jeunesse studieuse. Cet homme d'âge mûr, en possession d'une renommée qui a dépassé les limites étroites de sa patrie, occupant dans son pays une position en vue, n'a pas hésité, par pur amour pour la science, à entreprendre, à ses risques et périls, un voyage dont il détermine lui-même le but dans l'intéressant livre :

Lettres sur le Congo, où il a consigné le résultat de ses observations :

« L'existence d'une terre presque vierge de recherches scientifiques, les conditions extraordinaires qu'elle présente, les importants problèmes qu'on pouvait y étudier, exerçaient sur moi une attraction que je ne parvenais pas à dominer. Les beaux problèmes soulevés par l'étude des aspects, l'enchaînement des phénomènes auxquels est dû l'état présent de cette nature, les résultats des influences qui ont pu réagir sur les populations, tels étaient quelques-uns des points de vue qui se présentaient. »

Les *Lettres sur le Congo* démontrent qu'Édouard Dupont, pendant les six mois que dura son étude et au cours desquels il parcourut 2,500 kilomètres de territoire, a su apporter une sérieuse contribution à la connaissance de quelques grands traits de l'histoire naturelle et ethnographique du Congo. Dans les 700 pages de ce volume, l'écrivain présente, dans l'ordre où s'offrent les faits, les divers aspects sous lesquels se manifestent les problèmes dont il est allé chercher en Afrique la solution ou l'éclaircissement. Jamais, cependant, il ne perd de vue ces intéressantes questions, et toujours on sent, sous le récit anecdotique et forcément décousu d'un voyage au jour le jour, la préoccupation de trouver la solution tant cherchée. On peut dire, sans exagération, que M. Éd. Dupont a définitivement résolu plusieurs problèmes géologiques et ethnographiques du Congo, obscurs ou inexpliqués avant son exploration.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye.

LES TISSUS INDIGÈNES

II

LA confection du fil de coton (filage) a lieu d'une manière fort primitive.

La bourre de coton étiré est roulée à la grosseur voulue sur la cuisse, au moyen de la paume de la main. Cette première préparation achevée, le fil est tordu au moyen d'un rouet des plus élémentaires dont on peut voir la gravure ci-contre.

Ce rouet est formé par deux bâtonnets; sur l'un de ceux-ci est enroulé le fil qui a subi la première préparation; l'autre est muni, à son extrémité inférieure, d'un corps rond assez lourd qui sert d'axe de rotation; à ce dernier, l'indigène imprime un mouvement de rotation qui tord le fil dans un sens. Le fil ainsi obtenu est marié à un autre tordu dans un sens contraire. Ceux-ci en se tressant ainsi naturellement forment une mince ficelle qui est leur fil de coton servant au filage.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les tissus de coton dont il est ici question sont crochetés et non tissés.

Fuseau.

« Pourquoi ne tisses-tu pas ton coton au lieu de le crocheter ainsi par un long et difficile travail? » demandait un jour M. F. De Meuse à un naturel de la Lukenye.

« Blanc, tu parles comme un enfant! Ne vois-tu pas que, nos fils étant très lâches, il se produirait des nœuds et l'étoffe ne pourrait être achevée? »

Le noir avait raison. Les fils de coton étant mal serrés par suite de l'insuffisance de leur méthode de torsion, les ouvriers en cotonnades indigènes sont forcés de crocheter leurs vêtements de *gossipium*. Ils ne sauraient les confectionner sur le métier.

✽

Quelques mots sur l'usage que font les noirs des tissus qu'ils fabriquent ne seront pas déplacés dans cet article.

Les femmes noires se drapent avec beaucoup d'élégance. Autant elles sont grotesques dans les jupons et les falbalas d'Europe qui les font ressembler à des guenons habillées, autant elles sont gracieuses et séduisantes dans leurs pagnes qu'elles savent enrouler autour de leur buste et de leurs reins

avec un goût plein d'art. Elles ont une marche particulière qui imprime à leurs mouvements un charme spécial.

Plus la pénétration européenne s'accroît, plus aussi s'accroît chez les femmes le souci, jusque-là inconnu, de la pudeur. Rapidement la nudité primitive fait place à un soin particulier de se couvrir le corps. Mais les étoffes indigènes, fabriquées très lentement et fort chères, sont relativement rares déjà, même dans les régions où le blanc n'a pas paru encore. Elles finiront par disparaître devant l'introduction des cotonnettes européennes. Déjà dans le bas Congo et dans la région des cataractes, on n'en voit presque plus et les rares exemplaires qu'on rencontre servent à confectionner des sacs pour emballer le sel. Ce goût de l'habillement, cette demande incessante de tissus d'Europe fait la valeur de ceux-ci, qui forment l'unique richesse du noir dans les régions soumises à l'influence des blancs. Plus il a d'étoffes, plus il est opulent et considéré.

Le vêtement des femmes de N'Gombe, Bangala et Bolombo consiste en une série de ceintures de fibres de palmier, longues de 20 à 30 centimètres, suspendues à un cordonnet.

Ce vêtement assez coquet, dit M. De Meuse, leur donne l'allure de ballerines. Bien des fois, assistant à des danses de femmes indigènes dans un paysage prestigieux, ayant pour fond le beau décor de la majestueuse forêt tropicale, je me suis figuré assister à un ballet de l'Opéra, avec la réalité de la nature et la splendeur de la frondaison équatoriale en plus.

✽

Les femmes esclaves d'Arabes, qui peuplent les harems de ces derniers, éprouvent un grand plaisir dans le luxe de la toilette. Elles sont avides de riches tissus et leurs maîtres les comblent de soieries, de velours, de brocart, de cotonnades étincelantes. Elles savent s'en confectionner des habillements charmants.

Les négresses de la côte aiment à se vêtir d'une chemise européenne au-dessus de laquelle elles drapent un pagne. Elles s'entourent la tête d'un grand voile qui va s'enrouler autour des épaules ou de la taille.

Comme nous l'avons dit, le long des rives du fleuve et de ses affluents, partout où se fait sentir l'influence du blanc, la fabrication des tissus indigènes tend à se perdre. C'est la loi

fatale du progrès. L'art et les procédés primitifs disparaissent pour faire place à une civilisation plus élevée. De plus, l'afflux considérable des cotonnettes d'Europe permet aux noirs de satisfaire plus complètement le goût du gaspillage, de la prodigalité qui forme un des côtés de leur caractère de grand enfant. Leurs étoffes ne servent pas seulement à les vêtir, à leur constituer un trésor, elles servent à les enterrer.

Une incroyable consommation d'étoffes se fait en cas de mort d'un chef ou d'un notable. Plus on les prodigue, plus aussi on donne une haute idée de l'opulence du défunt.

Dans le Kassaï, où les étoffes ont une grande valeur, la coutume des tissus d'enterrement existe depuis longtemps, mais dans le bas Congo elle a pris naissance avec l'introduction des étoffes européennes.

Les deux tiers des cotonnades importées dans le bas Congo et dans la région des cataractes sont employés à l'embaumement des morts. C'est par ballots sans nombre qu'on gaspille ce produit de notre industrie, si précieux pour l'indigène. Quand un chef meurt sans laisser au gré des siens suffisamment d'étoffe pour donner une haute idée de son importance, on fume son cadavre et on le laisse reposer un ou deux ans dans une hutte spéciale. Pendant ce temps, toute la population double son travail pour assurer au défunt des funérailles dignes de lui.

Chez les Bateke et les Bayanzi de la région des chutes, le cadavre du chef reste un an « en souffrance », en attendant la contribution obligée de tissus due par ses sujets.

M. F. De Meuse a vu un jour des funérailles grandioses faites à un de ces chefs. On l'avait enroulé dans une quantité

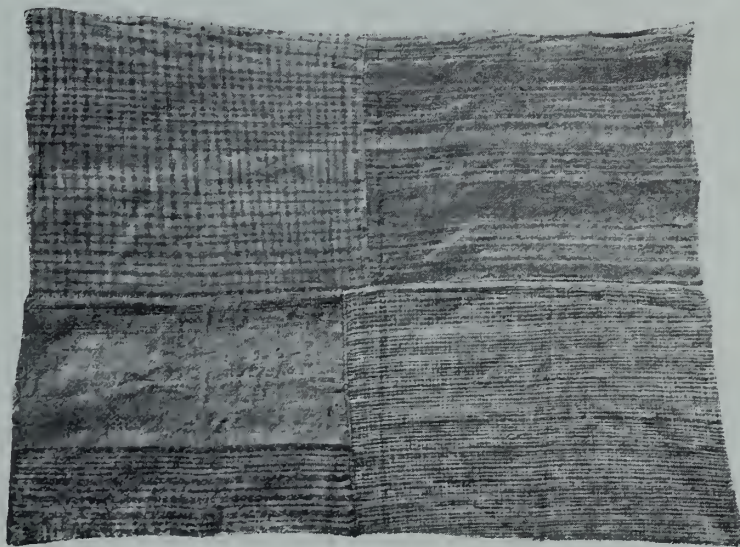
énorme de cotonnades. Le cadavre, ainsi ficelé, représentait un ballot formidable de 2^m50 de haut sur 2 mètres de diamètre. Les indigènes avaient fabriqué pour transporter ce colis funèbre un immense brancard sur lequel avait été placé le ballot en forme de colonne, le fût en l'air. 65 hommes furent nécessaires pour transporter ce catafalque.

Jadis, avant d'enfouir ce curieux cercueil, on immolait dans le fond de la fosse mortuaire un certain nombre de femmes et d'enfants. Depuis l'arrivée des blancs, on n'ose plus se livrer à ces sanglantes immolations. Ces sacrifices sont remplacés par des figures. Les femmes viennent s'accroupir au bord du trou et y jettent leur ceinture.



Toutes les tribus du Congo connaissent l'art de tresser des nattes, qu'elles mettent sur leur couchette. Différentes matières sont utilisées dans ce but, suivant les régions. Dans le bas Congo et le Loango, on fabrique des nattes en papyrus. On sait y tracer de multiples dessins, toujours formés de lignes droites, et elles ont une assez grande souplesse. Dans certaines parties du Mayombe, on en confectionne au moyen de feuilles de *pandanus*.

Chez les Bangala, les Wangata et les Mobeka, les nattes sont tressées avec l'écorce du *calamus*, palmier nain. Les Bayanzi et les Bateke, et de nombreuses autres peuplades, font des nattes avec des graminées fort hautes, croissant dans les terrains marécageux. Les Bangala en confectionnent avec des languettes d'écorce teintes ensemble par des cordelettes enfilées.



Tissu de coton.

(Collection de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*.)



La tranchée de Kenge, au kilomètre 39. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

GRACE AUX nombreuses photographies que, depuis deux ans, nous avons reproduites à cette place, nos lecteurs ont pu se faire une idée assez exacte des difficultés énormes que le chemin de fer du Congo a dû surmonter pour atteindre le col de Kenge.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est à partir de ce point que la ligne entre dans une région moins accidentée. Le tracé qui, dans toute la première section du railway, s'avance péniblement à travers un pays extraordinairement tourmenté, franchissant des obstacles comme ceux de la Mpozo, du ravin du Sommeil, du ravin de la Chute, etc., acquiert là une régularité presque parfaite et ne s'infléchit guère que pour gravir, de loin en loin, quelques cols peu importants. Tandis que tout le long du massif de Palaballa, on avait été obligé de recourir constamment à des rampes de 45 millimètres en alignement et de 28 millimètres en courbes de 50 mètres, ici ce n'est plus que sur de très petites longueurs que l'on doit employer la rampe maxima.

Les ouvrages d'art ne se rencontrent plus qu'à de longs intervalles et ils sont peu importants. Ainsi, entre Kenge, situé au kilomètre 40, et la Bembesi, que l'on franchit au kilomètre 63, on ne compte qu'un pont de 6 mètres, deux ponts

de 8 mètres, trois ponts de 10 mètres et un pont de 20 mètres, alors que dans la première partie du tracé, qui est actuellement livrée à l'exploitation, on trouve en moyenne au moins deux ouvrages d'art importants par kilomètre.

Nous avons publié dans notre précédent numéro une vue du massif de Palaballa, représentant le kilomètre 16 du chemin de fer. Nous reproduisons aujourd'hui une photographie prise dans la tranchée de Kenge. Cette tranchée, qui a exigé 1,200 mètres cubes de déblais, est située au kilomètre 39 de la voie.

D'après les dernières nouvelles, qui sont datées de Matadi, 10 novembre, les travaux de la construction se poursuivent activement. Un camp a été établi au kilomètre 59, et l'on a commencé les déboisements et les terrassements à la rivière Bembesi (kilomètre 63), où un autre camp a été installé également. Les études définitives, reprises en juillet 1892, à Songololo (kilomètre 98), ont été poussées durant les campagnes de 1892 et 1893 jusqu'à la Gongo, au kilomètre 220, sous la direction de l'ingénieur Bergier. Cet agent rentre en Europe, son troisième terme de service étant achevé. M. Cote continue les études avec MM. Roy, Malacreda et Bizet, pour rattacher la nouvelle ligne avec l'ancien tracé vers le kilomètre 233.



DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Chitipa. — La route de Stevenson. — Le lac Nyassa. — Le Shire. — Le delta du Zambèze. — Mort du capitaine Stairs.

10 mai 1892.

Nous sommes arrivés chez Chitipa. Un grand nombre de mes hommes cherchent à désertir. C'est une forme de folie que cette manie qu'ont les hommes de désertir lorsqu'ils approchent d'un endroit où ils vont goûter un repos absolu.

Nous empruntons, à partir d'aujourd'hui, la route frayée, ou route Stevenson proprement dite. Jusqu'ici, la route a consisté en un sentier courant de village à village, escaladant et redescendant des montagnes. Le nom de « route de Stevenson » est tout à fait impropre. Ce n'est pas une route au sens propre du mot; c'est plutôt un cheminement.

11 mai.

Nous campons dans la brousse. La plupart de mes hommes sont dans un état de démoralisation complète. Arrivés au camp, ils se couchent sur le dos et restent ainsi immobiles des heures durant. Ni encouragements ni colère ne peuvent les secouer. Ils sont comme à moitié morts : c'est désespérant.

La route de Stevenson, que nous avons suivie toute la journée, est par-ci par-là envahie par les herbes; mais elle n'en est pas moins excellente, et même le noir, à la cervelle ankylosée, comprend, en la voyant, que les Wazungu, en créant des routes, ne sont pas aussi fous qu'ils se l'imaginaient. Malgré cela, l'indigène se croit toujours un être supérieur au blanc, toujours pressé, et qui ne saurait accepter tranquillement tous les événements de ce bas monde.

12 mai.

Nous avons descendu la Lufira en traversant des défilés semés de pierres aigües coupant affreusement les pieds des hommes. Demain, nous avons une rude étape jusque Mpata; puis, le jour suivant, nous atteindrons le lac Nyassa, où se termineront nos misères, je l'espère.

J'ai pitié de mes pauvres caravaniers : ils sont littéralement rendus; les étapes africaines sont exténuantes, plus pour le moral que le physique. Comprenez-vous quelle

torture que cette marche à pas lents, jour par jour, pendant des mois, pour atteindre un but que l'esprit voudrait toucher par des moyens prompts et rapides! On touche mentalement l'objet, et, jour après jour, on s'aperçoit qu'il est encore loin, si loin.....

14 mai.

Nous sommes arrivés hier à 1 heure de l'après-midi sur les bords de la rivière Mpato, et nous sommes repartis à la nuit, marchant au clair de lune. J'avais reçu des lettres de Karonga, m'annonçant l'arrivée du steamer le 12 mai. Nous avons atteint ce point ce matin à 10 h. 45 m. et nous avons été reçus par MM. Whyte et Lagher, de l'*African Lakes C.*

Le docteur Moloney était arrivé depuis deux jours, ayant accompli 176 kilomètres en 5 jours. Mes hommes délirent de joie. A 200 mètres de notre camp, on voit la *Domira*, qui va nous conduire à Matope, à 640 kilomètres d'ici. Nous avons mis cent jours à arriver ici de Bunkeia.

15 mai.

Toute la journée a été employée à embarquer les hommes.

Voici des notes que je copie sur mon agenda : « Sept grands chefs du Katanga ont signé un acte de soumission »

1. Le 10 novembre 1891, Kassongomwana, demeurant à son kurkuru dans le Kassansa. Latitude 7° 56' 55" sud; longitude 29° 16' est de Greenwich. C'est un jeune homme stupide, qui s'enivre soir et matin et se laisse dominer par ses sous-chefs. A très peur des Arabes.

2. Le 17 novembre, Mpucto, de Mpucto, chef du Kabuire et du Bukongolo. Garçon intelligent. A peur des Arabes.

3. Le 18 novembre, Gueno, de Guena, sur le Lualaba. Latitude 8° 4' 44" sud; longitude 29° 06' 45" est de Greenwich. C'est un chef *msumbwa*, ancien ennemi de Mpucto. Craint les Arabes. Homme pacifique et de bon sens.

4. Le 19 novembre, Kimwambula, de Chaowela. Chef *msumbwa*. Manque de tête. Grand ennemi des Arabes et de Msiri.



Msiri

(Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis).

5. Le 3 décembre, Uturutu, résidant sur le Lualaba. C'est un vrai Belutchi. S'appelle de son vrai nom Mahomed ben Selim ben Rashid.

6. Le 28 décembre, Mulumanyama. Résidence : Myinga. Est un Msanga. Ennemi de Msiri. Demeure à deux journées à l'ouest de Bunkeia.

7. Le 29 décembre, Mkanda Wantu, de Bunkeia, sur l'Unkeia. Latitude 10° 21' sud. A été nommé par moi successeur de Msiri, le 29 décembre 1891. Fils de Msiri.

16 mai.

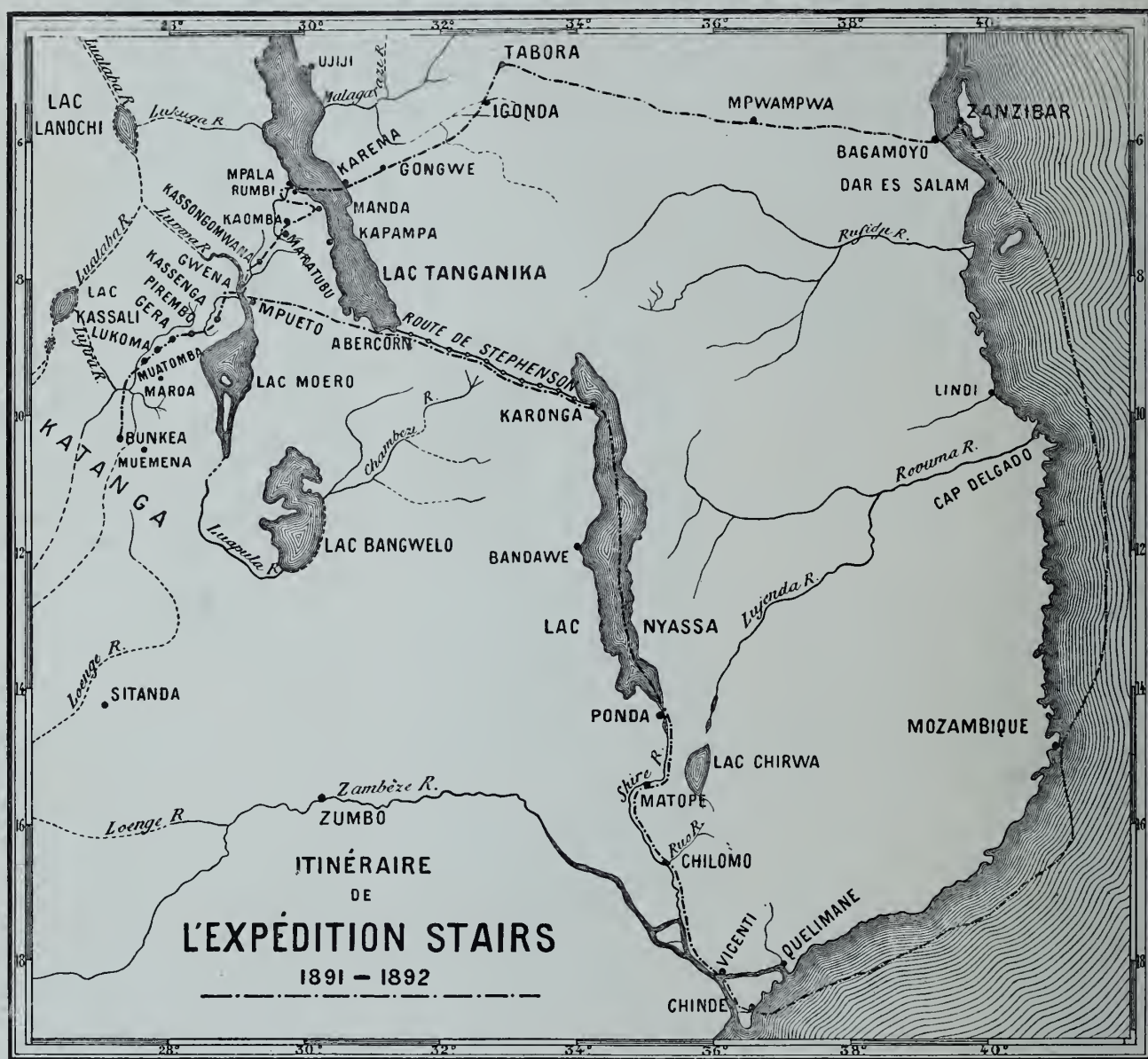
Nous sommes partis au point du jour Nous campons à Ruaria (Ruawe), à 157 kilomètres de Karonga Nous dormons sous bois. Le paysage, par places, est grandiose.

17 mai.

Nous sommes arrivés à Bandawa, où nous avons pris à bord M. et M^{me} Mac Callum.

18 mai.

Quitté Bandawa et avons fait route jour et nuit.



20 mai.

Arrivés à Cap Mac Clear, mission de la *Livingstone Mission*.

21 mai.

Nous avons atteint Fort-Johnston, un ouvrage retiré à l'est du village de Mponda, sur le Shire, et qui commande cette rivière ainsi que l'entrée du lac. Ce fort est très solidement construit.

22 mai.

Nous nous reposons aujourd'hui à Fort-Johnston. Un de mes hommes a été pris par un crocodile cette nuit. J'ai eu de

longues entrevues avec M. H. Johnston, le gouverneur des territoires de l'Afrique centrale britannique.

23 mai.

Nous campons à Mpimbi qui, plus tard, grâce à sa situation, deviendra une position importante.

24 mai.

Arrive à Matope, où tout le monde quitte le steamer. Ici s'arrête la navigation.

25 mai.

Partis de grand matin et, après une étape de 36 kilomètres, nous campons sur les bords de la Lungu.

26 mai.
Arrivés à Mandala (1). Nous avons joui, dans une vraie maison anglaise, d'une délicieuse hospitalité.

27 mai.
36 kilomètres de marche jusqu'à Katonga. Là, nous nous embarquons à bord de la *Lady Nyassa*.

28 mai.
Nous nous sommes mis en route vers la mer sur la *Lady Nyassa*, remorquant 5 canots.

30 mai.
Arrivés à Chiromo, station de très grand avenir, au confluent du Ruo et du Shire.

L'amirauté a établi ici une petite cale.
De l'autre côté du Ruo, les Portugais ont un poste bien tenu. J'ai pu télégraphier à Quelimane, grâce au télégraphe portugais qui va d'ici à la côte.

(1) Blantyre.

Ici s'arrête le journal du capitaine Stairs. On remarquera que ses notes portent l'évidente marque de l'épuisement physique où ce brave soldat avait été réduit par les fatigues de son voyage. Les mentions, depuis sa maladie survenue à Bunkeia, y sont brèves, saccadées; on sent que l'explorateur ne donne plus la même attention que jadis aux menus faits qui surgissent en route.

Le 5 juin 1892, l'expédition Stairs arrivait à Clinde, sur l'Océan Indien. Le steamer qui devait la transporter vers Mozambique et Zanzibar était en retard. Le voyageur s'impac-

31 mai.
Nous continuons la descente. Nous croisons deux canonnières anglaises qui remontent.

1^{er} juin.
Hier, nous avons campé à Port-Herald et tantôt nous avons passé les bornes frontières anglo-portugaises. Nous avons pris nos quartiers de nuit à Morambala, au pied de la montagne du même nom. C'est un poste portugais.

2 juin.
Nous sommes arrivés à Vicente, au sommet du delta du Zambèze, à 5 heures du soir. Vicente a été jadis un endroit très important. Les passagers et les marchandises étaient alors acheminés par la rivière Kwakwa et ils étaient transbordés ici. C'est à Vicente que commençait la remonte du Zambèze.

3 juin.
Nous haltons à Vicente pour laisser passer des bateaux qui remontent.

.....
Capitaine STAIRS.

tientait, désireux de se trouver enfin loin des miasmes délétères du delta du Zambèze. Le 8 juin, le steamer attendu arriva enfin, mais hélas! Stairs ne put s'y embarquer. Atteint d'une terrible attaque de fièvre bilieuse hématurique, il expira dans la soirée du 8 juin, en dépit des soins pressés de ses deux compagnons, le Dr Moloney et le marquis de Bonchamps.

Ce dernier prit le commandement de l'expédition, qui comptait encore 200 hommes. Le 20 juin, elle débarquait à Zanzibar, et le 22 juillet, les survivants européens arrivaient à Marseille, puis à Bruxelles.

FIN

LA PRODUCTION DU FEU



L'HOMME, on le sait, entre autres caractères qui le distinguent du commun des animaux, a ce signe caractéristique qu'il est le seul qui fasse usage du feu pour la cuisson de ses aliments. Toutes les populations sauvages connaissent le moyen si simple de produire du feu par friction de deux morceaux de bois bien sec. Les indigènes du Congo ne font pas exception à cette règle commune. Ils savent, avec une grande dextérité, se procurer cet élément indispensable par friction ou par rotation de branchettes de bois desséché.

Pour provoquer du feu, ils se munissent de deux branchettes d'un bois spécial qu'ils font bien sécher au soleil ou dans leur hutte. Ils les enveloppent dans une gaine, de peau de singe de préférence, en même temps que dans le fond de cette espèce de bourse, ils placent un paquet de feuilles sèches ou un petit balais de fibrilles ainsi qu'un morceau de gomme copale. La gaine de peau a pour but d'éviter que l'humidité ambiante de la forêt ne mouille leur « allumette » et le paquet de feuilles sèches est indispensable, les feuilles qui jonchent le sol étant toujours humides. Quand ils ont besoin de feu, ils s'accroupissent, placent sous leur pied l'une des branchettes et y font une entaille. A l'autre branche, dont ils placent l'extrémité dans le trou ainsi fait, ils impriment un mouvement rapide de rotation. Ce dernier provoque la production d'une fine poussière qui, par la chaleur produite par le frottement, devient incandescente à la façon de l'amadou. Aussitôt on approche les feuilles sèches de cet allume-feu primitif et on souffle fortement sur ce petit foyer. Parfois aussi, on balance celui-ci à l'instar de nos encensoirs. Lorsque la flamme se produit, on y place le morceau de gomme, ce qui fait se perdurer la flamme et permet d'incendier les bûchettes de bois préparées à l'avance.

On emploie un moyen analogue pour obtenir du feu par friction. L'un des morceaux de bois reçoit une entaille longitudinale et on frotte vivement le second dans la rainure ainsi produite, par un mouvement analogue à celui qu'emploient nos tailleurs de pierre lorsqu'ils aiguisent leurs ciseaux sur la pierre. Le reste de l'opération est analogue à celle qui a lieu pour l'incandescence par rotation.

Quand une caravane est en marche, l'un des caravaniers a toujours soin de se munir, au départ, d'une bûche enflammée qu'il place au-dessus de sa charge. Cette bûche brûle lentement, comme la braise dans les *vuurpotten* qui servent d'allume-pipe dans nos vieilles auberges flamandes. Quand une halte a lieu, aussitôt cinq ou six moricauds s'accroupissent autour de la bûche, soufflent dessus et provoquent ainsi la flamme. On emploie de la même façon le fruit du baobab, dont l'intérieur contient une moelle analogue à celle de notre sureau. Cette matière brûle lentement, comme de l'amadou.

A la côte, les noirs se servent de briquets d'importation ou bien se fabriquent un curieux « amadou ». Ils tordent fortement une vieille étoffe de cotonnette en forme de carotte ficelée par une solide liane. Ils en allument le haut, qui se consume lentement. Ils tiennent cette carotte à la main en s'avancant, et le courant d'air provoqué par la marche maintient le petit brasier, qui charbonne doucement. Les naturels ont ainsi toujours du feu à leur disposition.

Dans leurs huttes, d'ailleurs, il y a un brasier allumé en permanence, qui brûle nuit et jour et est soigneusement entretenu. La fumée s'échappe par les fissures du toit et par la porte et éloigne les moustiques, les fourmis et autres insectes tourmenteurs de l'homme.

A la côte et près des factoreries, on se sert aussi d'allumettes européennes, mais dans une faible proportion. Les noirs n'en veulent pas d'autres que celles du type dit « allumettes suédoises ».



Morceaux de bois
employés pour obtenir le feu
par friction.

TABLE

COLLABORATEURS

TEXTE de MM. le docteur DUBOIS — Le lieutenant LEMAIRE
Le capitaine STAIRS — VAN MONS.

DESSINS de MM. DUYCK — L.-H. FISCHER — Am. LYNEN — Lieutenant MASUI
PAUL REICHARDT.

PHOTOGRAPHIES de MM. le lieutenant CARTON — ÉMILE DELCOMMUNE — Le capitaine DE MACAR
F. DE MEUSE — Le docteur ÉTIENNE — W.-L. FORFEITT
Le capitaine JACQUES — L'ingénieur LIMMELYN — HANS MEYER — SADZOT — SHANU
Le capitaine WEYNS.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

Docteur Oscar Baumann, 89. — W. H. Bentley, 105. — Mrs. W. H. Bentley, 185. — Capitaine Chaltin, 113. — Docteur Cornet, 153. — Capitaine Crespel, 17. — E. Dekeyzer, 97. — Commandant de Lannoy de Bissy, 201. — C. Delcommune, 33. — Capitaine Delporte, 193. — Lieutenant Dubois, 81. — Ed. Dupont, 209. — Docteur Dupont, 9. — Docteur Étienne, 121. — Lieutenant Francqui, 65. — Gordon Pacha, 49. — R. Heyn, 146. — Gouverneur Janssen, 1. — Lieutenant Le Clément de Saint-Marcq, 169. — Vice-gouverneur Ledeganck, 177. — Sœur Marie-Christine, 57. — Capitaine Murray, 161. — Capitaine Popelin, 129. — Capitaine Stairs, 25. — Stanley, frontispice. — Général Strauch, 41. — H. Van Neuss, 73. — Capitaine Weyns, 137.

RELATION DE VOYAGE

De Zanzibar au Katanga. *Journal du capitaine Stairs*, 5, 13, 21, 29, 37, 46, 53, 61, 70, 78, 85, 94, 101, 109, 117, 125, 133, 142, 149, 157, 166, 173, 181, 189, 197, 205, 213.

Illustrations : Un coin de la ville de Zanzibar, 5. — Le port de Zanzibar, 15. — Types de Zanzibar, 21. — Vue du port de Dar-es-Salam, 29. — L'hôtel du gouverneur allemand, à Dar-es-Salam, 51. — Arrivée d'une caravane aux abords de Mwampwa, 57. — A travers la savane, 55. — Campement arabe dans l'Ugogo, 61. — La chasse à l'hippopotame, 71. — Une caravane en marche, 85. — Palmiers ronds et girafes, 87. — Palmiers élaïs, 94. — Dépeçage

d'un éléphant par des indigènes, 95. — Un pont indigène sur une rivière africaine, 101. — Une caravane en marche vers Karema, 109. — Chasse à l'hippopotame, 117. — Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier, 125. — Huttes du village de Mpala, 155. — Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika), 149. — Le Congo en aval de Gwena, 157. — Trophée d'armes, 166. — Les rives du Congo près du confluent de la Luvule, 175. — Indigènes à la rive, 181. — Panorama de la chaîne des Kwandulungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira, 189. — Trophée de crânes humains à Bunkeia, 191. — Le cap Bodson, 199. — Le mis de Bonchamps, 199. — Papyrus, 205. — Msiri, 215.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Texte : La ligne, 76. — Les travaux, 76, 163, 196, 212. — Les aqueducs, 12. — Les cantines du chemin de fer, 108. — Les Chinois au Congo, 100. — Les travailleurs indigènes du chemin de fer, 148. — Matadi, 140. — Le port de Matadi, 44. — Les ateliers de Matadi, 172. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20. — Le ravin du Diable, 124. — Le confluent de la Mpozo et du Congo, 52. — Le pont de la Mpozo, 84. — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin de la Chute, 69. — Au col de Palaballa, 4. — Dans le massif de Palaballa, 156. — Le ravin de Pondene, 60. — Le pont de Pondene, 180. — Le pont de la Mia, 132. — La Kibueza, 188. — La tranchée de Kenge, 212. — Exploitation des 40 premiers kilomètres, 204.

Illustrations : Ouvriers indigènes posant la voie, 148. — La paye sur la ligne, 108. — Construction du chemin de fer, 12. — Matadi en février 1890, 140. — Matadi en avril 1895, 141. — Le port de Matadi, 44. — L'atelier de réparation de Matadi, 172. — Vue

intérieure de la gare de Matadi, 196. — Le château d'eau, 196. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20. — Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo, 52. — Vue générale de la Mpozo, 84. — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin du Sommeil, 116. — La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil, 116. — Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.5, 68. — Le ravin du Diable. Vue du col de Palaballa, 124. — La tranchée du col de Palaballa, 4. — Départ d'un train à Palaballa, 92. — Un ravin dans le massif de Palaballa, 156. — Dans le massif de Palaballa. Le kilomètre 16 de la voie, 204. — Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5, 60. — Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5, 180. — Vue générale du camp de Salampu (kilomètre 21), 164. — Construction des culées du pont de la Mia, 152. — Construction du pont de la Kibueza (kilomètre 55.250), 188. — Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba, 76. — Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba, 77. — Ouvriers chinois à Kenge-Lemba, 100. — La tranchée de Kenge, 212.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Texte : Les peuplades du Kassā, 90, 98. — Les Baluba, 130. — Les femmes et les enfants, 208. — Les Arabes du haut Congo, 138. — Histoire de Msidi, 106. — Les ouragans, 58. — L'ivoire, 42. — Le sel, 154. — Les coquillages-monnaie, 160. — La pêche au Congo, 26. — Les poissons, 56. — Les poissons et la pêche, 170. — Le cannibalisme, 50. — L'architecture nègre, 2, 10. — De la toilette, 7. — Les colliers, 162. — Les tissus indigènes, 202, 210. — Quelques légendes bangala, 82. — Coutumes nègres, 122. — La musique chez les nègres, 48, 66. — Le fusil en Afrique, 96. — Les tambours, 152. — Les palabres, 146. — La chasse, 194. — La production du feu, 216.

Illustrations : Le Congo devant Upoto, 26. — Les dernières montagnes avant d'arriver au Stanley-Pool, 95. — Les rives du Pool, 95. — Un village à la rive du Stanley-Pool, 95. — Vue prise sur le haut Congo, 82. — Lever de soleil, 95. — La pointe de Kalina, 95. — Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru), 150. — Un coin du village de Mani, Stanley-Pool, 2. — Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone, 58. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'appêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 45. — Femmes et enfants moussoronghos, 208. — Indigènes Balolo au retour d'une razzia, 50. — Indigènes du village de Muehie accostant le steamer *Roi des*

Belges, 91. — Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer, 98. — Pagayens bangala, 125. — Enfants se baignant sur la plage de Matadi, 52. — Msiri, 215. — Européens et Arabes aux Stanley-Falls, 159. — Hutte du village de Luzambo, 10. — Huttes indigènes du Fini et du lac Léopold II, 11. — Chasse à l'antilope *Hartebeest*, 195. — Pêcheries indigènes des Stanley-Falls, 170. — Tissus à dessins colorés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye, 202, 210. — Fuseau, 210. — Étoffe avec dessin en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru, 202. — Métier à tisser des indigènes du Kassā, 205. — Tissus de coton de la Lukenye, 207, 211. — Collier en lamelles de dents d'hippopotame, 165. — Collier d'incisives humaines, 165. — Collier en graines de *Trachilobium*, 165. — Colliers en vertèbres de serpents avec annettes, 165. — Collier du roi Makoko, 165. — Collier en cuivre massif, 162. — Colliers de dents de phacochère, 162. — Collier en vannerie, 162. — Collier de fruits, 162. — Le collier de la reine des Mondombès, 160. — Joyau balunda, 160. — Coiffure bazoko, 7. — Escabeau niamniam, 224. — *Conus papilionaceus*, 160. — Les allumettes, 216. — La fabrication du sel sur les bords de la Fini, 154. — Tambour de chef, 152. — Une palabre à Léopoldville, 146. — Un fusil, 96. — Le fusil-pipe, 96. — Une *marimba* (instrument de musique), 48. — Guitares et crécelles des Niams-Niams, 66.

Hors texte : Femme du Kassā, 95. — Baluba, 155. — Chef Bateke, 210.

FLORE

L'euphorbe, 64. — Le papayer, 104. — Les bambous, 128. — Les fougères, 144. — La vigne, 192. — La canne à sucre, 176.

FAUNE

Texte : Les sangliers du Congo, 16. — Les crocodiles, 32. — Les scorpions, 40. — Le porc-épic, 72. — Le pangolin, 88. — Les termites, 112. — Les singes antropomorphes du Congo, 120, 136, 168. — Les antilopes, 184. — Le chien, 200. *Illustrations* : Le phacochère africain, 16. — Un scorpion, 40. — Silure du Tanganika et du Congo, 56. — Le *Muuro* du Tanganika, 56.

— Un porc-épic, 72. — Le pangolin des steppes, 88. — *Widubird* ou Grande Venne du Paradis, 107. — La récolte des termites, 112. — Gorille mâle adulte, 120. — Crâne de chimpanzé adulte, 156. — Chimpanzé adulte, 168. — Le waterbok ou antilope d'eau, 184. — Cornes de l'élan, 194. — Chien des Niams-Niams, 200. — Oie à éperon, 220.

ADMINISTRATION ET ORGANISATION

Texte : La coupe du bois pour le chauffage des steamers, 18. — Croix et médailles congolaises, 24. — La flottille du haut Congo, 34. — L'ivoire, 42. — Le bétail, 74. — Les sœurs de charité, 114. — L'habitation européenne, 178, 186. — Les fêtes du Katanga, 80.

Illustrations : Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers, 18 — Étoile de service, 24. — Ordre royal du Lion, 24. — Médailles pour les chefs indigènes, 24. — Ordre de l'Étoile africaine, 24. — Médaille pour la force publique, 24. — Le port de

Léopoldville, 54. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'apprêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 45. — Le haras de Mateba, 74, 75. — Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery, 80 — L'école des filles de Nemlao, 114. — L'école de fillettes de Moanda, 115. — Sous la tente, dans la région des chutes, 178. — Maison de la mission européenne à Léopoldville, 178. — Bâtiments de la mission protestante de Lukolela, 179. — Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma, 186. — L'église en fer de Boma, 186. — La première maison en briques à étage construite à Bangala, 187.

CARTE ET PLANS

Plan du ravin de la Chute, 69. — Élévation du pont du ravin de la Chute, 69. — Itinéraire de l'expédition Stairs, 214.



Oie à éperon. (*Plectropterus gambensis*.)

ERRATA & ADDITIONS



Page 114, sous la gravure, au lieu de : *L'école de garçons de Nemlao*, lire : *L'école de fillettes de Nemlao*.

— 60, 76, 77 et 178, à ajouter après le titre de la gravure : (*D'après une photographie du capitaine Weyns.*)

— 205, à la ligne 37, colonne 2, au lieu de *Mnkumla Vantu*, lire *Mkamla Vantu*.



INDEX

- A** dullère (l'), 122.
 Africain (l'), 158.
 Africains de la Côte orientale, 46.
 Afrique, 86.
 Allart (le docteur), 9.
 Allemands (les) en Afrique orientale, 110.
 Amulettes indigènes, 72, 88, 162, 165.
 Anes (les) dans les caravanes en Afrique, 87, 150.
 Antilopes, 181, 182, 184, 195.
 Aqueducs du chemin de fer du Congo, 12.
 Arabes d'Afrique, 7, 65, 71, 74, 94, 95, 102, 105, 109, 155, 154, 155, 158, 150, 151, 157, 159, 181, 182.
 Arabes du Congo, 82, 113, 169, 210.
 Architecture nègre, 2, 10, 42, 151, 198.
 Armes indigènes, 64, 90, 158, 166, 174, 185.
 Armuriers indigènes, 91.
 Arnot, 185, 190.
 Art (l') chez les nègres du Congo, 2, 10, 42, 48, 66, 90, 162, 202, 212.
 A-Sande (les), 50, 66.
 Ashe (le révérend), 6, 46.
Association internationale africaine (l'), 17, 129.
 Askaris, 25.
 Ateliers de Matadi, 172.
- B**abuma (les), 99
 Bakuma (les), 50.
 Balobo (les), 50.
 Baluba (les), 98, 152.
 Balunda (les), 90.
 Bambous, 128, 175.
 Banga (légendes), 82.
 Bangala (les), 5, 19, 50, 123, 211.
 — (hutte des), 10.
 — (station), 58.
 — (la première maison en briques construite à —), 187.
 Bangodi (les), 90.
 Bapoto (les), 26, 50.
 Baringa, 51.
 Basanga (les), 106.
 Basongo (les), 90.
 Bashilange (les), 48, 98.
 Bateke (les), 48, 50, 162, 210.
 Batua (les), 99, 202.
 Baumann (le Dr), 89.
 Bavardage des indigènes, 166.
 Bavumbo (les), 90.
 Bazenge (les), 99.
 Baobab (emploi de sa moelle), 216.
 Bazoko (les), 50.
 — (camp de), 115, 169.
 — (coiffure), 8.
 Bayaka (les), 99.
 Bayanzi (les), 5.
 Beckers (E.), 33.
- Bekomas (les), 205.
 Belutchis, 158.
 Bentley (W. Holman), 105.
 — (Mrs. W. H.), 185.
 Bétail (le), 54, 74, 158.
 Bia (le commandant), 190.
 Bicyclette en Afrique (le), 46.
 Bière indigène, 117.
 Blanc (le), nécessité de sa présence en Afrique, 185.
 Bodson (le capitaine), 6, 59, 107, 199.
 Bois, 18.
 Boluba (plante filreuse), 125.
 Boma (l'église de), 186.
 — (le presbytère et le pavillon du gouverneur général), 186.
 Bommer, 144.
 Bongos (les), 50.
 Boyé (le capitaine), 45.
 Boys zanzibarites, 46, 71, 142, 150.
 Brasiers indigènes, 216.
 Brigandage (le), 122.
 Briques (maison en — à Bangala), 187.
 Buflle (le), 182.
 Bunkeia, 190, 198, 205.
- C**ambier (le major), 51, 125, 154.
 Campement dans l'Ugogo, 61.
 Canards du Tanganika, 154.
 Canne à sucre (la), 98, 176.
 Cannibalisme (le), 50, 75, 90, 162, 202.
 Canots du Tanganika, 119.
 Cantines du chemin de fer, 108.
 Caractère des indigènes, 25, 78, 85, 86, 96, 210.
 Caravane. Étapes rationnelles, 50.
 — Organisation d'une —, 7, 15, 215.
 — Comment on se procure du feu dans une caravane, 216.
 — de Wanyamwezi, 54, 70.
 — d'ivoire, 45.
 — Isolement du blanc dans une —, 78.
 — arabe (une), 109.
 — à travers la savane, 53.
 — Réception des caravanes chez les Baluba, 151.
 — arrivée d'une — aux abords de Mpwapwa, 37.
 — en marche vers Karema, 109.
 Cardamomes (les), 158, 175.
 Carton (le lieutenant), 54.
 Caoutchouc (le), 91, 175, 174.
 Chanvre (la manie de fumer le), 22, 99, 151.
 Chanvre (le), 91, 98, 154.
 Chaltin (le capitaine), 115, 158.
 Chaouri (un), 174.
 Charmanne, 92.
 Chasse (la), 27, 88, 99, 117, 194.
 Chefs indigènes, 166, 213.
- Chemin de fer du Congo, 4, 12, 20, 28, 56, 45, 52, 60, 69, 76, 84, 92, 100, 108, 116, 124, 152, 140, 148, 156, 164, 165, 172, 180, 188, 196, 204, 212.
 Chèvres du Congo, 75.
 Chiens du Congo (les), 75, 90, 194.
 Chinois (les) au Congo, 100.
 Citernes africaines, 86.
 Climat (le), 9, 111, 121.
 Coiffures, 8, 72, 90, 99, 151, 145, 210.
 Colliers indigènes, 160, 162, 182.
 Commerce de l'ivoire, 45.
 — indigène (le), 105, 109.
 Communisme indigène, 151.
Compagnie des produits du Congo, 74.
 Conférence géographique de Bruxelles, 17.
 Congo (le fleuve devant Upoto), 26.
 — (le fleuve en aval de Gwena), 157.
 — (navigabilité du bas Congo), 45.
 — (ses tributaires en talc), 95.
 Coquillages du Tanganika, 134.
 — monnaie, 160.
 Cornet (le docteur), 155.
 Corrections à infliger aux paresseux Africains, 59.
 Costumes indigènes, 90, 99, 210.
 Côte orientale d'Afrique. Flore, 65.
 Coton (le), 90, 158.
 Coudée (la), 51.
 Coupe du bois pour le chauffage des steamers, 18.
 Crâne de gorille vieux, 156.
 Crawford, 185.
 Crécelles niams-niams, 66.
 Crespel (le capitaine), 17.
 Crocodiles (les), 52, 167, 190.
 Croix congolaise, 24.
 Cruauté de Msiri, 190, 198.
 — indigène, 200.
 Cuivre (le), 90, 185.
 Culte pour les morts (le), 205, 211.
 Cultures (les), 90, 91, 105, 151, 155, 158, 145, 159.
 Cyclone (un) 58.
- D**ar-es-Salam, 29, 51.
 Darwinisme (le), 150.
 De Bonchamps (le marquis), 199.
 Déformations artificielles, 7, 90, 99.
 Dekeyzer (Émile), 97.
 De Lannoy de Bissy (le commandant), 201.
 Delcommune (A.), 190, 191.
 — (C.), 55, 158.
 — (E.), 4.
 De Ligne (Ernest), 85, 125.
 Delporte (le capitaine), 195.
 De Macar (le capitaine), 181, 208.
 De Meuse (F.), 10, 11, 18, 25, 28, 52, 56, 50.

- 52, 58, 91, 98, 125, 150, 154, 155, 165, 170, 174, 178, 179, 186, 187, 192, 195, 202, 205, 210.
- Denture nègre (la), 90, 117, 122, 175.
- De Roubaix, 74.
- Déserteurs de caravane, 21, 59, 102.
- De Winton (sir Francis), 1.
- Divertissements indigènes, 152.
- Docteurs au Congo, 9.
- Doti* (le), 25, 51.
- Dubois (le docteur), 16, 156, 168.
- Dubois (le lieutenant), 81.
- Dupont (le docteur), 8.
- Dupont (E.), 1, 56, 209.
- Duyek, 92.
- Dysenterie (la), 9.
- Eau** (disette d'), 95.
- École (l') de fillettes de Nemlao, 114.
- — Moanda, 115.
- Église de Boma, 186.
- Élan (cornes de l'), 194.
- Éléphants du Congo (les), 42, 95, 165, 195.
- Émin-Pacha, 102.
- Enfant blanc au Congo (le premier), 185.
- Enfants indigènes (les), 52, 208.
- Engagement des indigènes, 85.
- Enterrements indigènes, 8, 99, 205, 211.
- Épizootie (l'), 61, 102, 109.
- Équateur. Habitations indigènes dans le district de l'—, 5.
- Escabeau niam-niam, 224.
- Esclaves (les), 65.
- État indépendant du Congo. Sa constitution, 1, 97.
- État sanitaire du personnel blanc du chemin de fer, 165.
- État social des Baluba, 150.
- Étienne (le docteur), 20, 68, 84, 92, 100, 108, 114, 115, 121, 156, 164, 204.
- Euphorbe (l'), 64.
- Exportations d'ivoire, 45.
- Eymar (l'ingénieur), 92.
- Famine** (la), 206.
- Faune du Tanganika, 127.
- 175, 182, 189.
- Femmes indigènes, 182, 202, 208, 212.
- Fer (le), 90.
- Fertilité des vallées de la Lufira et de la Lufira, 18.
- Fertilité du bassin de la Lufira, 189.
- Flottille du haut Congo, 54.
- Fétichisme (le), 99, 151, 152, 175.
- Feu (façons indigènes de provoquer du —), 216.
- Fièvre africaine (la), 22.
- Fischer (L.-H.), 61, 101.
- Flore, 159, 175, 175, 205, 205, 207.
- de la côte orientale d'Afrique, 65.
- du pays à l'ouest du Tanganika, 150.
- du Marungu, 158.
- du Tanganika, 145.
- Forêts du Congo, 18.
- Forfeith (W.), 82.
- Fort-Johnston, 214.
- Forgerons indigènes, 91.
- Fougères (les), 144.
- Fourberie nègre, 85.
- Fourmis blanches, 112.
- Francqui (le lieutenant), 65.
- Froment (le), 105.
- Fumer du chanvre, 91.
- Fusil (le) en Afrique, 96.
- Gare de Matadi**, 196.
- Géologie du Congo, 155.
- Gibier d'Afrique (le meilleur), 182.
- Gillis (le lieutenant), 195.
- Girafes (les), 87, 182.
- Gongwe, 117.
- Gordon-Pacha, 49.
- Gorille, 120.
- Gossipium (le), 205.
- Gouvernement indigène, 91, 99, 151, 146.
- en Afrique, 6.
- Graves indigènes, 162.
- Guerre en Afrique (la), 110.
- Guerres indigènes, 117, 152, 158, 159, 166.
- Guerriers indigènes, 8, 162.
- Guitares niams-niams, 66.
- Gunda Kali (la), 62, 78, 86.
- Gwena, 158, 167, 175.
- Habitations européennes**, 9, 178, 186.
- indigènes, 2, 5, 10, 90, 98, 151, 155, 198.
- Hakanson, 185.
- Hans-Meyer, 55.
- Hématurie (l'), 9.
- Heyn (Réginald), 145.
- Hippopotame (chasse à l'), 27, 117, 165.
- Histoire d'une tribu africaine, 86.
- Hongo* (le), 70, 87.
- Houille (la), 18.
- Huttes indigènes, 2, 5, 10, 90, 98, 151, 155, 198.
- Hyènes (les), 109.
- Hygiène d'une caravane (l'), 22.
- du blanc en Afrique, 30.
- 71.
- Imprévoyance indigène**, 159.
- Incendie de forêt, 126.
- Indigènes (les), 151, 181, 202.
- du Sankuru (les), 202.
- Indolence des Africains, 58, 59.
- Industrie indigène, 2, 7, 8, 10, 26, 42, 66, 70, 72, 90, 98, 104, 126, 151, 154, 154, 160, 162, 176, 185, 202, 210.
- Inertie indigène, 86.
- Influence de la présence du blanc au Congo, 210.
- Instruments de musique, 48, 152.
- Intelligence des nègres, 2, 98.
- Itinéraire Stairs, 214.
- Ivoire (l'), 42.
- Ivrognes indigènes, 59, 157.
- Janssen** (Camille), 1.
- Jacques (le capitaine), 31, 109, 117, 155, 154.
- Jora* (le), 22.
- Joubert, 142, 145.
- Journal en langue congolaise au Congo (un), 185.
- Justice au Congo (la), 97.
- Kafindo**, 150, 158, 182.
- Kalassa, 167.
- Kamolondo (le), 175.
- Karema (la mission), 154, 155.
- (le fort de), 125.
- (signification du mot), 155.
- Kasogera, 118.
- Kassai. Le bétail dans le bassin du —, 74.
- (la rivière), 90.
- (les peuplades du), 90, 98, 155, 211.
- Kassongo, 169.
- Kassongomona, 158, 159, 166.
- Katanga, 128, 159, 160, 167.
- (la vraie route du), 15.
- (les explorateurs du), 89.
- Kenge (la tranchée de), 212.
- Kenge-Lemba, 76, 77.
- Kianvo, 99.
- Kibneza (la), 188.
- Kifume (la), 118.
- Kilimani, 181.
- Kinsuka, 77.
- Kioko (les), 91, 99.
- Kraals (les), 75.
- Kund, 99.
- Kwandelungu (chaîne du), 189.
- Kwikuru (le), 159.
- Kwilu (le), 77.
- Lac Cheia** (le), 95.
- Lait. Manière dont le préparent les indigènes de l'Afrique orientale allemande, 51.
- Lane, 185.
- Langheld, 158.
- Langues indigènes, 145, 175.
- Lassinat, 187.
- Le Clément de Saint-Marçq, 169.
- Ledeganck (le vice-gouverneur), 177.
- Legat, 190.
- Légendes bangala, 82.
- Lemaire (le lieutenant), 7.
- Le Mariné (Paul), 185, 190, 191.
- Léopoldville, 178.
- (le port de), 54.
- Léopold II (huttes indigènes du lac), 11.
- Liamba, 127.
- Limmelyn (l'ingénieur), 172, 180, 188, 212.
- Long (le lieutenant), 50.
- Lualaba* (le steamer), 161.
- Lualaba (le), 167.
- (son altitude à Gwena), 175, 174.
- Luapula (le), 167.
- Ludifwa (la), 158.
- Lufira (la), 149, 189, 190.
- (la vallée de la), 185.
- Lufoi (la), 189.
- (le poste de), 191.
- Lufua (la), 185.
- Lufuko (la), 149, 151.
- Lufunzo (le), 166, 174.
- Lukenye. Les habitants de ses rives, 90.
- Lukolela (la forêt de), 19.
- 179.
- Lukuga (régime de la), 126.
- Lukuruwe (la), 190.

- Luluabourg (la station de), 151.
 Lunangwa, 167.
 Luvua (la), 175.
 Luvule (la), 175.
 Luzambo, 2, 10.
 — (le camp de), 169.
 Lynen (Amédée), 125, 157, 166, 175, 189, 215.
- Maçonnerie indigène** (une), 98.
 Madjid, 181.
 Maïs (le), 159.
 Makatubu, 131.
 Malaria (la), 9.
 Malpropreté des indigènes, 111.
 Mambaïa, 47.
 Mandalines indigènes, 67.
 Mani (village), 2.
 Manyema (les), 50.
 Maraudeurs indigènes, 25.
 Marché de Kenge (le), 76.
 — africain, 109.
 — de Tabora, 103.
 Marenga Kali (la), 65.
 Mariages, 122, 125.
Marimba (la), 48, 66.
 Maris indigènes, 182, 202, 208.
 Marquis de Bonchamps (le), 6.
 Marungu (le), 153, 157.
 — (richesse du), 158.
 Massanga (la), 98.
 Massif de Palaballa (le), 156, 204.
 Masni (le lieutenant), 95.
 Matadi, 140.
 — (les ateliers de), 172.
 — (l'hôtel-restaurant de), 186.
 — (le port de), 44, 45.
 — (plage de), 32.
 — (vue intérieure de la gare de), 196.
 Mateba (le bétail à), 74.
 Mât fétiche, 2.
 Mazamboni, 5.
 Mehilange (les), 91.
 Médailles congolaises (les), 24.
 Médecine, 40, 104.
 — indigène, 64, 185.
 Mellery (Xavier), 80.
 « Menhir » (le), 56.
 Métempsychose, 130.
 Mia. Le pont de la —, 152.
 Mikono (le), 31.
 Millet (le), 71.
 Minerai de fer (le), 166.
 Minungo (les), 99.
 Missionnaires (les) en Afrique, 6.
 — anglais dans l'Afrique orientale allemande, 51.
 — français dans l'Afrique orientale allemande, 51.
 — de Karema, 142.
 — anglais au Katanga, 191.
 Mission anglaise de Mambaïa, 47.
 — — de Mambwe, 207.
 — — 207.
 Missions au Congo, 105.
 — catholiques, 110.
 — des Pères français, 207.
 — protestantes, 403, 485.
- Mittus (les), 48.
 Mliri. Huttes indigènes du —, 11.
 Mkata (la), 58.
 Mkanda-Vantu (successeur de Usiri), 205, 214.
 Mlagizi (la), 149.
 Moanda. L'école de fillettes de —, 115.
 Mœurs indigènes, 79, 85, 86, 96, 98, 150, 166, 208, 210.
 Moloney (le docteur), 6, 206.
 Mombuttus (les), 48, 50.
 — Huttes des —, 10.
 Monnaies indigènes, 105, 154, 160, 165.
 Moussoronghes (femmes et enfants), 208.
 Moustiques (les), 208.
 Moutons, 75.
 Mpala, 119, 155.
 Mpanza, 207.
 Mpozo (la), 52.
 — (le pont de la), 84.
 Mpueto, 158, 167, 174.
 Mpwanjwa, 55.
 Mrogoro, 50.
 Urumbi (le mont), 149.
 Msiri, 159, 166, 167, 182, 185, 190, 191, 197.
 — (sa famille), 191.
 — (son portrait), 198, 215.
 — (son histoire), 106.
 — (sa mort), 199.
 — (une lettre de), 189.
 — (son successeur), 205.
Mtama (le), 25, 71.
 Muata Yamvo (le), 90.
 — — 91.
 Muene-Putu-Kasongo, 99.
 Mukenge, 131.
 Muntu-Kiamvœ (les), 99.
 Murray (le capitaine), 43, 161.
 Musique nègre (la), 48, 66.
 Mwengo (station de —, à mi-chemin entre le Tanganika et le Nyassa), 207.
- Nains du Congo**, 5, 90, 99.
 Navigabilité du bas Congo, 161.
 Navigation sur le haut Congo, 19.
 Ndola (le port de), 92.
 Nègres de l'Afrique orientale allemande, 110.
 Namlao, 114.
 Ngereugere, 29.
 Ngomberenga, 59.
 Niams-Niams (les), 50, 60, 154.
 — (huttes des), 10.
 Nourriture indigène, 112.
 Nyamparas (les), 117.
- Œuvre du Congo** (progrès de l'), 54.
 Oie à éperon, 220.
 Oiseaux du Tanganika, 154.
 Orages du Congo, 69, 166.
 Ornements indigènes, 7.
 Orographie, 175.
- Pagayeurs** (les), 125.
 — du Tanganika, 142.
 Palaballa (col de), 4.
 — (vue du col de), 124.
 — (massif de), 156.
 Palabres (les), 146.
- Palmier à huile (le), 185.
 — rondier, 87.
 Pangolin (le), 88.
 Panthère (la), 165.
 Papayer (le), 104.
 Papyrus (le), 175, 205.
 Paresse nègre, 182.
 Parures indigènes, 162.
 Pavillon du gouverneur général à Boma, 186.
 Paye (la), sur la ligne, 108.
 Pêche au Congo (la), 26, 56, 90.
 Peintures, 7.
 Perdrix rouges, 54.
 Pères français (les), 110, 125, 155, 207.
 Perfectibilité des nègres, 2, 90, 151.
 Perles, 165, 182.
 Petite vérole, 158.
 Peuplades du Kassai (les), 90, 98.
 Phaeolère africain (le), 16.
 Pintade (la), 182.
 Pipe indigène (une), 96.
Plectropterus gambensis (le), 220.
 Pogge (le docteur), 91.
 Poison, 158, 175, 185.
 Poissons du Congo, 26, 56, 170, 174, 175.
 Poissons du Lualaba, 167.
 — du Tanganika, 126, 154.
 — (les et la pêche), 170.
 Police (un corps de), 157.
 Pombé (le), 117.
 Pondene (la), 60.
 — (pont de la), 180.
 Pont de la Kibueza, 188.
 — de la Mia, 152.
 — de la Mpozo, 84.
 — de la Pondene, 180.
 — du ravin de la Chute, 69.
 — — des Eaux-Bannes, 20.
 — — du Sommeil, 28, 116.
 Ponts en fer, 60, 68, 84, 124, 212.
 Pont indigène (un), 101, 102.
 Popelin (le capitaine), 129.
 Population du Congo. Densité, 99.
 Pore épice (le), 72.
 Pori (un), 118.
 Port de Matadi (le), 45.
 Porteurs, 22, 85, 102.
 Portugal. Démonstration du roi de — à l'égard des explorateurs du Katanga, 80.
Posho (le), 22, 51.
 Poudre (la), 105.
 Prairies, 75.
 Presbytère (le) à Boma, 186.
Pterocarpus santalinoides (le), 202.
- Randabel** (le Père), 125, 155.
 Ravages de Msiri, 197.
 Ravin dans le massif de Palaballa, 156.
 — de la Chute, 168.
 — de Pondene, 60.
 — des Eaux-Bannes, 20.
 — du Diable, 124.
 — du Sommeil, 28, 116.
 Razzias (les), 131.
 Recrutement d'ouvriers pour le chemin de fer du Congo, 100

- Reichardt (Paul), 125.
 Religion nègre, 90, 98, 151.
 Renommée chez les indigènes (la), 122.
 Richesse du sol, 159.
 — des indigènes, 210.
 Riz (le), 91.
 Robinson (Th.), 6, 59.
 Roches branlantes, 56.
 Route africaine (une), 50.
 — de Bagamoyo à Ujiji (la), 105.
 Routes vers Bunkeia, 175.
 Routine des indigènes, 25, 79, 157.
 Ruanda (le), 157.
 Rudifwa (la), 149.
 Runga-Runga (les), 86, 151, 206.
 Ruizi (la), 185.
 Rumliza, 159, 142, 145, 167.
 Rumbi, 119, 142.
 — (le mont), 149.
- Sacrifices humains, 107.
 Sadzot, 44.
 Salampu (vue générale du camp de), 164.
 Sanga, 106.
 Sangliers du Congo, 16.
 Sankuru (le), 2.
 Scorpions, 40.
 Sefu, 158.
 Sel (le), 154.
 Senhor Coimbra, 197.
 Serpents indigènes, 185.
 Service sanitaire au Congo (le), 9, 121.
 Sewa Hadji, 47.
 Shanu, 140.
 Sharpe (l'expédition), 197.
 Singes du Congo, 120, 156, 168.
 Sœurs de charité au Congo (les), 114.
 Sœur Marie-Christine, 57.
 Soldats soudanais, 29.
 Sorciers indigènes, 72, 125, 152, 175.
 Sorgho (le), 25.
 Souverain indigène (un), 151.
 Stairs (le capitaine), 5, 15, 21, 25, 29, 57, 46, 55, 61, 70, 78, 85, 94, 101, 107, 109, 117, 125, 155, 142, 149, 157, 166, 175, 181, 197, 205, 213.
 Stanley (portrait), frontispice.
 Stanley-Falls (le bétail aux), 74.
 — (la station), 81, 139.
 Stanley-Pool (le), 92, 95.
 Steamers (chauffage des), 18.
- Steamers du haut Congo, 54.
 Stephenson (route), 207, 215.
 Storms, 154.
 Straueh (le général), 41.
 Superstitions indigènes, 25, 72, 88, 99, 150, 152, 159, 162, 175.
 Swan, 190.
- Tabora**, 50, 161.
 — (le marché de), 105.
 Tambours (les), 152.
 Tanganika (le), 119.
 — (Poissons du), 56.
 — (étymologie du mot), 126.
 — (régime du lac), 126.
 — (le pays à l'est du), 118.
 — (le pays à l'ouest du), 206.
 — (îlots du), 155.
 — (habitants des rives du lac), 145.
 Tappenbeek, 99.
 Tatouages, 90, 91, 99, 117, 151.
 Teintures indigènes, 202.
 Télégraphie au Congo (la), 185.
 Tembe (un), 155.
 Température (la), 150.
 Termites, 140.
 Têtards du Tanganika, 207.
 Thompson, 190.
 Tippo-Tip, 167, 169.
 Tireka, 86.
 Tissus indigènes, 154, 158, 202, 210.
 Tobbaek (le capitaine), 158.
 Toilette nègre, 7, 72.
 Toitures éoniques des villages des bords de l'Aruwimi, 5.
 Tornade (une), 59.
 Traite (la), 48, 65.
 — (Moyens de l'enrayer), 151.
 Transport dans la région des Chutes, 42, 145.
 Travailleurs du chemin de fer, 100, 165.
 Tremblement de terre, 118.
 Tribu africaine Son histoire, 86.
 Trophée de crânes humains à Bunkeia, 191.
 Tsetsé (la), 207.
 Type nègre de l'Afrique centrale, 158.
- Ubangi** (région de l'), 50.
 Uelle (région de l'), 64.
 — (nègres de l'), 66.
 — (le bétail dans le bassin de l'), 74.
- Ugogo (l'), 61.
 Ulf, 75.
 Unkeia (l'), 198.
 Unyaniembe, 50, 101.
 Upandi (l'), 22, 51.
 Urua (l') 149, 154, 157.
 Uturutu, 150, 158, 181, 214.
- Van den Heuvel (le docteur), 9.
 Van de Velde (le capitaine L.), 208.
 Van Gèle (le commandant), 186.
 Van Mons, 27, 54.
 Van Neuss (Hubert), 75.
 Végétariens, 148.
 Végétation à la côte occidentale d'Afrique, 15.
 Vent (le), 58.
 Vêtements indigènes, 90, 99, 158, 202, 212.
 Vicente, 215.
 Vigne (la), 192.
 Villages indigènes, 2, 5, 10, 64, 91, 99, 110, 111, 150, 151.
 Vin indigène (le), 98, 176.
 Voleurs des caravanes, 175.
 — indigènes, 87, 102.
- Wagalla** (les), 117.
 Wagogo (les), 54, 61, 70, 78.
 Wamarungu (les), 145.
 Wangwana (les), 150.
 Wanyamwezi (les), 47, 61, 65, 78, 94, 159, 206.
 — (caravanes), 54.
 Warua (les), 182.
 Wasanga (les), 86, 185.
 Wa-umbwa (les), 167.
 Waterbok ou antilope d'eau, 184.
 Wathen (mission de), 185.
 Weyns (le capitaine), 60, 76, 77, 116, 124, 152, 157, 141, 148, 178, 196.
 Widabird ou Grande Veuve du Paradis, 107.
 Wissmann (le major), 74.
 Wolf (le docteur), 99.
- Yambuya**, 5.
- Zambèze** (la route du), 102.
 Zanzibar, 5, 15.
 — (types de), 21.
 Zanzibarites, 6, 21, 142.



Escabeau Niam-Niam.

LE CONGO ILLUSTRÉ

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
45, rue du Poinçon, 45



LE PRINCE DE BISMARCK

D'après une photographie
de MM. Loescher et Petsch, Berlin.

Le Congo Illustré, 1894. — Frontispice.
Texte p. 201.

LE
CONGO ILLUSTRÉ

VOYAGES ET TRAVAUX DES BELGES
DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

A.-J. WAUTERS



TROISIÈME ANNÉE

1894

BUREAUX
ADMINISTRATION & RÉDACTION

15, RUE BRÉDERODE, 15

BRUXELLES

LUCIEN DE CAZENAVE

Né à Verviers le 17 mars 1843. — Ingénieur civil de l'Université de Gand (1869). — Ingénieur attaché au service technique de la ville de Bruxelles. — Ingénieur attaché à la construction du canal de Panama. — Secrétaire-général de l'Exposition nationale de 1880.

Consul général de Belgique à Zanzibar (1886-1888). — Consul général et chargé d'affaires de Belgique en Grèce. — Décédé à Athènes le 9 janvier 1894.



C'est n'est pas un des côtés les moins caractéristiques de l'œuvre du Congo que le dévouement incessant et chaque jour grandissant, dont elle présente le tableau. A peine était-elle née que de toutes parts, officiers et civils, s'offraient pour la servir. Apprenait-on la nouvelle que quelques-uns d'entre eux étaient tombés à l'avant-garde, aussitôt vingt, trente, quarante autres se disputaient l'honneur d'aller les remplacer. Sur un signe ils accouraient; sur l'heure ils étaient prêts; en quelques jours, ils étaient embarqués et partis.

Combien n'en avons-nous pas vu se produire sous nos yeux de ces exemples de dévouement inaltérable, de générosité et de fidélité sans égales! Nous connaissons quelques-uns de ces hommes décidés auxquels il n'a fallu que quelques heures pour aller prendre la mer à Anvers, Lisbonne ou Marseille; d'autres, à peine remis des fatigues endurées pendant un premier séjour en Afrique, parfois encore souffrant des fièvres contractées sous le dur climat équatorial, n'hésitaient pas à risquer leur existence en souscrivant au subit désir exprimé de les voir immédiatement repartir pour l'Afrique, avec la charge d'une mission difficile ou urgente.

C'est sous le poids d'un de ces hauts faits de générosité et de désintéressement que vient de succomber l'homme sympathique entre tous, dont nous publions aujourd'hui la physionomie ouverte et loyale.

Il revenait de Zanzibar, où, pendant trois années, il avait rempli les fonctions de consul général de Belgique. C'était l'époque difficile des débuts de l'État du Congo; en ce temps-là, la principale source de main-d'œuvre de l'État naissant était le sultanat de Zanzibar. Les négociations étaient délicates; les hommes s'obtenaient avec peine. Le poste avait été difficile et laborieux à occuper.

Il rentrait épuisé, mais heureux d'avoir rempli à la côte orientale d'Afrique, à la satisfaction du gouvernement belge et aussi du gouvernement congolais, la charge difficile et souvent pénible qu'il avait acceptée. Le malheur voulut qu'à peine rentré en Belgique, les circonstances exigèrent de nouveau que l'on fit appel à lui. Encore malade, sans hésiter, sans marchander, persuadé, nous le savons, qu'il s'aventurerait dans une entreprise au-dessus de ses forces physiques, il repartit, mais ne tarda pas à rentrer, son devoir et plus que son devoir accompli... mais il était mortellement frappé!

Il ne parvint à se remettre un peu qu'en abandonnant tout travail pendant deux ans. Nommé consul général en Grèce, il repartit et remplit ses nouvelles fonctions jusqu'au dernier moment de sa carrière trop courte, avec le même zèle et le même dévouement. Il fut héroïque jusqu'au bout.

Rappeler ainsi le mérite du fonctionnaire, la complète abnégation de lui-même dont il fit preuve, c'est définir le caractère de l'homme, c'est dire ses qualités dominantes, sa bonté, sa générosité, son ardent amour de la chose publique. Lucien de Cazenave a noblement servi son pays.

L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER



Nous avons publié, d'après une dépêche datée de Matadi 6 décembre, l'annonce de l'inauguration officielle de la première section du chemin de fer du Congo. Un courrier, arrivé il y a quelques jours à Bruxelles, nous apporte des détails sur la cérémonie.

Voici ce que nous écrit l'un de nos correspondants :

« Matadi, 8 décembre 1893.

« Malgré les pluies diluviennes que nous avons eues constamment pendant ces dernières semaines, la ligne s'est très bien comportée. La veille de la cérémonie, fixée au 4 décembre, il avait encore plu à torrents, longuement; heureusement, le jour même le temps est resté beau jusqu'au soir: une tornade violente, accompagnée d'ondées, qui est survenue à 8 heures n'a pu compromettre le succès de la fête.

« M. le gouverneur général Wahis est arrivé le 3 à Matadi, à bord du steamer *Hirondelle*, accompagné des principaux fonctionnaires de l'État. Tous les bâtiments étaient pavés et des arcs de triomphe avaient été élevés dans les rues.

« Étaient invités à la cérémonie, outre M. le gouverneur général, MM. les consuls d'Italie, d'Angleterre, de France et des Pays-Bas; Leroi, secrétaire général du gouvernement local; De Keyser, directeur général des finances; Rezette, directeur des travaux publics; Tschoffen, directeur de la justice; Van Dorpe, commissaire du district de Matadi; les RR. MM. d'Hooghe et Buysse, missionnaires catholiques; les RR. Harvey et Forfeitt, missionnaires protestants; les juges Wolters et Lejeune; les commandants Pétilion et Wangermée; les docteurs Reyttter et Étienne; les chefs de service et médecins de la *Compagnie du chemin de fer*: les ingénieurs Goffin, Paulissen, Lambotte, Eymar et Limmelyn; les docteurs Bourguignon et Carré; Géronald, ff. directeur de la *Compagnie des Magasins généraux*; Hallet, directeur de la *Compagnie des Produits*; Rogerson, agent de la *Société du Haut-Congo* à Matadi; Martins, le plus ancien commerçant établi à Matadi.

« Le train, composé de la machine et de deux voitures, était brillamment orné de drapeaux belges et congolais, de feuilles de palmier, de draperies, etc. Il a quitté Matadi, conduit par M. l'ingénieur Goffin, secrétaire général de la Compagnie en Afrique, à 8 heures du matin, salué par une salve de 21 détonations de mines chargées de dynamite.

« Le trajet jusqu'à Kenge s'est effectué dans les meilleures conditions avec une vitesse moyenne de 17 kilomètres à l'heure, défalcation faite de deux arrêts pour prises d'eau. A 10 h. 40, le train d'inauguration entra dans la gare de Kenge.

« Là étaient réunis de nombreux agents de la Compagnie ainsi que plusieurs contingents d'ouvriers congolais, sierraléonais, accras, whydahs, sénégalais et chinois. Un peloton de soldats elminas de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer était sous les armes et rendait les honneurs.

« Le dépôt des locomotives avait été transformé en véritable serre, d'un très bel effet, par une décoration de plantes ornementales et de fleurs. C'est là que furent prononcés les discours. M. l'ingénieur Charmanne parla le premier en souhai-

tant la bienvenue au chef du gouvernement local. M. le major Wahis prit ensuite la parole et prononça un fort beau discours, dans lequel il retraça les difficultés immenses qui avaient été vaincues, rendit hommage à ceux qui avaient collaboré à ce gigantesque travail et finalement, au nom du gouvernement, déclara ouverte la première section de la ligne Matadi-Stanley-Pool.

« Un lunch organisé par la *Compagnie des Magasins généraux* fut servi ensuite. Puis, à 1 heure, le train quittait Kenge et revenait à Matadi à 3 heures 40 minutes, ayant mis pour le retour exactement le même temps qu'à l'aller.

« Le soir, à 7 heures, le gouverneur général et les invités assistaient à un banquet offert par la Compagnie du chemin de fer dans la salle de l'hôtel des Magasins généraux. »

KWANGO ET LUNDA

PEUPLADES DE LA FRONTIÈRE PORTUGAISE

EXTRAIT D'UN RAPPORT

DU LIEUTENANT GORIN



Femme du Kassai
(d'après une phot. de M. De Meuse).

TOUTE la partie de la zone frontière comprise entre Luvituku et Tumba-Mani est occupée par des populations très importantes, obéissant à deux ou trois chefs, occupant des villages très considérables, tels que Zulu-Mongo, Banza-Makuta et Tungu. De mœurs assez douces, ces populations se sont rapidement pliées à l'autorité du chef de poste de Tumba-Mani, qui exerce une grande influence sur elles.

La principale occupation des indigènes en dehors du transport des charges est la récolte du caoutchouc. J'ai surtout rencontré dans ces régions un caoutchouc de qualité médiocre, la plupart du temps; c'est un produit obtenu en battant les racines sèches de la plante pour en enlever l'écorce et recueillir le caoutchouc qui se trouve entre celle-ci et le bois. Ce système a toujours le grand

inconvenient de ne fournir qu'une marchandise renfermant un pourcentage considérable de corps étrangers. La grande totalité du caoutchouc obtenu passe sur le territoire portugais, par l'intermédiaire des marchands bassombo qui encombrer les marchés et les villages, où parfois quelques-uns des leurs se trouvent à demeure.

De grands marchés ont lieu périodiquement à l'ouest de Tumba-Mani, mais n'ayant pas parcouru cette région, il m'est

impossible d'en parler ici. Vers l'est se trouvent les marchés de N'Sona-Fidi et de Kinsemba, où se donnent rendez-vous tous les habitants des environs. Les affaires de quelque importance sont presque toujours traitées par les Bassombo, qui étalent tout ce qui peut allumer la convoitise des indigènes : étoffes de prix, couvertures, fusils, poudre, tapis, pagnes de toutes les qualités, couteaux, machettes, perles, rien ne fait défaut à leur étalage en plein air. Riche et pauvre peuvent également se procurer, contre du caoutchouc, ce qui excite leur désir. D'autres ont établi çà et là de véritables boucheries où sont abattus parfois 30 ou 40 chèvres et cochons et 1 ou 2 bœufs amenés du Sud.

La seule monnaie courante est le petit cube de caoutchouc. Nos hommes, pour se procurer de la nourriture, avaient d'abord à se rendre chez un « changeur » de l'endroit pour recevoir en échange de leurs étoffes la monnaie précitée. Le petit commerce est aux mains des femmes, qui écoulent sur le marché le produit des cultures ; avec le caoutchouc recueilli, elles se rendent chez le Bassombo et acquièrent les étoffes et les perles dont elles aiment à s'orner. Un grand nombre d'indigènes viennent vendre de nombreux rats de plusieurs espèces très recherchées, paraît-il, des gourmets de l'endroit. Ces rats, enfilés sur des baguettes par douzaine, se débitent régulièrement à chaque marché.

Arrivé à la Benga, c'est-à-dire à environ mi-chemin entre Tuniba-Mani et Popocabaca, la population change complètement. Le pays est occupé par de grands chefs, tels que ceux de Pangala Lele et de Makunzi ; les chefs subissent d'une façon absolue l'autorité du Kiamvo, et cela malgré les charges qu'il leur impose, sous l'empire de la terreur qu'il répand autour de lui. Cet état de choses semble cependant s'améliorer depuis l'échec subi par le chef de Kassongo-Lunda et l'occupation du pays par les forces du district.

L'autorité du Kiamvo s'étend depuis la Wamba jusqu'aux environs de Tenduri au nord et Damba au sud. Il possède également une influence marquée sur les populations de la rive gauche du Kwango, jusqu'à la Benga à l'ouest et le 7° parallèle au sud, soit sur une superficie d'environ 50 lieues carrées, et partout il exerce le droit de vie et de mort, sans conteste, sur tous ses sujets. Établi depuis longtemps dans le pays, il a repris la succession de son père, qui s'était affranchi de l'autorité du Muata-Yamvo, ex-chef suprême du Lunda. Avant l'occupation du pays par les fonctionnaires de l'État, il a, par ses incursions et ses razzias, complètement ruiné la partie de la rive droite comprise entre Damba et les chutes François-Joseph, sur un espace de plus de 20 lieues, forçant les populations à se réfugier sur la rive gauche.

Installé à Kassongo-Lunda, entouré constamment d'une garde dévouée, forte de 700 à 800 hommes, il dicte ses ordres jusqu'aux extrémités du pays et tous s'empressent d'envoyer au chef redouté les vivres, le gibier et les esclaves qu'il réclame pour satisfaire aux exigences de son sérail et de sa garde, dont la seule occupation consiste à veiller sur le chef en échange du bien-être qu'il leur fournit.

Complètement abruti par l'abus excessif du malafu, le Kiamvo profère parfois, dans son ivresse, des paroles au sujet de son ancienne autorité qui lui échappe par suite de l'occupation du pays, et si, pour le moment, dompté, il s'incline, il serait imprudent de croire qu'il est soumis à jamais et il est nécessaire d'avoir constamment près de lui une force capable de lui enlever toute nouvelle velléité de révolte, révolte qui

entraînerait encore à présent une grande partie des populations de cette partie du district. Sa mort sera certes un grand soulagement pour toutes les populations qu'il a terrorisées et rendrait les relations avec les indigènes de la contrée beaucoup plus cordiales. Là encore se rencontrent les grandes caravanes de Bassombo qui traversent la rivière et accaparent presque tout le commerce de caoutchouc. Arrivant de la côte, amenant de nombreuses marchandises, ils ne tiennent aucun compte des frais de transport dans leurs transactions commerciales. De plus, se rendant à domicile pour traiter de l'achat, ils épargnent à l'indigène les longues marches vers les marchés. Après avoir recueilli les charges préparées (la charge atteint presque toujours le poids de 60 kilogrammes par porteur), ils s'enquièreent près des populations des besoins futurs et, lors d'un prochain voyage, amènent les objets demandés en échange du stock de caoutchouc préparé en leur absence.

✻

A six ou sept jours de marche de Kassongo vers le sud, le vide s'est fait complètement dans le pays. Le chef Makungu et toute la population qui occupait la rive droite anciennement, sont, par suite des raisons dites plus haut, passés sur la rive portugaise. Cependant, si toutes les installations se trouvent à présent sur le territoire voisin, les sujets du chef viennent quotidiennement sur la rive abandonnée pour y recueillir le malafu et s'y livrer à la chasse et à la pêche. Makungu a laissé entendre lors de mon retour (d'une façon assez évasive cependant) qu'il serait assez disposé, dans un temps donné, à réoccuper une partie de son ancien territoire, dès qu'il jugera que le Kiamvo, par suite de la présence des agents de l'État, est devenu inoffensif.

Ce prince est un chef d'une certaine importance, possédant beaucoup de moutons et un nombre assez considérable de bœufs ; dès qu'il a été averti de ma présence sur la rive droite, où je construisais des radeaux pour continuer mon voyage vers Kassongo, il s'est empressé de m'envoyer des vivres en abondance, se plaignant de ce que l'on ne vint pas le visiter lors du voyage dans le sud. Pressé de gagner rapidement Kassongo pour y organiser une caravane de ravitaillement destinée à marcher à la rencontre de M. Grenfell, je n'ai pu assister à l'entrevue qu'il sollicitait pour le lendemain.

(A continuer.)

L^r GORIN.



Boy du district des cataractes
(D'après une photographie de M. Slosse.)



Région des cataractes. — Cimetière indigène.
(D'après une phot. de M. Slosse.)

LES TOMBES

LES indigènes du bas Congo ont un certain culte pour leurs morts. Ils prodiguent en leur honneur tout ce qui constitue leur fortune : poudre, étoffes, bibelots divers. Ils croient en l'immortalité de l'âme et ont toujours soin de garnir la tombe du défunt de provisions de tout genre, destinées à lui permettre de voyager, sans trop de privations, dans le monde des esprits. Sur le tertre, ils amassent des pierres et déposent quantité d'objets disparates, destinés, dans leur esprit, à montrer la sincérité de leurs regrets, comme aussi l'opulence du défunt et la leur. Pour satisfaire cette vanité, il n'est pas de sacrifice qui leur coûte. Ils couvrent la tombe, par exemple, d'assiettes, de casseroles, de cafetières, de pots à tabac fichés au bout de bâtons. Mais ils ont grand soin d'en enlever le fond ou de les trouser. Ils savent que tout bon nègre est un peu voleur de sa nature, et ils veulent, par cette mutilation de l'ustensile, empêcher qu'on ne dérobe cet objet dorénavant inutile. Ils déposent aussi au-dessus de la terre qui contient le corps de celui qu'ils veulent honorer, des parasols multicolores achetés à la factorerie et qu'ils déploient afin de donner à « celui qui dort » l'ombre et la fraîcheur sans lesquels il ne saurait se complaire dans le pays du *Nzambi*.

Le cimetière congolais est toujours situé à quelque distance du village, près de la forêt s'il s'en trouve une. Quand un homme meurt, on suppose qu'un méchant a « croqué » son âme et le *n'ganga* (sorcier) désigne le coupable, généralement son ennemi personnel ou un vieillard à charge d'autrui, ou bien une personne sans appui ni défense. Aussitôt grand silence jusqu'après les funérailles. Pendant plusieurs jours, on essaye de conserver le corps en le fumant au-dessus d'un grand feu. A certains endroits du bas Congo, on le suspend à un arbre jusqu'à ce qu'il soit desséché. Généralement, en guise de cercueil, on roule le mort dans ses pagnes et dans les étoffes qui composent sa fortune. Si c'est un chef, quand on a nommé son successeur, on procède aux funérailles, très bruyantes d'ordinaire.

Le cimetière se trouve parfois dans une île non habitée, comme l'île des Princes près de Boma : c'est même pour cela que les chefs de Boma se refusaient tout d'abord à vendre

cette île aux blancs. Sur la tombe, on fait une sorte de sacrifice des biens du mort ; on boit tout son *malafu* ou vin de palme. Tout au plus lui en laisse-t-on quelques gouttes au fond d'une vieille bouteille qui sera sa compagne de sépulture. On va même mendier auprès des blancs du rhum pour le mort ! Le *malafu* coule à flots pendant toute la durée de ces cérémonies, qui se prolongent souvent plusieurs jours, et qui finissent toujours en orgies honteuses.

Des villages voisins arrivent parfois des députations qui viennent se joindre au cortège funèbre, bien plus par amour du *pombe* que par sympathie pour le défunt.

On tire des coups de fusil et souvent l'arme éclate dans les mains de son propriétaire à cause de l'énorme charge de poudre qu'il y a mise. La fête, car c'en est une, se termine quand il n'y a plus rien à boire.

CH. LEJEUNE.

LES PONTS DE LIANES ⁽¹⁾

L'INDUSTRIE des nègres dans le haut Congo et dans le district des cataractes a réussi à trouver un moyen simple, pratique et relativement sûr de traverser des cours d'eau. Dans la région des chûtes surtout, où les rivières sont généralement torrentueuses ou à courant très rapide, une voie de passage d'une rive à l'autre est indispensable aux indigènes si commerçants de la contrée. Tantôt c'est un arbre puissant et fort qu'on abat sur l'un des bords et qui, dans sa chute, s'en va donner de la tête sur l'autre rive ; tantôt ce sont de gros blocs de roches précipités, par la nature ou par l'homme, au milieu d'un gué et qui permettent de sautiller d'une berge à l'autre ; ou bien encore, c'est, principalement au-dessus des rivières larges, un pont de lianes. Deux des gravures qui



Rivière Kwilu. — Pont de lianes.
(D'après une photographie de M. Slosse.)

(1) Voir *Congo illustré*, 1892, p. 101, 117 ; 1893, p. 101, 102.



Rivière Kwilu. — Pont de lianes.
Vue prise du milieu du pont.
(D'après une photographie de M. Slosse.)

illustrent ce numéro représentent un pont de ce genre construit au-dessus du Kwilu, dans la région des cataractes, au kilomètre 150 environ de la ligne du chemin de fer. Il se trouve sur la route reliant Kinsuka à Kimpesse. L'une des photographies montre le pont vu de côté et l'autre la perspective de celui-ci prise du milieu même du viaduc.

Pour construire celui-ci, les indigènes vont couper dans la forêt d'immenses lianes, dont la grosseur varie de 15 à 5 centimètres de diamètre. Quand leur provision, qui est toujours énorme, est faite, ils choisissent d'abord les lianes les plus solides. Un noir se jette à la nage et s'en va en attacher une à l'arbre le plus solide de l'autre rive. Trois fois on répète la même opération. Celle-ci faite, les nègres se glissent le long de ces lianes, au-dessus de l'eau, et fixent les autres portants. Ensuite, entre les liens les plus bas ils glissent des bâtons, ainsi qu'on peut le voir au bas de la gravure en perspective. Ces bâtons sont très solidement maintenus et reliés entre eux par des lianes tendues en biais et tordues. C'est d'une façon primitive, on le voit, le système des ponts suspendus de Brooklyn et du Forth.

Ces viaducs en lianes sont d'une singulière solidité. M. Slosse a vu vingt porteurs se trouver à la fois sur celui du Kwilu. Dix d'entre eux avaient chacun 30 kilogrammes de charge et les dix autres en avaient 75, ce qui fait une pesée totale de 1,050 kilogrammes, soit deux tonnes et demie avec le poids des porteurs.

Très souple, le pont, qui a la forme d'une nacelle de ballon fortement allongée, se balance au gré des vents. Parfois, des lianes attachées de chaque côté aux arbres les plus élevés, ont pour but d'empêcher les effets du balancement. La traversée n'est pas si pénible qu'on le croirait de prime abord. Quand on le franchit, le pont s'adapte aux pieds du passant, à la façon des filets tendus dans nos cirques, dans lesquels on marche assez aisément. Aux extrémités seules, dans la partie attenante à la rive, le blanc éprouve certaines difficultés. Les noirs, eux, sont très adroits. Ils s'accrochent avec leurs doigts de pied dans les mailles du tablier et arrivent ainsi avec une certaine aisance jusqu'au bout de la voie aérienne.

Ces ponts de lianes durent en général une année. Après la saison des pluies, lorsque les hautes eaux ont baissé, il faut ordinairement en confectionner un nouveau. Leur construction est un des rares travaux où l'on voit les indigènes travailler de concert. La notion de l'intérêt général est fort diffuse chez eux, et n'est appliquée qu'à des cas très rares : construction de palissades de village, de ponts, traque du gibier ou pêche du poisson. En dehors de ces cas, les noirs du Congo ne font pas de travaux d'ensemble, ce que nous appelons des travaux publics chez nous.



Habitation de la station de l'Équateur.
(D'après un dessin du lieutenant Masui.)

LA FORCE ARMÉE



Soldats
de la Force publique.

Nous avons déjà parlé de la force armée qui sert, au Congo, au maintien de la tranquillité. Nous croyons qu'il est utile de saisir l'occasion que présente l'action des troupes de l'État dans le Manyema contre les Arabes pour entretenir nos lecteurs de l'organisation des troupes qui combattent le soulèvement arabe.

Trois compagnies opèrent dans le Manyema. Les meilleurs soldats indigènes de l'État sont ceux recrutés chez

les Bangala, les Wangata et les Uelles.

Les compagnies, qui ont pour chef un capitaine belge, comptent environ 250 hommes d'effectif. Les capitaines ont sous leurs ordres des lieutenants et des sous-lieutenants. Il y a, en outre, 3 à 5 sous-officiers blancs et le même nombre de caporaux noirs. Les soldats sont armés du fusil Albini, les blancs sont pourvus du fusil Mauser belge à répétition.

En campagne, ils couchent à la dure, s'enveloppent de leur couverture et s'approvisionnent, autant que faire se peut, chez l'indigène ; on leur remet, à cet effet, une solde journalière de 21 centimes. Leur uniforme de grande tenue est composé d'une vareuse en cheviott bleue garnie d'un liseré jaune, d'un pantalon bouffant, d'une ceinture rouge et d'un fez. Leur petite tenue est composée d'un costume en toile bleue. Tous ont une couverture pour les besoins du campement. Leur nourriture se compose de manioc, de riz, de maïs, de sel, de viande et de poisson fumés.

La campagne du Manyema a dû un certain nombre de ses succès à ses canons. Il est intéressant de connaître comment se transportent ces engins, d'ordinaire si lourds et si encombrants. Les canons dont on se servait jusqu'ici étaient surtout des Krupp, du calibre 7.5. Le type de canon adopté actuellement par l'État du Congo est le Nordenfelt de 45 millimètres, fabriqué chez Cockerill, à Seraing.

La bouche à feu ne pèse que 85 kilogrammes. Elle est contenue dans une gaine portant deux courroies munies d'anneaux pour le transport. On passe un bâton dans les anneaux et on transporte ainsi l'arme à la façon d'un hamac où se couche le blanc. L'affût se démonte en deux pièces de 28 kilogrammes chacune. Les munitions se composent d'obus explosibles et de boîtes à balles. Il y a dix de ces projectiles par charge de 30 kilogrammes. La poudre et les projectiles sont adhérents et forment une énorme cartouche. Il y a aussi des canons lisses du diamètre 2.7/8

Les troupes régulières de l'État qui opèrent dans le Manyema sont assistées d'auxiliaires que l'État arme de fusils à piston et qui coopèrent aux mouvements des soldats.

Les routes africaines, on le sait, n'ont de commun que le nom avec nos routes d'Europe. Ce sont des « sentiers de chèvre », où l'on doit défiler à la file indienne. Aussi, pendant la campagne, la troupe se tient aussi groupée que possible, mais elle doit forcément s'étendre sur un long espace et, pour



Région des cataractes. — La chute du Kwilu (D'après une photographie de M. Slosse.)

éviter d'être coupée, elle s'entoure d'éclaireurs, de pointes d'avant et d'arrière-garde et de flanqueurs, comme les armées d'Europe. De plus, les villages amis ont un système de signaux au tambour. En un temps incroyablement court, ils parviennent à faire connaître à une longue distance des nouvelles qui peuvent intéresser la petite armée en marche.

LE KWILU

DANS le langage indigène de la côte occidentale, le mot *kwilu* veut dire rivière. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que l'on rencontre ce nom appliqué à divers cours d'eau voisins du bas Congo : il y a le fleuve Kwilu dans le Congo français, au nord du Mayombe; le Kwilu, cours supérieur du Djuma, affluent du Kwango; le Kwilu, tributaire de gauche du Congo dans la région des cataractes.

On sait qu'entre le Stanley-Pool et Matadi, le grand fleuve reçoit un certain nombre de cours d'eau plus ou moins importants; les trois principaux sont : l'Inkissi, le Kwilu et la Mpozo.

Le cours supérieur de ces rivières est vaguement connu, grâce aux excursions de MM. Comber et le docteur Buchner. Plus récemment, leur cours moyen a été reconnu par les ingénieurs des études du chemin de fer. Déjà un pont de 60 mètres est construit sur la Mpozo; à la cumulée 145, un autre de 60 à 70 mètres sera jeté sur le Kwilu.

M. Slosse, qui a été attaché dans ces derniers temps à la brigade d'études, nous a rapporté quelques renseignements sur la rivière au point où la voie la franchira, en même

temps que diverses vues photographiques très intéressantes.

A l'endroit que représente notre gravure, le Kwilu se trouve subitement resserré entre deux groupes de collines à pic et qui se rejoignent au point que là rivière n'a plus qu'une largeur de 2^m80. Immédiatement en amont de cet étranglement, il a une largeur de 70 mètres et en aval une largeur de 55 mètres. On peut se faire une idée de la furie que déploie le cours d'eau ainsi subitement resserré. Il se précipite entre deux murailles de schiste cristallisé d'une nuance bleuâtre que les eaux rongent incessamment, cherchant à user ces murs inflexibles qui les oppressent et les vinculent. On a voulu sonder la profondeur de la rivière en cette vallée encaissée où elle roule avec fracas ses eaux torrentueuses : jamais on n'a pu en atteindre le fond.

Pendant la saison des pluies, les eaux gonflent et montent parfois de 7 mètres. Elles inondent alors les rocs qui, en temps ordinaires, les étranglent. On peut s'en assurer par les traces qu'ont laissées les hautes eaux dans leur travail séculaire d'érosion. La vue que figure notre gravure est prise du « pont » de la route qui va de Kimpessa à Matadi et qui est une section de la route de Léopoldville par Luvituku. Ce « pont » est formé de trois troncs d'arbre jetés au-dessus des flots rugissants, à un endroit où ils sont étroitement cernés par les rochers immuables. A la saison de l'étiage, ces troncs pesants sont régulièrement enlevés comme des fûts de paille. A cet endroit, les collines de gauche et de droite se rapprochent vivement et la descente de la route est si brusque qu'il y a un écart de 15 mètres entre le lit de la rivière et les sentiers qui serpentent dans les collines surplombantes.

Le paysage qui entoure ce magnifique phénomène naturel est admirable. Toute la vallée est boisée et peuplée d'arbres

gigantesques, de palmiers verdoyants, de lianes interminables. Des hautes cimes orgueilleuses pendent des grappes d'orchidées aux fleurs multicolores, aux formes gracieuses ou bizarres, et, parfois, au parfum pénétrant. Toutes les splendeurs de la végétation tropicale semblent réunies dans cette vallée des merveilles. Entre les montées qui l'étouffent, le Kwilu se précipite, bouscule les collines, comme s'il cherchait, vengeance suprême, à les entraîner dans ses flots torrentueux. La photographie de M. Slosse, pour bien faite qu'elle soit, ne donne qu'une faible idée de l'ensemble et de la fureur des eaux du fleuve. Le chemin de fer traversera le Kwilu à environ 50 kilomètres en amont de ce point.

Les lézards

L'ORDRE des sauriens ou des lézards est richement représenté au Congo, comme dans toutes les contrées tropicales. Les espèces de petite taille sont très nombreuses, difficiles à déterminer et beaucoup, sans doute, ne sont pas décrites. Chose remarquable, de même que les petits passereaux, on trouve surtout ces animaux dans le voisinage des habitations. Parmi les types les plus abondants, il faut signaler les *Acanthodactylus*, *Eremias*, *Zonurus*, *Tarentola*, *Platy-dactylus* (Gecko), *Agama* et les curieux *Uroprastix spinipes*. Il y a aussi un petit lézard, très commun, bleu et rouge, muni d'une petite queue qui vous reste entre les mains quand vous le saisissez par cet organe.

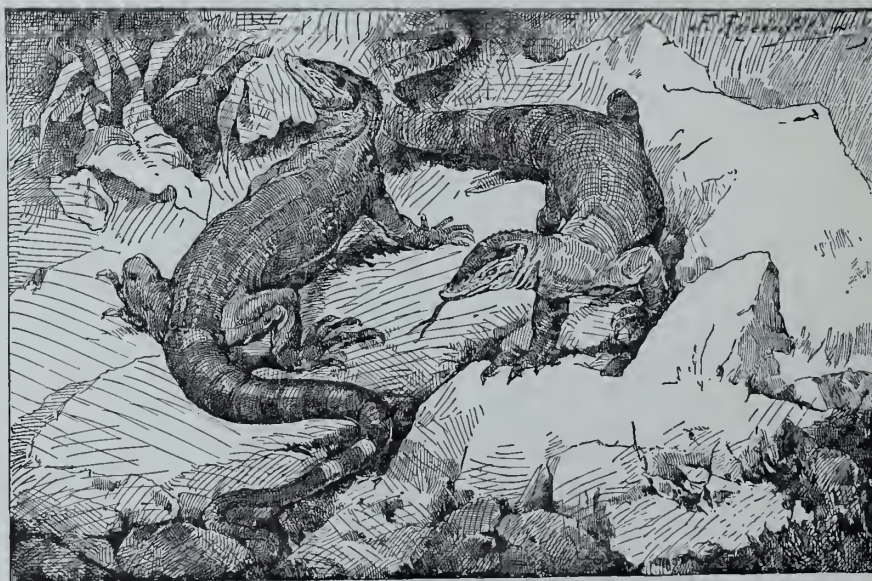
Citons encore le *Varanus niloticus* et le *Varanus arenarius*. Ce dernier, dont nous publions deux spécimens en gravure, est orné de belles et éclatantes couleurs. Il n'est pas venimeux, mais quand il est poursuivi, il se défend avec courage

et énergie ; ses morsures sont extrêmement douloureuses et provoquent une inflammation cuisante. Acculé, il se dresse sur sa queue et ses pattes de derrière et son corps lancé en avant ondule comme celui d'un serpent. De ses ongles et de ses dents, il inflige de terribles blessures à ses antagonistes. Les varans sont d'ailleurs très courageux. Leur robe est fort jolie. Il en est de noir strié de jaune, de vert, de gris.

Leur chair est exquisite et ressemble, à s'y méprendre, à celle du poulet. La chasse en est très difficile, ces animaux se faufilent dans les hautes herbes et courant avec une grande rapidité.

Ils déposent dans la terre des œufs analogues à ceux des crocodiles, longs d'un centimètre et demi et de la grosseur du petit doigt. Ces œufs sont aplatis sur les quatre faces, et c'est le soleil qui les couve.

Un autre lézard remarquable est le *Regenia albogularis*. C'est un animal superbe ; sa carapace brillante est tachetée de brun foncé et de blanc. Il atteint parfois une taille de deux mètres. Les jeunes ont des couleurs plus brillantes que les adultes. Chez eux, les taches blanches de leurs auteurs sont jaunâtres et vertes. Les indigènes les recherchent, et malgré leur férocité, les capturent vivants et les amènent au marché. Même quand ils sont tout petits, ils doivent être nourris avec des poules. Bien que ces lézards n'aient pas d'armes sérieuses pour l'attaque, ils sont de redoutables adversaires pour les hommes et pour les chiens. Ils se servent de leur queue flexible comme d'un fouet terriblement efficace et ils mordent sauvagement avec leurs petites dents aiguës. Ils peuvent tuer un chien et enlever la peau de la jambe d'un homme d'un coup de leur redoutable appendice caudal. A l'état sauvage, ils se nourrissent de petits mammifères, d'oiseaux, de grenouilles et d'insectes. Johnston a trouvé les squelettes de trois écureuils dans l'estomac d'un lézard qu'il avait tué sur les bords du Congo.



Varans du Congo.
(*Varanus arenarius*.)

LE DOCTEUR PAUL BRIART

Né à Chapelle-lez-Herlaimont (Hainaut), le 30 janvier 1860. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université de Bruxelles. Interne des hôpitaux civils de Bruxelles — Médecin de la *Red Star Line* en 1883. — Part pour le Congo, le 7 juin 1890, comme médecin de l'expédition du Katanga par le Lomami — Rentré en Belgique, en avril 1893.

FILS de savant, savant lui-même en même temps qu'artiste, esprit original et aventureux, le Dr Briart se sentit, dès sa sortie de l'université, invinciblement attiré vers les contrées lointaines. Plusieurs voyages en Amérique, à bord des navires de la « Red Star Line », lui permirent de visiter une partie des États-Unis. Mais ces excursions, aujourd'hui devenues banales, ne pouvaient suffire à son activité de corps et d'esprit, à son besoin de déplacement, à sa soif du nouveau et de l'inconnu. Il lui fallait les pays inexplorés, les territoires immenses où l'homme avide d'apprendre peut récolter à pleines mains les faits nouveaux pour la science. Le Congo, qui est pour nos jeunes naturalistes de bonne volonté la terre promise par excellence, le tenta bientôt, et, renonçant à une clientèle déjà importante, il offrit ses services à l'Administration des Compagnies belges du Congo.

Celles-ci venaient de décider l'exploration du bassin du haut Luabala, et Briart eut l'heureuse chance d'être au nombre des hommes d'élite désignés pour seconder Alexandre Delcommune dans la difficile mission que venait de lui confier la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Tout le monde a encore présent à la mémoire le récit des exploits accomplis par cette expédition, pendant les trois années que durèrent ses pérégrinations ; personne n'a oublié les pénibles épreuves qu'elle eut à subir, les obstacles qu'elle dut surmonter dans le cours de cette longue odyssee. Pendant ces durs mois de labeurs et d'épreuves, l'intelligence et l'énergie de notre ami secondèrent dignement les efforts persévérants du chef de l'expédition.

Chargé, après la mort du capitaine Hakansson, du commandement de l'arrière-garde, Briart se montra à la hauteur de sa mission, la plus ingrate, la plus délicate certainement que l'on puisse avoir à remplir dans une caravane surchargée, composée d'hommes déjà harassés par la fatigue et les priva-

tions. Pendant ces longues et pénibles étapes par monts et par vaux, à travers marais et rivières, sous une température glacée le matin et un soleil de feu au milieu de la journée, il s'agit de pousser en avant les trainards, de réconforter ceux qui faiblissent, de trouver des combinaisons pour faire enlever les charges abandonnées par leurs porteurs, enfin, de veiller à la sécurité de l'arrière de la colonne. Il faut pour de telles fonctions une vigueur physique et une énergie morale sortant de l'ordinaire.

Briart remplissait sa tâche courageusement, et, au milieu de ces multiples devoirs, trouvait le moyen d'herboriser, de dessiner les sites et de noter de précieuses observations, conservant au milieu des situations les plus difficiles, le même entrain et la même bonne humeur. Arrivé au camp, son rôle de médecin commençait, et du premier jour jusqu'au dernier, il l'a rempli avec le même dévouement, mettant à soigner les noirs écloppés ou fiévreux autant de conscience que jadis dans son service d'interne à l'hôpital Saint-Jean. Quant à ses compagnons blancs, il eut la chance de les ramener en bonne santé en Europe. Son malade le plus sérieux fut lui-même, blessé d'une balle au genou et d'une flèche au bras, dans un conflit avec les indigènes du Lomami.



Briart a rapporté d'Afrique une importante quantité de documents scientifiques, sous forme d'échantillons d'histoire naturelle, de croquis et de notes sur le pays, sa flore, sa faune et ses habitants. Le plus riche trésor dont il a enrichi la science est un registre d'observations météorologiques extrêmement complètes et faites avec le soin consciencieux qui est un des points saillants de son caractère.

Le Dr Briart est déjà connu des lecteurs du *Mouvement géographique*, par des lettres écrites du Lomami et du Tanganika. Nous publions aujourd'hui de lui une intéressante note illustrée sur le pays des termitières.





Paysage congolais. — Au bord de l'eau.
(D'après une phot. de M. De Meuse.)

KWANGO ET LUNDA

PEUPLADES DE LA FRONTIÈRE PORTUGAISE

EXTRAIT D'UN RAPPORT
DU LIEUTENANT GORIN

(Suite.)



Femme d'Upoto (haut Congo).
(D'après une photographie
de M. De Meuse)

Ce n'est que par 7° 40' sud environ que l'on commence à rencontrer quelques indigènes sur la rive droite du Kwango; ce sont pour la plupart des esclaves du chef Gombetumba et du chef des Temboi-Luma, dont les cultures occupent la rive droite :

A partir de ce point, on entre sur le territoire occupé par les Holos, peuple originaire du territoire portugais, mais dont une petite partie, par suite d'événements politiques, est venue occuper une enclave sur le territoire de l'État; ils occupent la partie avoisinant la rivière depuis 7° 50' environ jusqu'à la rivière

Tungila (8° 7' approximativement). Environ un millier d'individus se trouvent ainsi espacés en plusieurs villages dont le principal est celui de Bimbo de Kiniangwe, formé de deux agglomérations, comportant un total d'environ 120 chimbèques (7° 54' sud).

Cette population diffère entièrement de celle de Kassongo. Là, c'est le type du guerrier arrogant et hautain, fier de son torse d'hercule et de sa chevelure artistement dressée en forme de cimier, piquée de plumes rouges. Vivant dans un *far-niente* perpétuel, il n'a d'attention que pour son fusil et son couteau, toujours irréprochablement tenus et dont il ne se sépare jamais. Ici, nous nous trouvons en présence d'une race pacifique et laborieuse, d'aspect tout aussi imposant d'ailleurs dans son genre, qui n'exclut pas une certaine fierté. Drapé correctement dans de larges étoffes de nuance brun

foncé, la face encadrée par de longues tresses de 30 à 40 centimètres, le front orné d'une légère bande de cuivre jaune, ils font songer par leur aspect à ces pasteurs éthiopiens que nous montrent les gravures anciennes.

Le village de Kiniangwe offre un aspect très original : il diffère complètement de tout ce que nous avons rencontré vers le nord. Chaque chimbèque a la forme d'une immense meule de foin; une porte de 2^m50 y donne accès. L'intérieur, divisé en deux compartiments, donne l'illusion d'une immense cloche. Le premier appartement sert de chambre à coucher au chef de famille, le second fait office de magasin. Hommes et femmes sont constamment aux champs : partis dès 6 heures du matin, ils ne rentrent qu'au coucher du soleil. Le chef lui-même accompagne très souvent les travailleurs. « Nous avons été dans la disette, il y a peu de temps, me disait-il, et je ne veux plus que cela se reproduise. »

Le commerce se fait surtout, m'a-t-on dit, vers Damba, à quatre ou cinq jours vers l'ouest, où se trouvent établis des négociants portugais. Pour le moment, les Holos de la rive droite ont peu de bêtes à cornes. Par suite de guerres intestines, ils ont perdu une grande partie des troupeaux; ainsi le chef de Kiniangwe, qui, il y a quelques années, possédait 125 à 150 bêtes, n'a plus qu'un troupeau de 15 à 20 bêtes. La rive gauche est mieux partagée sous ce rapport.

Le climat du pays est très favorable : les fortes chaleurs y sont rares, même en pleine saison chaude. J'y ai vu tomber à deux reprises différentes de la grêle. Les grêlons atteignaient le volume de gros pois et parfois d'un œuf de pigeon; la température était descendue en un instant de 32° à 17°. Les habitants m'ont dit que la chose arrivait assez fréquemment, mais que c'était presque toujours le présage de la mort d'un chef; aussi semblaient-ils assez effrayés.

Le terrain avoisinant le Kwango est fertile, mais en s'éloignant de la rivière on tombe rapidement dans les plaines sablonneuses. Cependant, jusqu'à la Wamba, on trouve certaines parties propres à la culture. Les nombreux affluents de la Lufugu et de la Tungila rendent l'accès du pays très pénible pour les caravanes, par suite des nombreux marais qu'ils y forment. En somme, le terrain de la zone frontière entre le Kwango et la Wamba est peu riche et, à part la vallée même de la Wamba, les villages y sont rares; il faut souvent marcher 4 à 5 heures avant de rencontrer une agglomération. La population, à quelques lieues des Holos, est déjà celle de la Wamba, se rapprochant de la race de Kassongo.

La vallée de la Wamba, à proximité de la frontière, est habitée par des peuples qui reconnaissaient auparavant l'autorité du vieux chef Zovo. Des événements récents ont entièrement bouleversé ce pays. Il y a quelques mois, à la mort du vieux chef, deux compétiteurs se trouvèrent en présence : Zovo son fils (Kanzori) et Kakoba, son neveu et son héritier légitime, d'après la loi indigène. Le premier, s'empara du bracelet fait de nerfs humains, insigne du pouvoir suprême, et déclara vouloir prendre la succession. Kakoba commença immédiatement les hostilités, et se jugeant sans doute trop faible pour lutter avec avantage, appela à son aide Kahungula (chef du royaume d'Amukundu). Ce dernier, harcelé depuis longtemps par les Kiokos, qui lui enlèvent peu à peu son territoire, profita d'une sorte de trêve que lui faisaient ses ennemis occupés ailleurs, vint joindre ses forces à celles de Kakoba, et en peu de jours Kanzori vit tous ses villages de la

rive droite brûlés et lui-même fut rejeté sur la rive gauche, où il se maintint. Ses adversaires s'installèrent militairement dans le pays abandonné et, après avoir créé une série de camps et

d'avant-postes, amenèrent derrière ce rideau toute une population, femmes et enfants, qui commença le pillage en règle des plantations.



LE PAYS DES TERMITIÈRES

Texte et dessins de M. le Dr Paul Briart.

CAMÉRON traversant l'Urua et le Lunda, rencontra sur sa route des colonies de termites qui le frappèrent de stupéfaction par les proportions inattendues de leurs constructions. Les termitières qu'il avait devant les yeux formaient des monticules d'un mètre à 1^m20 de haut. L'explorateur anglais s'émerveilla devant ces imposants ouvrages, et si l'on songe à la petitesse de l'insecte, aux moyens, aux forces si infimes dont il dispose, on est de même



Figure 1.

forcé de rendre hommage à la puissance de la Nature, et d'admirer ces constructions, résultat étonnant d'une longue suite d'efforts collectifs, tendant tous au même but.

L'homme, si orgueilleux et si fier de ses œuvres, n'a certes rien fait qui égale, toute proportion gardée, les travaux exécutés par ces petits animaux. Les monuments les plus étonnants qu'il a construits, les Pyramides, les palais colossaux de Balbeck, de Palmyre, sont relativement bien peu de chose, si on les compare aux termitières du pays des Baluba et des Balunda.

La puissance des termites se déploie surtout dans certaines régions des hauts plateaux d'où sortent le Lualaba, le Zambèze et leurs affluents. Ils y ont établi un royaume qu'ils se sont partagé selon leur manière de vivre et leurs besoins, y construisant des demeures qui sont bien différentes, soit par leurs formes, soit par leurs dimensions, des fourmilères classiques. Bien cantonnée dans le terrain qui lui est dévolu, chaque espèce y a bâti une habitation qui lui est propre, et possède une forme et des caractères spéciaux.

Dans les creux des falaises qui enserrent la Lufira, une variété de termite a établi des colonies, dont les tourelles à toit pointu évoquent le souvenir des vieux burgs du moyen âge (fig. 1).

Dans les plaines caillouteuses et arides, la forme des nids varie : c'est tantôt un cône recouvert de petits clochetons et de tourelles, tantôt une sorte de grand polypier qui s'implante sur le sol par une base rétrécie (fig. 2).

Dans les forêts des hauts plateaux se trouvent d'autres architectes, qui bâtissent leurs ouvrages sur différents plans et sous des formes parfois colossales. Deux espèces de termites se sont partagé ce pays. Les rivières



Figure 2.

qui prennent leur source sur le plateau y coulent d'abord dans une sorte de cuvette large et peu profonde, couverte d'une herbe drue, sans arbres ni arbrisseaux que ceux qui ornent les bords du ruisseau naissant. Là, s'est établie une espèce de termite dont les demeures, en forme de cylindres arrondis, couvrent la plaine et s'élèvent du tapis herbeux, comme autant de pierres funéraires d'un cimetière musulman (fig. 4).

Mais aux limites de ces vallons plats on entre dans la forêt ou plutôt dans le bois si peu touffu qui couvre ces régions ; avec la forêt commence le territoire occupé par une autre sorte de termite. De distance en distance, cette espèce y élève, en prenant un arbre comme appui central, des termitières énormes, qui sont le trait le plus caractéristique du paysage. Ce sont des cônes plus ou moins réguliers, que surmonte un cylindre argileux, dernier vestige de l'arbre qui fut jadis le soutien de la colonie naissante. Choisi par les termites parce



Figure 3.

qu'il était frappé de mort ou atteint d'une carie profonde qui le condamnait à périr, ils l'ont peu à peu dévoré ; ses branches se sont détachées, et finalement il a disparu, remplacé par le court cylindre d'argile (fig. 3).

La termitière, formée d'une terre riche et pure, est souvent recouverte d'une forte végétation, d'un genre tout spécial. Les lianes y serpentent, des plantes grasses ou vivaces, des lis ou des amaryllis à bulbe charnu y fleurissent, brillants et splendides ; presque toujours elle porte un ou deux plants d'euphorbe candélabre, dont l'aspect étrange se silhouette sur le vert sombre des autres arbres. Ces végétaux trouvent une défense suffisante dans les sucs abondants dont leurs cellules sont remplies, ou dans une puissance végétative toujours en éveil ; ils sont ainsi à l'abri des entreprises des termites. Il n'en est pas de même pour les plantes à feuillage annuel,



Figure 4.

subsistance et au bien-être de la colonie (1).

LA BANANE

M. A. Bergé a fait, le 30 octobre 1893, à la *Société d'anthropologie* de Bruxelles, une communication où se trouvent d'intéressantes notes sur la banane (2), l'aliment végétal par excellence qui, au Congo, forme la principale nourriture de millions d'indigènes.

Les bananes offrent la composition suivante, d'après l'analyse de M. Corenwinder :

Eau	75 900
Albumine.	4 820
Cellulose	0.200
Matières grasses	0 652
Sucres.	18.112
Aeides organiques, pectose, traces d'amidon	1 545
Fer, potassium, calcium, phosphates, chlorures, sulfates	0.791
	<hr/> 100.000

L'ensemble des matières organiques assimilables est donc de 25^{es}109, comprenant tout ce dont l'homme a besoin comme nourriture organique : albuminoïdes, graisses et sucres. De plus, les bananes renferment une notable quantité de sels minéraux.

Le rapport entre les principes azotés est exactement ce qui convient à la ration humaine, puisque, pour satisfaire notre organisme et réparer les pertes faites en matières azotées, nous devons absorber journellement environ 130 grammes d'albuminoïdes. Il suffit ainsi de manger à peu près 2^{es}500 de bananes par jour pour arriver à ce résultat. De même pour les hydrates de carbone, dont la ration alimentaire est évaluée à 450 grammes, 2^{es}500 de bananes procurent également cette quantité nécessaire.

Les bananes forment donc un aliment parfait au point de vue de la ration alimentaire, ce qui justifie la célébrité de ce fruit. Pour ce qui concerne la faculté digestive, elles représentent aussi le type de l'aliment aisément assimilable : elles sont presque complètement composées de substances solubles, à

et dont la sève semble s'endormir pendant une partie de l'année; n'ayant aucune qualité spéciale qui les aide à résister et leur crée une immunité particulière, elles deviennent vite la proie des termites, dont l'activité, toujours surexcitée, va partout cherchant les aliments et les matériaux nécessaires à la

peine emprisonnées dans un peu de cellulose. Aussi, est-ce pour ainsi dire sans aucun travail que l'estomac utilise cet aliment.



LES TAUREAUX DE SELLE

A Luluaburg et à Luzambo, les taureaux et les bœufs de selle sont d'un usage courant pour les blancs et même pour certains grands chefs noirs. Ce sont les agents de l'État, et, en premier lieu, les membres des expéditions Wissmann qui les y ont introduits des possessions portugaises. Chez les Portugais, les bœufs et les taureaux de selle sont depuis très longtemps employés. Il n'est pas de ferme dans l'intérieur où l'on ne fasse servir ces animaux comme monture. On les dresse en leur passant un bâton dans le nez et en tirant celui-ci à droite ou à gauche selon la direction qu'on veut leur donner. Plus tard, on remplace le bâton par un anneau auquel on attache les brides. Une selle et des étriers complètent le harnachement.



Troupeau de la station de Luluaburg.

(D'après une photographie du commandant de Macar.)

Le taureau est, pour les voyages africains, inestimable comme bête de selle. Il rend les meilleurs services, et le cheval ne pourrait le remplacer. En effet, celui-ci ne saurait convenir aussi bien dans les terrains sablonneux. De plus, le taureau se comporte admirablement dans les contrées coupées de marais et de rivières. Wissmann le proclame, dans de telles régions, un animal d'une utilité au-dessus de toute appréciation. Il nage mieux que le cheval et est d'une résistance et d'une endurance remarquables. Il mange ce qui se trouve sur son chemin, des herbes ou des feuilles, et n'a pas besoin d'être nourri, comme le cheval ou le mulet, de picotins de maïs ou de riz. Wissmann en a possédé un qui avait d'abord été, avec le docteur Wolf, de Malange à Nyangwe, qui était revenu ensuite à Malange et avec lequel le célèbre explorateur est retourné finalement à Luluaburg.

L'allure ordinaire est le pas un peu monotone, mais agréable. Lorsqu'on l'excite de l'éperon ou du fouet, il trotte, d'un trot assez dur, ou il galope sur un espace de terrain pas trop étendu.

Le taureau employé dans les colonies portugaises pour les « cavaliers » est court de jambe, trapu et musclé de façon à supporter de lourds fardeaux. Le poitrail est plus étroit et moins profond que chez nos bêtes d'Europe, ce qui permet

(1) *Congo illustré*, 1893, p. 112.

(2) *Congo illustré*, 1892, p. 8 et 109.



Taureaux de selle.
Photographie prise à la station de Luluaburg,
par le commandant de Macar.

de l'utiliser également pour l'attelage. Le taureau de Benguella, haut sur jambe, est moins bon pour ces services.

Les taureaux-chevaux, comme les appellent les Portugais, sont parfois assez rétifs, et pour les seller il est quelquefois nécessaire de les amadouer au moyen de sel, dont ils sont fort friands. Un bouvier en fait manger à la bête, et pendant ce temps un boy lui passe son harnois.

L'expédition Dhanis contre les Arabes doit beaucoup de reconnaissance à l'aide efficace que ces excellents animaux lui ont donnée. Ils ont transporté les chefs blancs et leurs bagages jusqu'au Lomami.

Les membres des expéditions du Katanga en ont également

fait usage. L'expédition Bia a pu en obtenir cinq à la station de Luzambo, grâce à l'obligeance du commandant Paul Le Marinel. Ils ont servi de monture aux cinq Européens de la caravane jusqu'au Katanga. Le docteur Cornet, que nous interrogeons sur le sort des animaux, au moment de la terrible famine dont l'expédition eut à souffrir au pays de Msiri, nous répondit gravement que « les taureaux succombèrent alors à la suite d'incisions pratiquées pour motif culinaire ».

Les membres de l'expédition Delcommune ont pu également se servir, de Gongo-Lutété à Luzambo, de plusieurs taureaux de selle qui accomplirent aisément des marches fatigantes dans un pays coupé de marais et de cours d'eau.



UNE EXPLORATION DANS LE RUKI

PAR M. LE LIEUTENANT LEMAIRE.



Enfant Baka.

(D'après une photographie de M. De Meuse.)

M. le lieutenant Lemaire, auquel le *Congo illustré* et le *Mouvement géographique* sont redevables de tant d'intéressantes communications, a exploré, au mois d'août 1892, à bord du steamer *la Ville de Charleroi*, la rivière Ruki, qui débouche dans le Congo en amont de la station de l'Équateur. Le voyageur a bien voulu nous communiquer son carnet de notes, dont nous extrayons les passages suivants.

Il nous a remis, en outre, un levé détaillé de la rivière explorée par lui. Nous aurons sous peu l'occasion de faire usage de ce document dans le *Mouvement géographique*.

Vendredi 12 août 1892.

Je pénètre, à 9 heures du matin, dans le Ruki à bord de la *Ville de Charleroi*, remorquant une allège. Le steamer, trop chargé, ne tarde pas à prendre eau par le logement de l'axe du gouvernail. La chaîne de ce dernier se brise. Deux heures de retard. Sur notre passage, les pêcheurs bokes prennent la fuite.

13 août.

Les villages bokes continuent à être évacués à notre approche. Mon guide parvient cependant, après de laborieux efforts, à ramener un peu de confiance et une trentaine d'indigènes finissent par s'approcher. Ils nous apprennent que leurs chefs se sont cachés et n'osent se montrer.

En passant devant les villages Issenguimoke et Iameba, les naturels nous provoquent; nous passons sans répondre.

16 août.

La rive gauche et en partie la rive droite sont occupées par les nombreuses pêcheries de Bela Nkamba, agglomération à deux jours à l'intérieur, sur la rive gauche.

Malgré tous nos efforts, nous ne parvenons pas à attirer les indigènes. « Vous avez fait monter les eaux pour pouvoir

faire passer votre bateau, nous crient-ils; à cause de vous nous ne pouvons plus prendre de poissons. »

17 août.

En passant devant la pêcherie de Mbala, on nous dit que nous pouvons aborder. Quand nous sommes à la rive, on nous erie d'aval de partir et d'amont de rester. Finalement, nous convenons que deux de mes hommes s'en iront à 200 mètres du steamer; les naturels viendront leur vendre ce qu'ils ont. Ainsi fait. Au bout d'une heure et demie, la confiance s'établit et nous achetons quantité de vivres.

La population est très belle; les jeunes gens sont extrêmement vigoureux. Leur tatouage de race est constitué par trois petites lignes verticales entre les yeux, un grand accent circconflexe joignant le milieu des joues par le travers du nez et fermé par une ligne de petites entailles verticales. Un certain nombre ont le tatouage des populations d'Équateur-Station, renforcé sur les joues par trois lignes supplémentaires de feuilles de palmier. Sur toute la poitrine, sur les bras, en long et en travers, il y a des séries de lignes de palmes parallèles. Le corps des femmes est tatoué en entier; pas une place n'a échappé aux décorateurs du beau sexe noir.

Les étoffes indigènes sont en fibres de bambou très solides, teintées avec la poudre de kula. Les hommes font passer leur pagne entre les jambes; les femmes ont deux pans d'étoffes, un petit par devant, un long par derrière. Pour armes, les guerriers ont la lance à petit fer épais, du genre de celles employées par les Ngombes, des sagaies, des boucliers comme à l'Équateur, des couteaux en petit nombre. Coiffure: petites tresses nombreuses entremêlées de perles de cuivre, colliers de perles et de dents humaines. La poignée de main est remplacée par le frottement des paumes.

A 3 heures arrive, les mains vides, le chef Baepa.

« Le blanc, dit-il, va d'abord exhiber le cadeau qu'il me destine, après quoi nous ferons l'échange du sang et je lui donnerai une chèvre.

— Baepa confond. Qui de nous deux a vraiment intérêt à faire amitié? Lui, vraiment, car j'apporte, pour acheter l'ivoire, des étoffes qu'il ne connaît pas, des perles, des miroirs, des sonnettes, des cuillers dont je vois tout le monde avide. De plus, mon amitié le protégera contre les Baruki, dont ses gens se plaignent tant. Grâce à moi, d'autres blancs viendront, qui achèteront tous ses produits. De plus,

quand ses hommes nous connaîtront, ils pourront travailler chez nous et gagner beaucoup d'argent. »

Baepa sourit; ses petits yeux parcourent l'assistance. Puis il se lève, harangue longuement ses hommes, déclare qu'il veut être l'ami du blanc, qu'il va lui donner sa plus belle chèvre, etc.

L'échange du sang se fait. Ayant reçu son cadeau, Baepa disparaît, promettant d'être de retour le lendemain matin à la première heure.

18 août.

De bon matin, les indigènes reviennent avec beaucoup de vivres, qu'ils échangent contre des perles. La perle est l'article préféré. Les étoffes ne sont jusqu'ici acceptées que difficilement. Les bracelets de cuivre sont également de bonne monnaie.

A 8 1/2 heures, Baepa s'amène avec un vieux bouc et une seconde chèvre. Quelques moments après, nous partons.

19 août.

Arrêt à la pêcherie du chef Monguero, d'Isongo, qui demande l'échange du sang afin que je le protège contre les Baruki. Mêmes tatouages qu'à Bala.

Hala et Isongo, dont les pêcheries vastes et nombreuses occupent d'une façon continue les deux rives pendant trois jours de steamer, constituent une forte population à un jour au nord de la rivière. Sur la rive gauche se trouverait un village, Bakala, dont nous avons entendu les tambours hier soir.

Les habitants ne se défendent nullement d'être de parfaits anthropophages. A la mort d'un chef, on tue six esclaves. Ces populations mangent les prisonniers et les tués à la guerre. Un plat très prisé des gourmets, est une pâtée formée de cheveux, de sang humain et de feuilles de manioc, le tout bien trituré et malaxé.

De toutes les pêcheries, on nous hèle pour nous offrir des vivres. A un moment donné, une douzaine de pirogues rament à côté du steamer; pas une n'ose cependant s'y accrocher. On nous tend des poules, des œufs, du poisson. Nous sommes forcés d'aborder un moment pour répondre aux avances des natifs.

A 5 1/4 heures, nous nous arrêtons à la pêcherie du chef Isangila de Bunsira. Échange du sang.

20 août.

Avant de partir, j'interroge le chef Isangila. « Vous allez arriver à la Bunsira Wonene, me dit-il, vous êtes ici dans la Djuapa, qui continue vers le sud. C'est une trop petite rivière pour votre steamer. On y trouve, comme villages très éloignés, Bomkutu, Isaka, Mbole, Bolengwe, Ndongo. »

A 2 1/2 heures, nous arrivons au confluent de la Bunsira Wonene et de la Djuapa. La Djuapa a 100 mètres de large et prend la direction S.-S.-E. La Bunsira Wonene (grande Bunsira) se joint à la Djuapa par quatre chenaux formant une expansion de plus de 1,500 mètres de large. Il est assez étonnant que les cartes renseignent la Djuapa comme coulant vers le nord-est et la Bunsira vers le sud-est. C'est tout juste le contraire; de plus, c'est la Bunsira qui est la rivière la plus importante. La Djuapa prend ce nom à partir d'Ekonda.

21 août.

A 7 heures, nous rencontrons les premiers villages bunsira. Ils sont massés sur la rive gauche, le long d'une étroite bande riveraine.

La rive droite est beaucoup plus élevée que l'autre. Ses talus sont taillés à pic dans une roche jaune et, par-ci par-là,

les berges sont couvertes de palmiers magnifiques s'élançant de taillis de bananiers. Ce sont les anciens emplacements de villages qui se signalent ainsi. Les guerres intestines et les attaques des villages intérieurs ont amené une partie des indigènes à s'établir en un véritable campement sur la rive gauche; d'anciens villages sont restés sur la rive droite, mais toutes les huttes se sont accumulées sur un minimum d'espace et se sont entourées d'une forte palissade. Plus de 1,800 à 2,000 indigènes couvrent la rive gauche où nous abordons. On nous offre aussitôt des vivres en quantité.

Arrive le chef Ilongolongo, petit vieux à l'air riant, décidé et confiant. Il prend place à bord du steamer pour aller chez lui. Tandis que la *Ville de Charlevoix* remonte la rivière, les noirs, amassés le long des rives, poussent en signe de joie d'assourdissants clameurs. Je descends chez Ilongolongo et nous faisons l'échange du sang. Autour de nous se pressent des indigènes par centaines.

Tatouages de race : un éventail en feuilles de palmier couvrant le nez et le front, sur lequel il s'épanouit jusqu'aux tempes. Tatouages de fantaisie : feuilles, pois, lignes sur tout le corps. Les femmes ont le menton découpé par de petites feuilles très bien dessinées.

Pour coiffure, ces noirs ont de nombreuses petites tresses partant du sommet de la tête et formant calotte ou diadème. Les tresses sont garnies de perles, de morceaux de cuivre, de tuyaux de plumes. Les colliers sont de perles, de griffes et de dents de fauves, de fruits et de noyaux secs, de fèves de toute grosseur, de cauries, de bouts de junc, de corde, etc., avec, au milieu, une large coquille nacrée ou une carapace de petite tortue. La poudre de kula est très employée.

L'exhibition d'un grand miroir de toilette provoque des cris de surprise et d'indicibles contorsions. Il a le plus grand succès chez les jeunes femmes qui viennent s'y mirer.

23 août.

A 8 h. 25, nous abordons des villages bukuti, dont le chef, Boma Mboi, est sur la rive avec ses sujets. On nous invite à aborder. Après l'échange, Boma Mboi entonne un chant de triomphe fort bien rythmé qu'accompagne le chœur de ses sujets.

Nous visitons les villages qui se développent en longues rangées de huttes rectangulaires, en bambou, fermées sur les quatre faces; le terrain, sablonneux, est magnifique et bien nettoyé dans les villages. On remarque, comme plants, l'ananas, le sapho, l'arbre à caoutchouc. Au bas de la colline de Bukuti jaillit une source cristalline dont l'eau s'écoule sur un lit d'argile blanche à poteries extrêmement pure; sa grande solubilité rend l'eau extrêmement lacteuse.



Fillettes de la Lulua.

(D'après une phot. du comm^d de Macar.)



J. MALVAUX, SC.

Chefs bachilanges suivis de leurs gens s'avancant au-devant des Européens.
(D'après une photographie du commandant de Macar.)

LES BACHILANGES

Les territoires arrosés par la Lulua, spécialement ceux entourant Luluaburg et situés à l'ouest du Lubi, sont habités par les Bachilanges⁽¹⁾. De caractère généralement doux, mais peu franc et pas trop loyal, grand enfant, facile à émerveiller, le Mchilange est de taille ordinaire. Il n'a dans l'aspect général, ni sauvagerie, ni fierté, se rase la tête ou se coupe les cheveux. Peu propre au travail, une charge de 30 livres lui semble trop lourde à porter. Le tatouage est composé de lignes courbes et de cercles, la figure et le corps sont d'autant plus tatoués que le sujet est plus âgé. La polygamie est générale. Le nombre des femmes est en raison de la richesse; les monogames sont les pauvres.

Le cannibalisme n'est pas déraciné des mœurs des Bachilanges, il y sévit néanmoins avec beaucoup moins d'intensité que chez les peuples voisins. Depuis la création de la secte des *Riamba*, le fondateur de cette religion nouvelle, le grand chef Kalamba Mukenge, a proscrit les arcs et les flèches. Seul le fusil à pierre est permis aux Bachilanges. Fumer le chanvre est une caractéristique et une sorte de culte chez eux, et c'est vers 1865 que les grands chefs donnèrent à cet usage démoralisant le caractère d'institution religieuse et nationale sous le nom de *Riamba*.

(1) *Congo illustré* de 1893, p. 90, 91 et 98.

Le Mchilange croit à un être suprême et à l'immortalité de l'âme. Presque tous les chefs ont proscrit la traite. Ceux-ci sont très avides de s'instruire et ils demandent avec instances les produits de l'industrie des blancs. Ils sont très amateurs de défroques européennes; vieux uniformes, livrées défraî-

chies, habits de soirée hors d'usage, tout leur est bon, et quand ils ont pu s'en procurer ils se pavanent fièrement, tout heureux de cette bonne aubaine.

Les Bachilanges sont en relations constantes avec les Kiokos, ces belliqueux et intelligents noirs originaires des possessions portugaises du Kwango. Les Kiokos sont des marchands audacieux et retors, qui en remonteraient comme commerçants aux Arabes eux-mêmes. Les métis angolais visitent souvent aussi les Bachilanges, et surtout les Kiokos. De là vient qu'on rencontre fréquemment chez ces peuplades des crucifix, des croix, des chapelets. Un grand nombre de fétiches portent des croix et sont parmi les plus vénérés.

Par les Kiokos, ces derniers ont appris à exploiter le caoutchouc, qu'ils extrayent des lianes au moyen d'incisions triangulaires. Les Kiokos ont en quelque sorte le monopole du commerce chez ces tribus; tout leur ivoire et leur caoutchouc ont été jusqu'ici transportés à Malange (territoire portugais).



J. MALVAUX, SC.

Chefs bachilanges.
(D'après une photographie du commandant de Macar.)



Vue du poste de l'État aux Stanley-Falls.
(D'après un dessin mérité fait en 1886, par le Dr Oscar Baumann.)

LES CHEFS ARABES DU HAUT CONGO

IL y a 35 ans environ, quelques jeunes gens énergiques et intelligents quittèrent Mascate, leur patrie, pour Zanzibar. Parmi eux, on distinguait Radjib-bin-Mohammed-Marjebbi, grand-père de Tippo-Tip, Muini-Mohara, père de l'Arabe tué à Gajo-Kapupa l'an dernier, dans un combat contre les troupes de l'État, Kibonge, qui fut le premier chef des Falls (père du chef de Kirundu). Cette jeunesse débarqua d'abord à Bagamoyo, où elle se livra au commerce, puis s'enfonça dans l'intérieur, cherchant toujours de nouveaux territoires pour se procurer des ivoires et des esclaves. Leurs étapes successives furent Tabora et Ujiji, si bien que cinq années après, ils avaient traversé le Tanganika et fondé Nyangwe. Les premiers fondateurs de la ville furent, vers 1863, Muini-Mohara et le grand-père de Tippo-Tip, qui occupait la partie nord.

Dès cette époque déjà, les bandes arabes faisaient des incursions jusqu'au Lomami. Kassongo, qui devint plus tard le principal établissement de Tippo-Tip, fut fondé par Radjib-bin-Mohammed-Marjebbi, il y a 24 ans, peu après le voyage de Livingstone, qui, en passant par Kassongo en 1871, y constata déjà un poste arabe. Le lieutenant Tobback, qui résida trois années aux Falls et qui nous a donné de nombreux renseignements que nous condons en cet article, affirme que dès avant le premier passage de Stanley, les gens de Marjebbi et de Kibonge avaient déjà été aux chutes. Ils avaient même fait des incursions sur l'Aruwimi, où ils avaient perdu beaucoup de monde. Les naturels du bas Aruwimi leur avaient résisté avec virulence et leur avaient infligé de lourdes pertes. Les femmes surtout avaient montré un indomptable courage, luttant corps à corps avec d'énormes coutelas recourbés qu'elles lançaient en avant et ramenaient ensuite à elles par un vigoureux effort des muscles du bras, tranchant les têtes et les reins de leurs ennemis. Pendant longtemps, les Arabes

n'osèrent plus les combattre, et quand ils avaient besoin de produits, ils les payaient consciencieusement.

Nous avons, grâce à l'obligeance de M. Tobback et de quelques amis, pu nous procurer d'intéressants détails sur les *bwanas* (chefs) arabes ou arabisés du Congo. Nous groupons, après chaque nom d'Arabe, les renseignements concernant la puissance, la famille, l'histoire et le territoire du personnage cité. Toutes ces notes, qu'on ne l'oublie pas, s'arrêtent à 1891, époque où s'annoncèrent les premiers prodromes de cette révolte arabe qui trouble à l'heure qu'il est la région orientale de l'État du Congo.

✽

La famille arabe la plus influente, la plus puissante du Congo, est celle des Marjebbi, — c'est le nom patronymique de Tippo-Tip. Tous les Arabes reconnaissent la supériorité de ce dernier et, avec sa recommandation, on peut se présenter chez eux en toute sécurité, depuis l'océan Indien jusqu'au Nyassa, au Lomami, à l'Uelle et dans l'Uganda.

Le chef actuel de la dynastie (c'est le mot propre) des Marjebbi est Hamed-ben-Hamed-ben-Juma, dit Tippo-Tip, dit Tippo-Tip. C'est le fils d'un Arabe et d'une femme esclave de la Mrima (côte de l'océan Indien); il est noir de peau et est né à Buamadi, près de Bagamoyo (océan Indien). Agé de 60 ans, Tippo-Tip est grand, large d'épaules et porte un collier de barbe grisonnante; ses cheveux sont également gris. Chaque fois qu'il éprouve une contrariété ou qu'il est préoccupé, il clignote des yeux, d'où son surnom (Tippo-Tip veut dire : qui clignote). C'est un homme d'un abord sympathique, d'un commerce agréable, courtois, obligeant pour les blancs, dans la société desquels il se plaît beaucoup, d'un esprit conciliant et aimant à se montrer grand seigneur. C'est un excellent



Rachid, sa femme et l'interprète Chanzy.
(D'après une photographie de M. Sanders, prise aux Falls, en 1892.)

administrateur, adroit et habile et sachant éviter les conflits. Il jouit parmi les Arabes et parmi les Manyema d'une grande popularité. Ces der-

Un Arabe zanzibarite, qu'on dit fils adultérin de Tippo-Tip, qui l'aime beaucoup, s'appelle Selim-ben-Massudi, et réside aux Falls. Il fut, dans sa jeunesse, boy à bord d'un vaisseau de guerre anglais.

Rachid-ben-Mohammed-ben-Saïd-Marjebbi, dit *Kamanga*. Jeune Arabe de 29 ans, joli garçon. Caractère très cruel, orgueilleux et ambitieux. Affecte de s'effacer devant les blancs et de leur être un fidèle auxiliaire. Très vicieux. A épousé une fille de Userera.

Saïd-ben-Abibu, co-chef de Nyangwe avec Mohara, est mort en 1889, sur la route de Zanzibar. Était de couleur blanchâtre, très vieux et très riche et possédait beaucoup de fusils. Haïssait les blancs. Cruel. Son personnel opérait dans le Lomami et possède un poste à Yatuka sur le Congo.

Saïd-ben-Abédi, son fils, hérita de sa chefferie de Nyangwe. Noir de peau, riche, 30 ans. Possède beaucoup de fusils. Eut une querelle avec Mohara et lui fit, il y a quatre ans, la guerre, à la suite de laquelle il fut privé de sa chefferie de Nyangwe. Très cruel. Opère entre le Congo et l'ancien territoire d'Émin-Pacha. Possède dans l'Urundi un poste où est installé son subordonné Kilonga-Longa, le brigand qui donna tant de tablature à Stanley. Hait les blancs. C'est sur son ordre que fut tué Émin-Pacha, à l'instigation de Mohara. — A été exécuté par les officiers de l'État au cours de la campagne de 1893.

Kibonge, chef de Wanatschundu, — Kirundu, noir originaire du Kamerun. Environ 50 ans. Très riche. Ne pas le confondre avec son père adoptif le compa-

gnon du grand-père de Tippo-Tip. Beaucoup d'esclaves et de fusils, ami de Tippo-Tip. Cruel. Possédait de splendides plantations. Son personnel opère dans l'Unyoro, le Muta-Nzige (lac Albert-Edouard). Les Arabes de l'Aruwimi, dont se plaignait tant Stanley, Uledi, Ugarrawa et Karonga, sont des hommes à lui. Est très obèse.

Ali-Mohammed, dit *Karonda-Mirambo*. Habite aux Falls, a sa famille à Kassongo. Noir de peau, métis d'Arabe. 35 ans. Assez riche. Homme-lige de Tippo-Tip. Opère dans l'Uteliwa et le Wiambao, pays situé entre l'Aruwimi et le pays des Bamanga; a été vali intérimaire des Falls. 1,000 fusils.

Ghalfeni-ben-Zohar, dit *Msongura-Mbuic*. Falls. Arabe blanc riami. 55 ans. Assez riche. Cruel. Subordonné de Tippo-Tip. Opère dans l'itimiri. Était en 1891 chef de Kassongo.

Nassoro-Massudi, dit *Karuruma*, dit *Kiombo*. Falls et Kassongo. Noir métis d'Arabe. Mort en août 1889. Très vieux et riche. Subordonné de Tippo-Tip. Rayonne autour d'Unaria. 300 fusils.

Mohammed-ben-Saïdi, dit *Massawa*. Habite dans l'île de Kissangani. Arabe blanc. Le plus âgé des Arabes du Congo; on lui donne au delà de 80 ans et on l'appelle pour cela *Bwana-Mkuboi* (le patriarche). Est entouré d'un grand respect, et, bien que sujet de Tippo-Tip, est très respecté de lui. A un poste à Yarikombi sur le Congo et à Yangika (entre la Mburu et Unaria). 1,000 fusils.

Muini-Mtagamoyo-ben-Sultani-Wakasine, vulgairement *Mohara* ou *Minde*, métis arabe de Bagamoyo, fils du compagnon de Radjib-Marjebbi; le plus riche Arabe du Congo après Tippo-Tip. 72 ans. Possède plus de 10,000 esclaves et près de 5,000 fusils. Principal chef de Nyangwe; depuis 1890,

niers l'ont appelé *Mkangwa-Mberra* (celui qui accapare tout). Immensément riche, Tippo-Tip possède un fastueux harem, d'innombrables esclaves et des milliers d'hommes armés de fusils. Son grand-père, nous l'avons dit, était originaire de Mascate (Asie). Ses principaux établissements étaient les Falls et Kassongo, et il possédait des postes en nombre considérable dans toute l'immense région bornée au nord par l'Uelle, le lac Albert-Edouard, l'Uganda, à l'est par l'océan Indien, au sud par le Nyassa, à l'ouest par le Lomami.

Buana-Nzige-Mohammed-ben-Saïd-ben-Hamed-Marjebbi est un Arabe de sang pur. Il est frère de Tippo-Tip, mais d'une autre mère. Il est blanc de peau, très vieux, fort riche et associé de Tippo-Tip pour certaines de ses entreprises. Il est très écouté des autres Arabes et n'est pas cruel. Son lieu de résidence était à Kassongo. Il est le père de Rachid. C'est lui qui déclara, en 1886, à Deane et à Dubois, la guerre qui se termina par la destruction des Falls.

Sefu-ben-Hamed-Marjebbi, fils aîné de Tippo-Tip. Noir de peau comme son père, est surnommé *Matara* par les indigènes Wakussu. A 27 ans et est associé à Rachid. Commence à devenir riche (1891) et habite Kassongo, d'où il rayonne dans l'Urua. Il a un caractère gai et joyeux, comme son père, auquel il ressemble physiquement d'une manière frappante. C'est un jeune homme fort intelligent, qui sait bien conduire ses affaires. Il adore son père et n'est pas cruel. Il possède une centaine de fusils et un certain nombre d'esclaves. — Fit tuer Lippens et De Bruyn en 1893.

Un autre fils de Tippo-Tip est Selim-ben-Mohammed, qui fit, il y a quelques années, une démonstration devant Bazoko avec 2,000 hommes et se retira devant l'attitude énergique de Ponthier.

seul chef. Opère dans le pays borné par le Lomami, le lac Lanji et Riba-Riba. Vainqueur de Saïd-bin-Abed, dont il tua la mère. Apprenant l'approche d'Emin-Pacha, il força son ancien ennemi de le faire assassiner sous peine de voir toutes ses plantations ravagées. A été tué dans un combat contre les troupes de l'État à Gajo-Kapupa (Lomami).

Ali-ben-Saïdi. Arabe de sang pur. Falls. 30 ans. Assez riche. Pas cruel. Travaille à son propre compte. Est écouté de son chef Tippo-Tip. Opère dans l'itimбири et l'Uelle. 200 fusils.

Hamadi-ben-Mohammed-Sinani. Arabe blanc. Falls. Pas très fortuné. Assez bon. 27 ans. Travaille à son compte, le plus souvent d'accord avec le précédent. Caractère gai et agréable. 200 fusils.

Mohammed-ben-Ghalfeni (ou Halfan), dit *Rumaliza* (ravage tout). Arabe de sang pur. Ancien vassal de Tippo-Tip. Actuellement son associé. Très riche et très cruel. Réside à Ujiji, mais fait de nombreuses incursions dans l'État du Congo. A des postes dans le Congo, au nord et au sud-ouest du lac Tanganika. Plusieurs milliers de fusils. A le drapeau de l'État à lui remis par Tippo-Tip (1891) comme vali des Falls. Représente l'autorité de Tippo-Tip dans plusieurs districts.

Djadi-ben-Amici, dit *Kussu*. Arabe blanc. 45 ans. Habite les Falls. Riche. Pas cruel. Prêtre musulman. Opère dans le Lomami, le Lopori et l'Uelle. Bégaïe. 300 fusils.

Nassoro-ben-Sulimani. Jeune noir, métis d'Arabe. Habite l'une des îles des Falls. Pas riche. Beau-frère de Tippo-Tip. Très écouté dans les barzas. S'occupe de plantations. Opère dans l'Umanga.

Mohammed-ben-Amici-ben-Ghalaf, dit *Nzerera*. 50 ans. Chef de Riba-Riba. Vassal de Mohara. Mit à mort Hodister, ses compagnons et le lieutenant Michiels. S'enfuit devant Chaltin.

Mohammed-ben-Selim-ben-Rachid, dit *Uturutu* (qui tue tout). Arabe du Belutchistan (Asie), réside sur le Luapula. A ravagé le Marungu. Est commissionné par Adallah-Schash, de Zanzibar. 150 fusils.

Kafindo, Arabe du Belutchistan. Habite sur le Luapula. Commissionné par un Arabe de Tabora. 150 fusils.

Salim-ben-Ali, dit *Kipendira*. Réside dans l'île des Falls. Peu riche. Vieux. Bien vu de Tippo-Tip, son maître. Est devenu presque idiot par suite de ses excès. 200 fusils.

Makatubu. Métis arabe. Agent d'Adallah Schash, de Zanzibar. Riche. Cruel et sanguinaire. Son poste principal est dans le Marungu. En ce moment à Zanzibar (1892). 150 fusils.

Senga-Sabori, dit *Matereka*. Habite au-dessus des Falls. Métis né à Mascate. 32 ans. Cruel. Commissionné par Tippo-Tip. Opère dans le haut Lomami. 300 fusils.

Selim-Massudi, dit *Likambolotima*. Falls. Métis arabe. 30 ans. Sait l'anglais. A été au service d'un médecin européen. Sert d'interprète dans les palabres. Méchant, sournois et traître. Un parfait coquin. Opère sur le haut Itimbiri. Quelques fusils.

Muinie-Adallah, dit *Munie Katoto*. Réside à Singa, près des Falls. Noir, métis d'Arabe. 40 ans. Au service de Tippo-Tip, dont il est un nyampara. Opère dans l'Upaïe. 50 fusils.

Ali-Mehangama, dit *Mabilanga*. Noir natif du Kamerun (Afrique occidentale allemande). 40 ans. Travail à son compte. Etre abject. Opère dans l'Utchiva. 23 fusils.

Asmani, dit *Kiwamba*. Falls. Arabe blanc de l'île de Pemba (à côté de l'île de Zanzibar). 35 ans. Peu riche. Travaille à son compte. Opère dans le Lomami et le Lopori. 20 fusils et 30 lanciers.

Muini-Amici. Falls. Noir de Zanzibar. 35 ans. Associé du précédent. Opère dans l'Unaria. 10 fusils.

Amici-ben-Selimani. Réside aux Falls, dans l'île. Métis arabe de Bagamoyo. 45 ans. Pauvre. Travaille à son compte. 20 soldats dont 5 fusils.

Selimani-ben-Hamed, dit *Sakara* Métis arabe. Falls. Appartient à Tippo-Tip. Pauvre.

Kiamira, dit *Kisanduku*. Bossu. Très en faveur aux Falls. Vif, entreprenant, courageux. Dirigea l'assaut lors de l'attaque des Falls en 1886.

Saïd-ben-Sabid. Neveu de Tippo-Tip. 20 ans. Sert Rachid. Chef de Yambinga. Associé avec le suivant. 30 fusils.

Abibu-ben-Saïd. Neveu de Tippo-Tip. 20 ans. Brouillé avec Rachid. Chef d'un poste du Lomami. 30 fusils.



Sefu, fils de Tippo-Tip.

(D'après une photographie d'Hodister, prise aux Falls en 1892.)

Abdallah-Baruki. 23 ans. Écrivain (clerc) de Rachid. Envoyé en punition sur le Bomokandi (1891).

Saïd-ben-Amadi. Aux ordres de Rachid. 25 ans.

Rachid-ben-Suriera. 25 ans. Arabe de sang pur. Homme de Tippo-Tip.

Amici-ben-Salini. Frère du précédent. 40 ans. Travaille à son compte. 20 fusils.

Mirambo, dit *Marera*. Indigène. Nyampara de Tippo-Tip. Opère sur l'Uelle. Commande un très grand nombre de fusils appartenant à ce dernier.

Madjuto. Vieux. Opère sur l'Uelle pour compte de Tippo-Tip.

Kapanga-Panga. Homme de Tippo-Tip. Opère au nord de l'Uelle. Très cruel.

Uledi-Ugarrawa, surnommé *Mpianangongo*. Esclave libéré. Noir. 38 ans. Figure énergique. Taciturne. Riche. Beaucoup de fusils, dont un certain nombre perfectionnés. Opère dans l'Upupuri, le haut Aruwini et autour des lacs Albert et Albert-Édouard. Partage avec Kibonge le pouvoir à Wanatschundu.